



Eric Knight
LASSIE
CHIEN FIDÈLE

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Eric Knight



Lassie, chien fidèle

Roman

Traduit par : Janine de Villebonne

1949



KOTOBONLINE
Pour Enfants

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Chapitre 1

Pas à vendre

Tout le monde à Greenall Bridge connaissait Lassie, la chienne de Sam Carraclough. C'était même le chien le plus célèbre de tout le village, et cela pour trois raisons.

D'abord, presque tous les habitants s'accordaient pour dire qu'ils n'avaient jamais vu un aussi beau colley.

C'était là un compliment exceptionnel, car Greenall Bridge se trouve dans le Yorkshire, seul endroit de la terre où le chien est vraiment roi. Dans ce coin désolé de l'Angleterre septentrionale, les chiens semblent se développer mieux que partout ailleurs. Le vent et les pluies glacées qui balaient les landes leur donnent une fourrure riche et les rendent aussi vigoureux que les habitants de la région. Ceux-ci les aiment et savent les élever. Traversez l'un des petits villages miniers disséminés par centaines dans ce comté, le plus grand de l'Angleterre, et vous verrez, marchant sur les talons d'ouvriers pauvrement vêtus, des bêtes d'une si belle race et d'une allure si aristocratique qu'elles feraient envie aux plus riches amateurs des autres parties du monde.

Greenall Bridge était semblable à tous les villages du Yorkshire. Ses habitants connaissaient les chiens, les comprenaient et les aimaient, et ils en avaient de remarquables. Mais, de mémoire d'homme, il n'y avait eu, à Greenall Bridge, de plus beau chien que le colley noir, blanc et feu de Sam Carraclough.

La popularité de Lassie avait encore une autre cause. Cette chienne, disaient les femmes, avait la régularité d'une horloge.

Lassie avait acquis le sens de l'heure bien des années auparavant, du temps où elle était jeune, turbulente et folâtre. Un jour, Joe, le fils de Sam Carraclough, était rentré chez lui au comble de l'agitation.

calibre8

« Maman ! Devine qui m'attendait aujourd'hui à la sortie de l'école ? Lassie ! Comment a-t-elle pu savoir où j'étais ?

— Elle a dû te suivre à la trace, Joe. Je ne vois pas d'autre explication. »

Quoi qu'il en fût, Lassie avait attendu à la porte de l'école, le lendemain et le surlendemain. Les semaines, les mois avaient passé, et Lassie avait continué son manège. Dans la Grand-Rue, les femmes accoudées à la fenêtre de leur maison, les commerçants debout sur le seuil de leur porte, voyaient passer, de son petit trot régulier, l'air digne, le chien noir, blanc et feu ; et chacun pensait :

« Il doit être quatre heures moins cinq ; voilà Lassie. »

Par n'importe quel temps, le colley était toujours à son poste pour attendre Joe, parmi des douzaines de petits garçons qui traversaient, courant et se bousculant, la cour de récréation cimentée. Mais, pour Lassie, un seul enfant comptait. Tous les jours, après un accueil joyeux, le petit Joe et son chien reprenaient ensemble le chemin de la maison. Et, pendant quatre ans, Lassie n'avait jamais manqué au rendez-vous.

Presque tous les habitants du village connaissaient Lassie¹ ; elle leur était chère et faisait partie de leur vie quotidienne. Mais, surtout, ils étaient fiers d'elle, car Lassie avait, pour eux, une grande valeur, une valeur difficile à expliquer. Leur orgueil était en cause, et une question d'argent suscitait cet orgueil : en général, un chien particulièrement beau devenait bientôt pour son maître une simple créature à quatre pattes représentant une certaine somme d'argent ; en effet, un riche amateur pouvait en entendre parler, des propriétaires ou des gardiens de chenil,

toujours aux aguets, pouvaient le voir et désirer l'acheter. Si rien ne distingue le riche et le pauvre dans l'affection qu'ils portent à leur chien, ils ont une façon bien différente de considérer l'argent : le pauvre pense au charbon nécessaire durant l'hiver, aux chaussures à remplacer, à la bonne nourriture, qui maintiendra ses enfants beaux et forts. Alors, un soir, il rentre à la maison et dit :

« Allons, je ne pouvais pas faire autrement, ne venez pas m'assommer avec vos lamentations. Quelque jour, nous en élèverons un autre, et vous l'aimerez autant que celui-ci. »

Beaucoup de jolis chiens avaient ainsi quitté les maisons de Greenall Bridge. Mais Lassie était restée !

Oui, tout le village savait que Sam Carracloough avait refusé de vendre Lassie au duc de Rudling, au duc en personne, qui vivait dans son grand domaine à un mille du village et dont les chenils étaient remplis de chiens magnifiques.

Pendant trois ans, le duc avait essayé d'acheter Lassie à Sam Carracloough, mais Sam n'avait jamais cédé.

« Inutile d'élever encore votre prix, Votre Seigneurie, disait-il. Lassie n'est pas à vendre, voilà tout. À aucun prix. »

Les habitants du village savaient tout cela. Et Lassie était leur fierté : elle symbolisait la résistance à la force de l'argent.

Mais les chiens ont des maîtres et ces maîtres sont parfois frappés par le destin. L'homme doit subir de tels coups du sort qu'il est obligé de courber la tête et de ravalier son orgueil pour que sa famille puisse manger du pain.

Chapitre 2

« Je n'aurai jamais d'autre chien »

Le chien n'était pas là ! Voilà tout ce que savait Joe Carraclough.

Ce jour-là, Joe était sorti avec les autres enfants et il avait traversé la cour à toutes jambes, course joyeuse vers la liberté comme on en voit dans toutes les écoles du monde lorsque le travail de la journée est terminé. Presque automatiquement, poussé par la force de l'habitude, Joe était allé à la porte où Lassie l'attendait toujours. Elle n'était pas là !

Joe Carraclough resta interdit. Petit garçon robuste, au joli visage, il essayait de trouver la clef de ce mystère. Au-dessus de ses yeux bruns, son grand front se plissa. Tout d'abord, son esprit ne voulut pas admettre ce que ses sens lui révélaient.

Joe fouilla la rue du regard. Lassie serait-elle en retard ? Non, impossible, les animaux ne sont pas comme les hommes : les êtres humains, malgré montres et horloges, arrivent presque toujours au rendez-vous avec cinq minutes de retard ; mais les animaux n'ont pas besoin de mécaniques pour connaître l'heure. Ils possèdent un sens plus sûr que les pendules : l'instinct, et cet instinct ne les trompe jamais. Ils savent d'une façon certaine le moment précis où ils doivent accomplir un acte de leur routine quotidienne.

Joe Carraclough ne l'ignorait pas. Il avait souvent demandé à son père comment Lassie savait qu'il était l'heure de partir vers la porte de l'école, et Sam Carraclough avait parlé à Joe de la précision de l'instinct. Lassie ne pouvait pas être en retard.

Peut-être avait-elle été écrasée !

Au moment même où cette pensée venait le bouleverser, Joe la rejeta. Lassie était trop expérimentée pour vagabonder sans faire attention dans les rues. Elle allait toujours avec précaution, suivant d'un pas sûr les trottoirs du village. D'ailleurs, il y avait fort peu de circulation à Greenall Bridge. La grande route suivait la vallée et longeait la rivière à un mille de là. Le village était traversé par une rue étroite d'où partaient de petits sentiers qui menaient à la lande.

Quelqu'un l'aurait-il volée ?

Assurément non. Lassie ne se laissait toucher par aucun étranger si un membre de la famille Carraclough n'était pas là pour lui ordonner de se soumettre ; et d'ailleurs, la chienne était trop bien connue dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de Greenall Bridge pour qu'on osât la voler.

Mais où pouvait-elle se trouver ?

Joe Carraclough résolut ce problème comme des centaines de milliers de petits garçons du monde entier : il courut chez lui pour en demander la solution à sa maman.

Il descendit la rue principale, passa devant les boutiques sans s'arrêter, traversa le village, prit un sentier qui grimpait la colline, entra dans un jardin, suivit une allée, et arriva à la porte de la maison en criant :

« Maman ! Maman !... Qu'a-t-il pu arriver à Lassie ? Elle n'est pas venue me chercher ! »

Mais personne ne sursauta en entendant ces paroles ; personne ne semblait partager les craintes de Joe. Un silence étrange régnait dans la maisonnette.

L'enfant resta interdit, le dos appuyé contre la porte. Sa mère ne quittait pas des yeux la table qu'elle préparait pour le thé. Pendant une seconde, Mme Carraclough demeura immobile, puis elle regarda son mari.

Le père de Joe, assis près du feu sur un petit tabouret, faisait face à son fils. Sans prononcer une parole, il se retourna vers le feu et le contempla fixement.

« Que se passe-t-il, maman ? s'écria Joe. Qu'y a-t-il donc ? »

Mme Carraclough posa lentement une assiette sur la table et se mit à parler sans avoir l'air de s'adresser à personne.

« Allons, il faut bien que quelqu'un le lui dise. »

Sam ne broncha pas. Alors, Mme Carraclough tourna la tête vers son fils.

« Il vaut mieux te l'apprendre tout de suite, Joe, dit-elle. Lassie ne t'attendra plus à l'école. Et il ne servira à rien de pleurer.

— Pourquoi ? Que lui est-il arrivé ? »

Mme Carraclough s'approcha du feu et y plaça la bouilloire. Elle parla sans se retourner.

« Parce que nous l'avons vendue. Voilà.

— Vendue ! répondit en écho la voix de l'enfant sur un ton aigu. Vendue ! Pourquoi avez-vous vendu Lassie² ? Pourquoi l'avez-vous vendue ? »

Mme Carraclough fit volte-face d'un air courroucé.

« Elle est vendue, elle est partie, nous ne la verrons plus. Inutile de nous questionner davantage. Tu ne changeras rien à la situation. Elle est partie, et c'est tout. N'en parlons plus.

— Mais, maman... »

Ces mots lancés comme un cri traduisaient le désarroi de l'enfant. Sa mère l'interrompit.

« Suffit ! Viens prendre le thé ! Allons, assieds-toi ! »

Docilement, Joe se mit à table. La femme se tourna vers l'homme assis près du feu.

« Viens manger, Sam. Dieu sait que ce n'est pas un thé bien copieux... »

Mme Carraclough se tut, car son mari se levait brusquement, d'un air irrité. Sans mot dire, Sam Carraclough prit sa casquette suspendue au portemanteau et sortit en claquant la porte derrière lui. La maison resta un moment silencieuse. Puis la voix de la femme s'éleva sur un ton de réprimande.

« Tu vois ce que tu as fait : tu as mis ton père en colère. Tu es content, maintenant, sans doute. » Mme Carraclough s'assit d'un air las et regarda fixement la table. Il y eut un long silence. Joe n'ignorait pas que sa mère avait tort de le blâmer. Pourtant, il savait également qu'elle cachait ainsi son propre chagrin, aussi violent que ses réprimandes. C'était la manière dont se comportaient les habitants de ce pays. Ces gens rudes et obstinés étaient habitués à mener une vie dure et pénible. Lorsqu'un événement suscitait leurs émotions, ils dissimulaient leurs sentiments. Les femmes se fâchaient et bavardaient pour cacher leurs souffrances, mais toutes leurs paroles ne voulaient rien dire. Quand ce fut fini...

« Allons, Joe. Mange ! »

La voix était devenue calme et tendre.

« Voyons, Joe. Mange ton pain et ton beurre. Regarde, c'est du bon pain frais. Je l'ai fait cuire aujourd'hui. Tu n'en veux pas ? »

Le petit garçon baissa davantage la tête.

« Je n'en veux pas, dit-il dans un murmure.

— Oh ! Ces chiens, ces chiens ! reprit Mme Carraclough sur un ton de colère. Que d'affaires pour un chien ! Eh bien, moi, je suis contente que Lassie soit vendue. Voilà. Elle donnait autant de mal qu'un enfant. Maintenant, elle est partie, nous ne la verrons jamais plus, et j'en suis heureuse, oui, heureuse ! »

Mme Carraclough agita sa personne boulotte, et renifla. Elle sortit son mouchoir de la poche de son tablier pour se moucher. Puis elle regarda son fils, toujours assis, immobile. Enfin, secouant la tête tristement, elle se remit à parler d'une voix patiente et douce.

« Joe, viens ici », dit-elle.

L'enfant se leva et resta debout près de sa mère. Mme Carraclough passa son bras rond autour du cou de Joe.

« Écoute, dit-elle, le visage tourné vers le feu, tu deviens un grand garçon, maintenant ; et tu peux comprendre. Tu vois... Eh bien, tout ne marche pas très bien chez nous, ces temps-ci. Tu sais ce que c'est. Il faut acheter de la nourriture ; il faut payer le loyer et Lassie valait beaucoup d'argent, et... nous ne pouvions pas nous permettre de la garder. C'est

tout. Nous vivons dans une période de crise, et il ne faut pas... il ne faut pas faire de peine à ton père. Il a assez de soucis comme cela... et... voilà. Elle est partie. »

Le jeune Joe Carraclough se tenait près de sa mère dans la maisonnette. Il comprenait bien. Même un garçon de douze ans savait, à Greenall Bridge, ce qu'était la crise.

Depuis des années, et du plus loin que les enfants pouvaient se rappeler, leurs pères avaient travaillé à la mine Wellington, au-delà du village. Ils étaient partis avec une équipe, et ils étaient rentrés, portant leur musette et leur lanterne de mineur. Ils avaient travaillé à extraire le précieux charbon. Puis la crise était arrivée. La mine fonctionnait au ralenti ; les ouvriers gagnaient moins. Parfois le travail reprenait, et les hommes faisaient des journées complètes.

Alors, tout le monde était heureux. Ce n'était pas une vie de luxe, car les habitants des villages miniers menaient une existence dure, même dans les meilleures périodes. Mais c'était une vie de courage et d'union familiale ; et si la nourriture qu'on servait sur la table était simple, il y en avait pour tous.

Or, quelques mois auparavant, on avait dû fermer la mine. La grosse poulie qui surmontait l'arbre de transmission ne tournait plus. Des flots d'hommes ne circulaient plus dans les rues au moment du changement d'équipe. Les mineurs s'inscrivaient maintenant à la Bourse du travail. Ils stationnaient au coin de la Bourse, attendant, mais en vain. Greenall Bridge faisait partie, semblait-il, de ce que les journaux appelaient « les régions frappées par la crise », de ces parties du pays où toute industrie était morte. Des villages entiers étaient sans travail. Il n'y avait plus moyen de gagner sa vie. Le gouvernement donnait aux mineurs une indemnité de chômage, une petite somme d'argent chaque semaine, à peine suffisante pour leur permettre de ne pas mourir de faim.

Joe ne pouvait ignorer cet état de choses. Il avait entendu les conversations. Il avait vu les hommes près de la Bourse du travail. Il savait que son père ne travaillait plus depuis longtemps. Il savait aussi que ses parents évitaient de parler devant lui de leurs difficultés quotidiennes,

et que, dans leur bonté rude, ils avaient fait l'impossible pour supporter seuls le fardeau de la vie.

L'esprit de l'enfant lui disait tout cela, mais son cœur pleurait encore Lassie ; Joe lui imposa silence, et, impassible, posa une question :

« Maman, ne pourrions-nous pas la racheter un jour ? »

— Écoute, Joe, elle valait très cher ; et elle coûte trop cher pour nous. Mais, un jour, nous aurons un autre chien. Patiente un peu. Les affaires peuvent s'arranger, et nous prendrons un jeune chien. Qu'en dirais-tu ? »

Joe Carraclough inclina la tête et la balança lentement. Sa voix ne fut qu'un murmure :

« Je n'aurai jamais d'autre chien. Jamais ! Je ne veux que... Lassie ! »

Chapitre 3

Un homme acariâtre

Debout près d'une haie de rhododendrons, le duc de Rudling lançait autour de lui des regards furieux. Il s'écria d'une voix de stentor :

« Hynes ! Hynes ! Où est-il donc passé ? Hynes ! »

Le visage écarlate, les cheveux blancs en bataille, le duc, en cet instant, ne faisait point mentir sa réputation : il possédait, disait-on, le caractère le plus détestable de tout le Yorkshire.

Méritait-il cette réputation ? En tout cas, ses paroles et ses actions le laissaient croire. Il faut mentionner, pour sa défense, que le duc était très sourd ; et, à cause de cette infirmité, il parlait à tout le monde comme s'il commandait une brigade d'infanterie un jour de revue, fonction qu'il avait effectivement remplie bien des années auparavant. Il avait aussi l'habitude de porter une grosse canne d'épine qu'il brandissait toujours comme un furieux pour donner plus de force à ses paroles, déjà trop expressives. Enfin, son mauvais caractère venait de son manque de patience : dans le monde actuel, tout lui portait sur les nerfs.

En effet, le duc croyait fermement que l'humanité était, selon son expression, sur le chemin de la perdition. Rien n'allait aussi bien maintenant qu'au temps de sa jeunesse. Les chevaux ne couraient plus aussi vite ; les jeunes gens n'étaient pas aussi braves, ni aussi élégants ; les femmes n'étaient plus aussi jolies ; les fleurs ne poussaient plus aussi bien ; et si le duc n'avait possédé un chenil, il aurait été certainement impossible de trouver encore des chiens acceptables.

De nos jours, on ne savait même plus parler sa langue maternelle. Et le vieillard était bien persuadé que, s'il entendait mal, sa surdité n'était pas en cause, mais bien la fâcheuse habitude des gens de marmonner et d'avaler les mots, au lieu de les prononcer distinctement comme autrefois.

Quant à la nouvelle génération ! le duc pouvait, pendant des heures, palabrer sur l'incapacité de tous ceux qui étaient nés au XX^e siècle ; et il ne s'en privait pas.

Pourtant, chose paradoxale, la seule personne de sa famille qu'il pût souffrir, et qui, semblait-il, pût supporter le duc, était sa plus jeune parente, sa petite-fille âgée de douze ans, Priscilla.

Ce fut Priscilla qui vint au secours du vieillard, tandis qu'il criait en brandissant son bâton, debout près de la haie de rhododendrons.

Esquivant un moulinet de la canne, la fillette atteignit la poche de la veste de tweed de son grand-père et la tira. Le duc se retourna, la moustache en bataille.

« Oh ! c'est vous ! hurla-t-il. Je m'étonne que quelqu'un ait fini par venir. Je ne sais pas où va le monde. Les domestiques ne sont bons à rien ! Tous les gens sont trop sourds pour vous entendre ! Ce pays est sur le chemin de la perdition !

— Sottises ! » dit Priscilla.

Priscilla était, en vérité, une jeune demoiselle pleine de calme et de dignité. À force de vivre en compagnie de son grand-père, elle avait pris l'habitude de le considérer comme son égal ; pour elle, ils étaient tous les deux des enfants très vieux, ou des grandes personnes très jeunes.

« Quoi donc ? hurla le duc, abaissant son regard vers sa petite-fille. Parlez donc distinctement ! Ne marmonnez pas ! »

Priscilla attira vers elle la tête de son grand-père de façon à pouvoir lui parler juste dans l'oreille.

« J'ai dit : Sottises ! cria-t-elle.

— Sottises ! » répéta le duc, d'un air ahuri ; puis il éclata de rire. Il jugeait de façon curieuse le caractère de Priscilla. Il était persuadé que si sa petite-fille avait assez de cran pour lui tenir tête, c'était de lui qu'elle avait hérité cette qualité.

Aussi le duc se sentit de bien meilleure humeur lorsqu'il baissa les yeux vers Priscilla. Il lissa sa longue moustache blanche, bien plus longue et plus belle que les moustaches portées par les hommes d'aujourd'hui.

« Ah ! je suis content que vous soyez venue, s'écria le duc. Je vais vous montrer une nouvelle chienne. Elle est extraordinaire ! Une merveille ! C'est le plus beau colley que j'aie jamais vu !

— Mais il ne vaut pas ceux du bon vieux temps, n'est-ce pas ? demanda Priscilla.

— Ne marmonnez pas, hurla le duc. Je n'entends pas un mot de ce que vous dites. »

Il avait très bien entendu, mais il préférait faire semblant d'ignorer la question.

« Je savais que je l'aurais, poursuivit le duc. Voilà trois ans que j'essaie de l'acheter.

— Trois ans ! » répéta Priscilla en écho. Elle savait que son grand-père voulait lui entendre prononcer ces paroles.

« Oui, trois ans. Ah ! il croyait me rouler, mais il n'a pas pu. Je lui ai offert dix livres, il y a trois ans ; il n'a pas voulu vendre. L'année dernière, je lui ai proposé quinze livres, je lui ai dit que c'était mon dernier prix, et j'étais bien décidé à ne pas aller plus loin. Mais il ne m'a pas cru. Il a tenu encore six mois. Enfin, la semaine dernière, il m'a fait dire qu'il acceptait. »

Le duc semblait content de lui, mais Priscilla hocha la tête.

« Comment savez-vous que cette chienne n'est pas maquillée ? »

Question toute naturelle, car, en vérité, les habitants du Yorkshire ne sont pas seulement experts dans l'élevage des chiens, ils poussent parfois leur habileté trop loin. Ils se livrent souvent à des pratiques secrètes et malhonnêtes pour cacher les imperfections d'un chien : ils arrangent une oreille déformée ou un port de queue défectueux ; ce défaut devient absolument imperceptible, et l'acheteur, moins astucieux, ne s'en aperçoit que beaucoup plus tard, après avoir payé l'animal et l'avoir emmené chez lui. Tous ces artifices constituent ce que l'on appelle le maquillage. Pour

l'achat et la vente des chiens, comme pour celle des chevaux, il existe une règle implicite : *Caveat emptor*, « que l'acheteur se méfie ! »

Mais la question de Priscilla ne fit que redoubler les éclats de voix de son grand-père.

« Comment je sais qu'elle n'est pas maquillée ? Parce que je suis du Yorkshire, moi aussi. Je connais autant de stratagèmes qu'eux. Et je pourrais leur en apprendre quelques autres par-dessus le marché, je vous le garantis.

« Non, c'est un chien parfait. D'ailleurs, je l'ai acheté à... comment s'appelle-t-il ? Carraclough. Je le connais trop bien. Il n'oserait pas me jouer un tour pareil, j'en suis sûr. »

Et le duc fit tourner sa grande canne d'épine, comme pour défier tous ceux qui auraient eu le front d'essayer de le rouler. Le vieillard et sa petite-fille prirent le chemin des chenils, et s'arrêtèrent devant le treillis qui emprisonnait Lassie.

Priscilla aperçut un grand colley noir, blanc et feu, couché, le museau appuyé sur les pattes de devant. Le noir délicat de sa tête aristocratique contrastait avec la blancheur de sa collerette et de son poitrail.

Le duc fit claquer la langue pour attirer l'attention du chien. Lassie ne broncha pas ; seul un léger tressaillement de son oreille montra qu'elle avait entendu. Elle resta couchée, sans tourner les yeux.

Priscilla se pencha en avant, frappa des mains et s'écria :

« Viens donc, mon gros, viens ici, viens me voir ! »

Les grands yeux du colley, des yeux bruns, pleins de mélancolie, se tournèrent vers la petite fille, l'espace d'une seconde ; puis ils perdirent toute expression et regardèrent dans le vide.

Priscilla se releva.

« Elle n'a pas bon aspect, grand-père.

— Sottises ! hurla le duc. Elle va très bien. Hynes ! Hynes ! Où se cache-t-il celui-là ? Hynes !

— J'arrive, monsieur. J'arrive. »

La voix aiguë et nasillarde du gardien de chenil s'éleva derrière les bâtiments, et Hynes s'avança, l'air empressé.

« Oui, monsieur ! Vous m'avez appelé, monsieur ?

— Naturellement, naturellement. Êtes-vous sourd ? Hynes, qu'a donc cette chienne ? Elle n'a pas bon aspect.

— Eh bien, monsieur, se hâta d'expliquer le gardien de chenil, elle ne mange pas bien. Elle a été gâtée ; tous ces ouvriers pourrissent leurs chiens. Ils leur servent des ortolans sur un plat d'argent, pour ainsi dire. Mais je veillerai à lui faire passer cette habitude. Elle s'accoutumera à la nourriture du chenil dans quelques jours, monsieur.

— Veillez bien sur elle, Hynes, cria le duc. Veillez bien sur cette chienne.

— Oui, monsieur, certainement, monsieur, répondit docilement Hynes.

— Vous ferez bien. »

Et le duc partit en bougonnant. Il était déçu en quelque sorte. Il avait voulu montrer sa nouvelle acquisition exceptionnelle, et Priscilla n'avait vu qu'un chien plein de mépris.

Le duc entendit parler sa petite-fille.

« Qu'avez-vous dit ? »

Priscilla leva la tête.

« J'ai dit : pourquoi cet homme vous a-t-il vendu son chien ? »

Le duc s'arrêta un moment et se gratta la tête.

« Eh bien, il s'est rendu compte, sans doute, que c'était mon dernier prix. Je lui avais dit que je ne lui donnerais pas un penny de plus, et il a dû finir par comprendre que j'étais bien décidé, voilà tout. »

Tandis que Priscilla et son grand-père reprenaient ensemble le chemin du vieux manoir, Hynes, le gardien de chenil, se retourna vers le chien.

« Tu mangeras, je te le promets. Tu mangeras, même s'il faut te faire avaler de force. »

Lassie ne fit aucun mouvement. Elle se contenta de fermer les yeux, feignant d'ignorer l'homme qui se trouvait de l'autre côté du grillage.

Après le départ de Hynes, Lassie resta couchée, immobile, au soleil, jusqu'à ce que les ombres se fussent allongées sur le sol. Alors elle se leva, l'air inquiet, et dressa la tête pour humer la brise. Mais elle n'y

trouva pas ce qu'elle cherchait ; elle poussa un gémissement doux et se mit à arpenter son enclos, dans un sens, puis dans l'autre, sans repos.

Les chiens ne savent pas penser comme les hommes ; ils n'ont pas d'idées bien définies, pouvant se traduire par des mots. Lassie ressentait, dans son esprit et dans son corps, un désir qui, après avoir été une sensation vague, devenait de plus en plus fort, de plus en plus net. L'instinct de l'heure faisait agir son cerveau et ses muscles.

Tout à coup, Lassie sut ce qu'elle voulait. Oui, maintenant, elle savait.

Chapitre 4

Lassie rentre chez ses maîtres

Lorsque Joe Carraclough sortit de classe et franchit la porte de l'école, il ne put en croire ses yeux. Il resta immobile, puis s'écria d'une voix aiguë : « Lassie, Lassie ! »

Joe se précipita vers sa chienne, et, dans un élan de joie frénétique, s'agenouilla près d'elle, enfonçant les doigts dans son poil épais. Il se cacha le visage dans la crinière de l'animal et lui caressa les flancs.

Puis il se releva et, dans son délire, se mit presque à danser. Il y avait un contraste étrange entre l'attitude de l'enfant et celle de la chienne. Joe semblait fou de bonheur, tandis que Lassie restait assise calmement ; seule, sa queue, terminée par une touffe de poils blancs, s'agitait, révélant sa joie de revoir le petit garçon.

Lassie semblait dire :

« Pourquoi tant d'affaires ! Je dois me trouver là, j'y suis. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? »

« Viens, Lassie », dit l'enfant.

Il fit demi-tour et descendit la rue en courant. Sur le moment, il ne chercha pas à découvrir la raison de la présence du colley. Il essaya, au contraire, de chasser son étonnement.

Pourquoi se tourmenter ? Le miracle s'était produit, voilà tout. Peut-être papa avait-il racheté la chienne, se disait l'enfant pour calmer ses inquiétudes.

Joe descendit la Grand-Rue en courant, et Lassie semblait, maintenant, avoir été gagnée par l'enthousiasme du petit garçon. Elle bondissait à ses côtés en poussant cet aboiement aigu et étranglé par lequel les chiens manifestent leur joie. Elle ouvrait largement la gueule – c'est la façon dont un colley montre sa satisfaction, et l'on jurerait que ces chiens rient lorsqu'ils sont contents.

Ce ne fut qu'après avoir passé devant la Bourse du travail que Joe ralentit. Il entendit alors un des hommes s'écrier :

« Hé ! petiot, où donc as-tu trouvé ta chienne ? »

Ces paroles étaient prononcées avec un accent du Yorkshire très marqué, et Joe répondit de même. En effet, si les enfants parlaient en classe un anglais pur, ils considéraient comme une marque de politesse de s'adresser aux adultes en prenant le même accent qu'eux.

« Près de la porte de l'école », cria Joe.

Joe comprit alors ce qui s'était passé. Son père n'avait pas racheté le chien, sinon tous les hommes l'auraient su. Dans un petit village comme Greenall Bridge, les nouvelles se répandent vite ; et l'on aurait eu connaissance d'un fait aussi important que le rachat de Lassie.

Lassie s'était échappée ! Voilà la vérité.

Joe cessa de courir, toute sa joie évanouie. Il se mit à marcher à pas lents, et, plein d'inquiétude, prit la ruelle à flanc de coteau qui conduisait chez lui. Arrivé à la porte, il se retourna.

« Reste derrière, Lassie », dit-il tristement.

Le front plissé par ses réflexions, Joe s'arrêta un instant. Il s'efforça de dissimuler ses sentiments sous un masque d'indifférence, ouvrit la porte et entra.

« Maman, dit-il, je te réserve une surprise. »

Le petit garçon tendit la main comme si ce geste pouvait l'aider à obtenir ce qu'il désirait par-dessus tout.

« Lassie est revenue », dit-il.

Mme Carraclough ouvrit de grands yeux. Sam, assis près du feu, leva la tête. Le mari et la femme regardèrent le chien qui suivait docilement le petit garçon, mais ils ne prononcèrent pas une parole.

Le colley sembla comprendre ce silence : il s'arrêta un instant, puis avança, tête basse, tel un chien qui se sent coupable d'une faute inconnue, vers le tapis qui se trouvait devant le feu. Il remua la queue comme pour dire : « J'ai péché gravement, mais pardonnez-moi. »

Hélas ! personne ne semblait disposé à lui pardonner : l'homme détourna tout à coup les yeux et regarda fixement le feu.

Lassie se replia lentement sur elle-même et se coucha sur le tapis de façon à toucher le pied de son maître. Sam retira son pied. Alors Lassie resta immobile, la tête sur la patte, à contempler le brasier, comme si elle cherchait dans la flamme dorée la solution de leurs tourments.

Ce fut la femme qui réagit la première. Elle mit les poings sur les hanches et poussa un soupir long et bruyant qui traduisait son exaspération. Joe regarda sa mère et, rassemblant tout son courage, fit un suprême effort pour attendrir ses parents.

« Je sortais de l'école, dit-il d'une voix animée, et elle était là, à l'endroit où elle se trouve toujours ; près de la porte, elle m'attendait. Et vous n'avez jamais vu quelqu'un d'aussi heureux. Elle agitait la queue. Elle était contente de me revoir. »

Joe parlait, parlait, espérant sans doute que tout ce verbiage empêcherait son père et sa mère de prononcer le verdict de condamnation.

« J'ai bien vu qu'elle avait un violent désir de nous revoir, de nous revoir tous. Aussi, j'ai pensé que je pouvais la ramener et que nous pourrions... »

Mme Carraclough interrompit son fils d'une voix forte : « Non ! »

C'était le premier mot prononcé par les parents de Joe. Le petit garçon resta interdit un instant, puis ses paroles se précipitèrent en foule ; il luttait pour obtenir ce qu'il voulait, et il n'osait même pas espérer.

« Mais elle est revenue, maman. Nous pourrions la cacher. On n'en saurait rien : Nous dirions que nous ne l'avons pas vue, et alors... »

— Non ! » répéta la mère d'un ton impitoyable.

Elle se détourna d'un air courroucé et continua à mettre la table. Une fois de plus, comme les femmes du village, elle cherchait à soulager son cœur en proférant des paroles dures et violentes.

« Ces chiens ! Ces chiens ! s'écria-t-elle. J'en ai par-dessus la tête. Je n'en veux pas. Elle est vendue, c'est fini. Plus vite elle sera hors de ma vue, plus je serai contente. Allons, sors-la d'ici. Dépêche-toi, sinon ce Hynes va venir, ce « M. Hynes Je-sais-tout » ! »

Sur ces derniers mots, le timbre de la voix de Mme Carraclough se fit plus aigu, car elle les prononça en imitant Hynes. Le garde du duc de Rudling était de Londres, et son accent du Sud, sa façon d'avaler les mots, semblaient toujours irriter les gens du pays qui parlaient lentement en appuyant sur les voyelles.

« Maintenant, écoute-moi, continua la mère de Joe. Mets bien ça dans ta poche et ton mouchoir par-dessus : Lassie est vendue, ramène-la tout de suite à ceux qui l'ont achetée. »

Sentant qu'il ne pouvait espérer aucun secours du côté de sa mère, Joe se retourna vers son père, assis près du feu. Sam Carraclough semblait n'avoir rien entendu. Joe fit une moue d'enfant entêté, et chercha quelque autre argument. Mais ce fut Lassie qui plaida elle-même sa cause. Maintenant que la maison était silencieuse, la bonne bête semblait croire que tous les ennuis étaient passés. Lentement, elle se leva et, s'approchant de l'homme, lui poussa la main de son museau allongé, comme le font souvent les chiens qui veulent attirer l'attention de leur maître pour se faire consoler. Mais Sam retira la main et continua à regarder le feu.

Joe contemplait la scène. Il essaya de faire appel aux bons sentiments de son père.

« Oh ! papa, dit-il tristement, tu pourrais au moins lui souhaiter la bienvenue. Ce n'est pas sa faute si elle est heureuse d'être rentrée. Caresse-la donc un peu. »

Le père de Joe ne broncha pas.

« Tu sais, peut-être ne prend-on pas bien soin d'elle au chenil », continua l'enfant ; mais il semblait parler en pure perte. « Crois-tu qu'on sait la nourrir convenablement ? »

« Regarde sa fourrure, par exemple. Elle n'est pas belle. Je crois qu'un peu d'huile de lin lui rendrait son éclat. C'est ce que j'emploierais pour donner du lustre aux poils d'un chien, et toi, papa ? »

Contemplant toujours le feu, le père de Joe approuva lentement de la tête. Mais, s'il paraissait, lui, ne pas se rendre compte des manœuvres de son fils, Mme Carraclough comprit.

« Bah ! dit-elle d'un air furieux, tu ne serais pas un Carraclough, ni un garçon du Yorkshire, si tu étais aussi bête devant un chien qu'une poule devant une couvée de canards. »

La voix de la femme continuait à résonner dans la maisonnette.

« Grand Dieu ! Il me semble parfois que les hommes de ce village pensent plus à leurs chiens qu'à leurs familles. Oui, ma parole.

« C'est la crise. Nos maris trouvent-ils du travail ? Non, ils s'inscrivent au chômage. Et pourtant, la plupart d'entre eux, je le parierais, supporteraient de voir leurs enfants souffrir de la faim pourvu que leur chien mange bien. »

Le père de Joe remua les pieds, d'un air gêné. Mais le petit garçon coupa court aux discours de sa mère.

« Mais regarde, maman, elle semble avoir maigri. Je parie qu'on ne la nourrit pas bien.

— Ma foi, répondit Mme Carraclough avec vivacité, je ne jurerais pas que ce « M. Hynes Je-sais-tout » ne vole pas la meilleure part de la nourriture des chiens pour se l'approprier. Je n'ai vu de ma vie un homme plus décharné, ni plus méprisable. »

En débitant ce flot de paroles, Mme Carraclough tourna les yeux vers Lassie, et, tout à coup, son ton changea.

« Seigneur ! elle n'a pas bon aspect, la pauvre bête ! je vais lui faire une bonne petite soupe. Elle ne se fera pas prier pour la manger, ou je ne connais pas les chiens. »

Les sentiments exprimés par Mme Carraclough étaient tout à l'opposé des mots qu'elle venait de prononcer cinq minutes plus tôt ; elle s'en rendit compte, et comme pour se défendre de toute faiblesse et s'excuser, elle éleva la voix :

« Mais dès qu'elle aura mangé, elle s'en ira. Et quand elle sera partie, je ne veux plus de chiens dans ma maison. Vous vous contentez de les

amener, et ils donnent à élever autant de mal qu'un enfant. On se fatigue pour eux, et qu'en retire-t-on ? »

Tout en jacassant d'un air courroucé, Mme Carraclough faisait chauffer de la pâte. Sous les yeux de Joe et de sa mère, Lassie se mit à manger joyeusement. Mais l'homme ne tourna pas une seule fois son regard vers ce colley qui avait été le sien.

Quand Lassie eut fini, Mme Carraclough ramassa l'écuelle vide. Joe se dirigea vers la cheminée et prit un morceau de drap et une brosse. Il s'assit sur le tapis et commença la toilette du chien.

D'abord, l'homme continua à contempler le feu. Puis, en dépit de ses efforts, il lança de rapides coups d'œil vers l'enfant et le chien qui se trouvaient près de lui. À la fin, n'y pouvant plus tenir, Sam se retourna et tendit la main.

« Tu ne t'y prends pas bien, petit, dit-il d'une voix rude et pleine de chaleur. Si tu veux faire un travail, autant apprendre à le faire convenablement. Regarde, comme ceci ! »

Sam Carraclough prit la brosse et le chiffon des mains de son fils, s'agenouilla sur le tapis, et se mit au travail. Quelle dextérité ! C'était merveille de voir Sam froter la belle fourrure soyeuse ; il abritait soigneusement le museau aristocratique dans l'une de ses mains, et, de l'autre, il étalait la collerette blanche comme neige et ébouriffait artistement les poils des « bottines », du poitrail et de la « jupe ».

Ce travail ramena dans la maison le bonheur et la paix. Absorbé par son ouvrage, l'homme n'avait plus d'autre pensée. Joe, assis à côté de son père, regardait chaque coup de brosse et l'enregistrait dans sa mémoire : il savait, comme tous les gens du village, que Sam Carraclough n'avait pas son pareil dans un rayon de plusieurs kilomètres à la ronde pour faire la toilette d'un colley ; et le grand rêve de Joe, sa grande ambition, était de devenir un jour un éleveur de chiens aussi habile que son père.

Soudain, la voix de Mme Carraclough vint rappeler l'homme et l'enfant à la réalité. La maman de Joe n'avait pas oublié, elle, que Lassie ne leur appartenait plus.

« Allons, je vous en prie, s'écria-t-elle exaspérée, allez-vous me sortir ce chien d'ici ! »

Le père de Joe se retourna, pris d'une colère soudaine. Sa voix était marquée par cet accent du Yorkshire qui donnait un son plus grave aux paroles de tous les hommes du village.

« Tu ne voudrais pas que je la ramène sale comme un peigne, n'est-ce pas ?

— Écoute-moi, Sam, je t'en prie, commença la femme, si tu ne te dépêches pas de l'emmener... »

Elle s'arrêta, et tous écoutèrent. On entendait des pas dans l'allée du jardin.

« Voilà, s'écria-t-elle furieuse, voilà ce Hynes ! »

Elle se précipita, mais, avant qu'elle ne fût arrivée à la porte, celle-ci s'ouvrit, et Hynes entra. Le petit homme mince, vêtu d'une veste à carreaux, d'une culotte de cheval et de guêtres de drap, s'arrêta un instant. Puis ses yeux se tournèrent vers le feu et il aperçut le chien.

« Oh ! je le pensais bien, s'écria-t-il, je pensais bien la trouver ici. »

Le père de Joe se leva lentement.

« Je la nettoyais un peu, dit-il d'un air gauche, et j'allais vous la ramener.

— Eh oui, dit Hynes d'un air moqueur. Vous alliez la ramener, bien sûr. Mais je vais m'en charger moi-même puisque je suis venu faire un tour par ici. »

Sortant de sa poche une laisse, il s'approcha rapidement du colley et lui glissa le nœud par-dessus la tête. Lorsqu'il tira, Lassie se leva docilement et, la queue entre les pattes, suivit l'homme jusqu'à la porte. Là, Hynes s'arrêta.

« Vous voyez, dit-il en s'en allant, je ne suis pas né d'hier et il faut être malin pour me rouler. Je vous connais bien, vous, gens du Yorkshire ; je les connais vos chiens : vous les dressez à s'échapper et à revenir, pour les vendre ensuite à quelqu'un d'autre. Eh bien, ça ne prend pas avec moi. Non, parce que j'ai quelques tours dans mon sac, moi aussi, je... »

Hynes s'arrêta soudain, car le père de Joe avançait, le visage rouge de colère.

« Euh !... Bonsoir », dit vivement Hynes.

La porte se ferma ; Hynes et le chien étaient partis. Pendant un long moment, la maison resta silencieuse, puis Mme Carraclough éleva la voix.

« Je ne le supporterai pas, s'écria-t-elle. Il entre chez moi sans frapper, et il garde son chapeau sur la tête comme s'il était le duc en personne. Et tout ça pour une chienne ! Eh bien, elle est partie, et, si vous voulez mon avis, c'est un bon débarras. Maintenant, j'espère que nous ne la reverrons plus et que nous aurons un peu de tranquillité. »

Mme Carraclough parlait, parlait toujours. Mais, tandis qu'elle bougonnait, Joe et son père restaient assis devant le feu. Immobiles et résignés, ils regardaient, tous les deux, les flammes fixement, perdus chacun dans ses pensées, comme tous les gens du Nord lorsqu'ils sont profondément bouleversés.

Chapitre 5

« Ne reviens plus jamais ! »

Si Mme Carraclough pensait que tout était fini, elle se trompait, car, le lendemain, Lassie était à la porte de l'école. Fidèle au rendez-vous, elle attendait Joe.

De nouveau, le petit garçon la ramena chez lui. En chemin, il tira des plans pour gagner la cause de Lassie. Pour Joe, la marche à suivre était simple, il fallait faire ressortir la fidélité inlassable de la chienne : touchés par tant de dévouement ses parents finiraient par la garder. Mais Joe savait qu'il serait difficile de les persuader.

Suivi du chien, le petit garçon monta lentement l'allée et ouvrit la porte. Rien n'avait changé dans la maison. Sa mère préparait le repas du soir ; son père, assis devant le feu, était absorbé dans ses pensées – Sam avait coutume de méditer ainsi pendant des heures depuis qu'il était sans travail.

« Elle... Elle est revenue de nouveau », dit Joe. Mais tous les espoirs de l'enfant s'évanouirent dès que sa mère ouvrit la bouche.

« Non, non, non et non. Je n'en veux pas. Tu peux la ramener. Inutile de me supplier et de m'agacer. Tu vas la ramener immédiatement. À l'instant même. »

Les paroles de Mme Carraclough ne trahissaient nulle faiblesse et s'abattaient sur Joe comme une avalanche. Élevé sévèrement dans cette famille du Yorkshire à la bonté rude, l'enfant se permettait rarement de

répondre à ses parents. Mais, cette fois, il sentait qu'il devait essayer, qu'il devait leur faire comprendre.

« Mais maman, juste un tout petit peu, je t'en prie. Laisse-moi la garder un petit moment ! »

Joe pensait que la présence de Lassie attendrirait ses parents ; peut-être la chienne le comprit-elle aussi : tandis que l'enfant parlait, elle entra et reprit sa place habituelle sur le tapis devant le feu ; elle se coucha, regardant tour à tour chacun des Carracloough dont la voix, d'ordinaire si calme, avait maintenant un ton rauque.

« Inutile, Joe. Plus tu la garderas, plus tu auras de peine à t'en séparer. Et il faut absolument qu'elle s'en aille !

— Mais, maman, papa, regardez, je vous en prie. Elle ne va pas bien, on ne la nourrit pas convenablement. Ne croyez-vous pas que... » Le père de Joe se leva et fit face à son fils. Le visage de Sam était impassible et résolu, mais sa voix était pleine de compréhension.

« Tu ne nous attendiras pas, cette fois, Joe, dit-il calmement. Tu vois, mon petit, c'est inutile. Il faudra emmener Lassie dès que nous aurons pris le thé.

— Non, vous allez la conduire tout de suite chez le duc, s'écria Mme Carracloough ; sinon ce Hynes va revenir, et je ne veux pas le voir entrer dans ma maison comme s'il était chez lui. Allons, mets ton chapeau et pars.

— Elle reviendra encore, maman. Ne vois-tu pas qu'elle reviendra ? Elle est à nous, cette bête... »

Joe s'arrêta, car sa mère se laissait tomber sur sa chaise avec lassitude. Mme Carracloough regarda son mari ; celui-ci approuva de la tête, donnant ainsi raison à son fils.

« Tu comprends, elle revient pour le petit, murmura-t-il.

— Je n'y peux rien, Sam. Il faut qu'elle s'en aille, dit lentement Mme Carracloough. Si elle revient pour l'enfant, emmène-le avec toi. Qu'il la conduise dans son chenil et lui dise d'y rester. Alors, s'il lui ordonne de ne pas s'échapper, peut-être comprendra-t-elle.

— Oui, tu as raison, dit l'homme. Prends ta casquette, Joe, et viens avec moi. »

D'un air malheureux, Joe prit sa casquette, et Sam siffla doucement. Docile, Lassie se leva. Puis l'homme, l'enfant et le chien quittèrent la maison.



« Grand-père, dit Priscilla, les animaux peuvent-ils entendre des choses que nous n'entendons pas ?

— Naturellement, hurla le duc. Prends un chien ! il entend cinq fois mieux qu'un homme. Un sifflet silencieux, par exemple. En réalité, ce sifflet émet des sons à haute fréquence, mais aucun être humain ne peut les percevoir. Les chiens les entendent cependant, et ils accourent à toute allure, parce que... »

Priscilla vit son grand-père sursauter, puis agiter sa canne d'épine d'une façon menaçante en descendant l'escalier.

« Carraclough ! que faites-vous avec mon chien ? »

Priscilla aperçut au bout de l'allée un grand villageois et, à son côté, un petit garçon robuste dont la main était appuyée légèrement sur la crinière d'un colley. Elle entendit le chien grogner comme pour protester devant l'arrivée menaçante du vieillard ; l'enfant apaisa le chien à voix basse. À la suite de son grand-père, Priscilla partit à la rencontre de ces inconnus.

En la voyant arriver, Sam Carraclough leva son chapeau et fit signe à son fils d'en faire autant.

« C'est Lassie, dit Carraclough.

— Naturellement, hurla le duc. N'importe quel imbécile peut s'en rendre compte. Que faites-vous avec elle ?

— Elle s'est encore échappée et je vous la ramène.

— Encore ? Elle s'est donc déjà échappée ? »

Sam Carraclough resta muet. Comme presque tous les gens du village, il avait l'esprit très lent. Les derniers mots du duc laissaient supposer que

Hynes avait passé sous silence la première évasion de Lassie. Si Sam répondait à la question, il « moucharderait », en quelque sorte. Certes, il détestait Hynes, mais de là à lui faire perdre sa place, il y avait un pas que son esprit d'honnête homme ne pouvait franchir.

Il résolut le problème comme tout homme du Yorkshire l'aurait fait ; ignorant la question, il répéta, l'air buté :

« Je la ramène... c'est tout. »

Le duc lui lança un regard menaçant. Puis il se mit à crier encore plus fort.

« Hynes ! Hynes ! Pourquoi cet individu se sauve-t-il et se cache-t-il chaque fois que j'ai besoin de lui ? Hynes ?

— J'arrive, monsieur. J'arrive », répondit la voix nasillarde.

Bientôt Hynes surgit de derrière les massifs d'arbustes qui bordaient les chenils.

« Hynes, cette chienne s'est-elle déjà échappée ? »

Hynes se tortilla d'un air gêné.

« Eh bien, monsieur, il se trouve...

— S'est-elle échappée, oui ou non ?

— En quelque sorte, oui, monsieur... je ne voulais pas déranger Votre Grâce pour si peu, dit Hynes en tortillant nerveusement sa casquette. Mais je m'arrangerai pour qu'elle ne recommence plus. Je ne peux pas comprendre comment elle s'y est prise. J'ai mis du treillis dans tous les coins où elle a creusé, et je veillerai...

— Vous ferez bien, s'écria le duc. Pauvre imbécile ! Oui, c'est bien ça ! Je commence à croire que vous êtes un parfait imbécile, Hynes ! Enfermez-la. Et si elle s'échappe encore, je... je... »

Le duc n'acheva pas d'expliquer quels sombres plans il méditait, mais partit en clopinant, de fort méchante humeur, sans même dire merci à Sam Carraclough.

Priscilla se rendit compte de l'impolitesse de son grand-père, car, au lieu de le suivre, elle s'arrêta, et, immobile, contempla la scène que le duc avait laissée derrière lui. Hynes s'agitait d'un air courroucé.

« Je vais l'enfermer, marmonna-t-il. Et si jamais elle se sauve encore, je... »

Il ne put achever sa phrase ; comme il faisait un geste pour empoigner la crinière de Lassie, le lourd soulier ferré de Sam Carraclough lui écrasa le pied et le cloua sur place. Sam parla lentement.

« J'ai amené mon fils, dit-il. Il va enfermer Lassie et lui ordonner de rester. Peut-être lui obéira-t-elle : c'est pour lui qu'elle revient à la maison. »

Et Sam ajouta, s'efforçant de donner un ton négligent à sa grosse voix du Yorkshire :

« Oh ! je ne voyais pas que je vous marchais sur le pied.

« Allons, Joe, mon petit !... Ouvrez le chenil, Hynes, et nous allons la faire rentrer. »

Priscilla, immobile près des vieux sapins, vit la chienne sortir de la niche et venir dans l'enclos. Lorsque le petit garçon s'approcha de la clôture, Lassie leva la tête et s'avança vers lui. Pendant un long moment, l'enfant resta là, touchant à travers les mailles du treillis le nez froid du chien. Sam rompit le silence.

« Voyons, Joe. Finissons-en. Ce n'est pas la peine de lambiner. Dis-lui de rester, dis-lui que nous ne pouvons plus la garder. »

Priscilla vit le petit garçon, debout près du chenil, regarder son père, puis jeter un coup d'œil circulaire comme pour chercher de l'aide. Mais personne ne venait au secours de Joe. Alors, il avala sa salive et commença à parler lentement à voix basse ; puis les mots se précipitèrent de plus en plus vite à mesure qu'il parlait.

« Reste là, et sois heureuse, Lassie, murmura Joe d'une voix à peine perceptible. Et ne reviens plus jamais chez nous. Ne t'échappe plus, ne viens plus m'attendre à l'école. Reste ici et laisse-nous, car tu ne nous appartiens plus, et nous ne voulons plus jamais te voir, jamais. Parce que tu es un vilain chien, nous ne t'aimons plus et nous ne voulons plus te voir. Ne nous importune plus, ne reviens plus, reste toujours ici, laisse-nous tranquilles. Et ne reviens plus jamais à la maison ! »

Lassie sembla comprendre : elle gagna le coin le plus retiré du chenil et se coucha. L'enfant, comme fou, se retourna et partit ; il ne distinguait plus son chemin et trébucha. Mais Sam, qui marchait près de lui, la tête haute, le regard fixe, attrapa son fils par l'épaule, le secoua et lui dit d'un ton dur :

« Regarde donc où tu marches ! »

Sam Carraclough allait d'un pas rapide. Joe courait à son côté et se demandait pourquoi les grandes personnes ont le cœur si dur au moment précis où un peu de douceur ferait tant de bien. L'enfant, perdu dans ses pensées, ne comprenait pas que son père fuyait les aboiements d'un colley qui suppliait son maître de ne pas l'abandonner.

Joe n'était pas seul à se poser des questions ; bien des choses aussi paraissaient obscures à Priscilla. Elle s'approcha de l'enclos. Le colley, les yeux fixés sur le sentier où il avait vu disparaître son maître, dressait la tête pour lancer son appel.

Priscilla regardait le chien, lorsque Hynes arriva devant le chenil. Elle appela :

« Hynes !

— Miss Priscilla ?

— Pourquoi ce chien est-il revenu chez ces gens ? N'est-il pas heureux ici ?

— Pour sûr qu'il est heureux, Miss Priscilla, avec un si beau chenil. Il retourne chez eux parce qu'ils l'ont dressé à le faire. C'est leur façon de procéder ; ils volent les chiens qu'ils ont vendus et les revendent à quelqu'un d'autre avant que vous ayez le temps de dire ouf ! »

Priscilla plissa le nez pour réfléchir.

« Mais s'ils voulaient le voler, pourquoi l'ont-ils ramené ?

— Ne vous cassez donc pas la tête, dit Hynes. On ne peut se fier à aucun des habitants du village. Ils sont toujours prêts à vous jouer quelque tour... mais nous sommes trop malins pour eux. »

Satisfait de sa réponse, Hynes revint vers le chien qui continuait à lancer son cri d'appel.

« Tiens-toi tranquille ! Sale bête ! À la niche ! »

Comme le chien ne semblait pas avoir entendu, Hynes s'approcha et leva la main dans un geste de menace.

Lassie se retourna lentement, et un sourd grondement résonna dans sa poitrine ; elle retroussa les babines et l'on vit briller ses grandes dents blanches. Elle ramena les oreilles en arrière, les poils de son cou se dressèrent. Le grondement s'amplifia.

Hynes s'arrêta et pinça les lèvres.

« Ah ! tu veux faire la méchante ! »

Priscilla passa devant Hynes.

« Attention, Miss Priscilla. Si j'étais vous, je ne m'approcherais pas trop. Elle pourrait bien vous mordre. Et je connais les chiens, croyez-moi. Mais cette belle demoiselle filera doux ; j'en aurai raison, c'est moi qui vous le dis. Reculez-vous, Miss Priscilla », dit Hynes en s'en allant.

Priscilla resta longtemps immobile. Puis elle s'approcha lentement du grillage et passa les doigts au travers pour toucher la tête de Lassie.

« Viens ici, ma belle, dit-elle d'une voix douce. Viens près de moi, je ne te ferai pas de mal. Viens ici ! »

Le grognement cessa, et la chienne se coucha. L'espace d'une seconde, le regard des yeux bruns rencontra celui des yeux bleus de la petite fille. Puis Lassie sembla ignorer Priscilla ; ses yeux ne bougèrent plus, sa tête ne se tourna pas. D'un air triste et noble, elle regardait fixement le point où elle avait vu disparaître Sam Carraclough et son fils.

Chapitre 6

La cachette dans la lande

Le lendemain, Lassie était couchée dans son parc, la tête sur les pattes. Le soleil des premiers jours d'été inondait sa fourrure. Elle regardait le point où, la veille, elle avait vu disparaître Sam Carraclough. Elle dressait les oreilles et les ramenait en avant ; tout son corps était au repos, mais ses sens, en éveil, semblaient prêts à enregistrer tout ce qu'elle aurait pu voir, entendre, ou sentir qui pût indiquer le retour de ses maîtres.

Mais la journée était calme. On n'entendait que le bourdonnement des premières abeilles ; on ne sentait que l'odeur de la terre humide.

L'après-midi s'avavançait, et Lassie commença à s'agiter. Elle éprouvait une sensation indistincte, indéfinissable, dont elle avait à peine conscience, comme un homme encore assoupi perçoit dans un demi-sommeil la sonnerie d'un réveil.

Lassie dressa brusquement la tête et renifla la brise. Mais l'agitation vague qu'elle ressentait ne se calma pas.

La chienne se leva, marcha lentement vers sa niche et s'étendit à l'ombre. Ce changement ne lui apporta aucun soulagement. Elle revint au soleil ; ce n'était pas encore la solution. L'étrange impulsion qui la troublait devenait de plus en plus pressante. Lassie se mit à longer le grillage solide ; une force inconnue semblait la pousser à faire et à refaire le tour de sa cage. Enfin, elle s'arrêta dans un coin et, de la patte, gratta le treillis.

Comme à un signal, elle comprit alors le désir qui l'animait : c'était l'heure, l'heure d'aller chercher le petit garçon !

Cette pensée ne se présentait pas clairement dans l'esprit de Lassie, c'était plutôt une sensation aveugle qui s'emparait d'elle entièrement, chassant tout autre sentiment, occupant toute son attention. Elle savait que c'était l'heure d'aller à l'école comme elle l'avait fait chaque jour depuis tant d'années.

Lassie gratta vigoureusement le treillis, sans résultat appréciable. Pourtant, hier, elle s'en souvenait, elle avait déchiré le fil de fer, creusé la terre, et, grâce aux efforts de son cou puissant et des muscles de son arrière-train, elle avait soulevé la clôture.

Mais Hynes avait coupé cette voie d'évasion. Il avait renforcé le grillage avec du treillis encore plus solide et enfoncé dans le sol des pieux résistants. Lassie s'acharnait en vain. Cette impuissance ne fit que redoubler son énergie ; le temps passait, il fallait agir vite. Lassie se mit à courir dans son parc, à gratter fébrilement aux endroits qu'elle supposait plus favorables à la fuite. Hynes avait tout consolidé.

Levant la tête, la chienne manifesta sa colère et sa déception par une série d'aboiements furieux. Puis elle se dressa sur les pattes de derrière et s'appuya contre la clôture, dans l'espoir de trouver une autre issue. Elle regarda le haut du treillis. Si l'on ne peut passer sous un obstacle, pourquoi ne pas essayer de passer par-dessus ?

Les chiens, même les plus intelligents, ne se livrent pas à des raisonnements logiques pour trouver des solutions de ce genre : ils y arrivent lentement, aiguillés par un instinct vague, aidés par l'expérience acquise durant leur courte existence.

Aussi la nouvelle idée pénétra dans l'esprit de Lassie sous une forme imprécise avant de devenir de plus en plus nette. La chienne sauta et retomba. La clôture avait deux mètres de haut ; elle était trop haute pour qu'un colley pût la franchir, alors qu'un lévrier l'aurait sautée facilement.

Son entreprise semblait irréalisable. Pourtant, avec le courage et la persévérance d'un brave animal, elle recommença en différents points sans se décourager, espérant trouver un endroit plus accessible.

Et voilà qu'à l'angle de la clôture, ses pattes de derrière purent s'agripper un instant aux mailles du treillis. Alors, elle bondit de nouveau, et, dans un élan d'énergie désespéré, réussit à s'élever à la façon d'un homme qui monte une échelle. Elle arriva tout près du sommet, mais elle retomba encore.

Lassie eut vite compris la leçon. Elle repartit à l'assaut en courant, et, cette fois, resta pendant quelques secondes accrochée à l'angle du grillage, la force de son élan étant supérieure à la pesanteur. Elle en profita pour tirer sur tous ses muscles, s'efforçant de grimper de plus en plus haut. Ses pattes de devant atteignirent enfin le sommet, et, petit à petit, elle parvint à se hisser lentement. Elle oscilla d'une façon incertaine. Le haut du treillis lui déchirait le ventre, mais elle ne sentait rien ; elle n'avait qu'une pensée : il était l'heure, l'heure d'aller au rendez-vous.

Un dernier effort, et Lassie retomba hors du parc. Elle était libre ! Et maintenant sa tension nerveuse se relâcha.

Aucun obstacle ne barrait la route ; mais Lassie devina d'instinct la nécessité de se cacher pour ne pas être reprise. Elle avança avec précaution, comme un chien qui chasse ou qui est chassé.

Le ventre rasant terre, elle traversa le sentier à pas de loup et s'enfonça dans les rhododendrons. Le feuillage épais la dissimula. Une seconde plus tard, Lassie glissait comme un fantôme dans l'ombre d'un mur lointain. Sa mémoire des terrains, comme celle de la plupart des animaux, était parfaite. Elle allait silencieusement, mais à une vitesse étonnante, vers un point où le mur faisait place à une palissade. Il y avait un trou sous cette palissade. Lassie s'en était déjà aperçu, et elle s'y glissa.

Elle devina sans doute qu'elle venait de franchir la limite de quelque territoire ennemi, car elle reprit son allure normale. Elle se mit à trotter calmement, la tête droite ; et le panache de sa queue terminait avec élégance les lignes arrondies de son corps. C'était un superbe colley qui allait d'un pas joyeux accomplir bien tranquillement un acte de sa vie quotidienne.

Joe Carraclough ne s'attendait plus à revoir Lassie. Il lui avait ordonné de rester au chenil, il l'avait grondée et il avait vraiment cru qu'elle ne viendrait plus le chercher à l'école.

Si, parfois, il imaginait le retour de Lassie, il chassait bien vite ce rêve irréalisable. Aussi, ce jour-là, lorsque Joe sortit de l'école, il ne put en croire ses yeux ; assurément, il vivait un songe : Lassie l'attendait exactement comme d'habitude !

L'enfant, au comble de l'étonnement, regarda fixement la chienne qui, prenant ce silence pour un reproche, baissa la tête, puis remua doucement la queue.

Joe Carraclough caressa le cou de l'animal.

« C'est bien, dit-il lentement, c'est bien. »

Mais son esprit travaillait fébrilement : deux fois déjà, il avait ramené Lassie à ses parents, et deux fois, en dépit de ses supplications, on l'avait rendue.

Aussi Joe ne se précipita pas joyeusement pour rentrer chez lui, mais resta immobile, la main sur le cou du chien, les sourcils froncés, essayant de résoudre ce problème vital.

Hynes frappa à la porte de la maisonnette et entra sans attendre la réponse.

« Allons, où est-elle ? » demanda-t-il.

M. et Mme Carraclough le regardèrent, puis échangèrent un coup d'œil. Elle, l'air inquiet, sembla ne pas prêter attention à Hynes.

« Ah ! voilà pourquoi il n'est pas rentré !

— Oui, acquiesça son mari.

— Ils sont ensemble, Lassie et lui. Elle s'est encore échappée, et il a peur de revenir. Il sait que nous ne la garderons pas, et il est parti avec elle pour que nous ne puissions pas la rendre. »

Mme Carraclough se laissa tomber sur une chaise.

« Oh ! mon Dieu ! dit-elle d'une voix mal assurée, n'aurai-je jamais un peu de paix et de tranquillité chez moi ? N'en aurai-je jamais plus ? »

Sam se leva lentement. Il se dirigea vers la porte, prit sa casquette au portemanteau, puis retourna près de sa femme.

« Ne t'inquiète pas, dit-il. Joe n'est pas allé bien loin. Il a dû monter dans la lande. Il ne se perdra pas, Lassie et lui connaissent trop bien le pays. »

Hynes semblait ne pas s'apercevoir du désespoir des gens de la maisonnette.

« Allons, dit-il, où est mon chien ? »

Sam Carraclough pivota sur ses talons.

« C'est justement ce que je vais essayer de trouver, dit-il d'un ton calme.

— Eh bien, je pars avec vous. Je veux m'assurer qu'il n'y a pas quelque manigance là-dessous. »

Une grande colère envahit Sam Carraclough et il marcha sur l'intrus. Hynes recula vivement :

« Allons, ne vous emballez pas, dit-il d'une voix aiguë, ne vous emballez pas ! »

Carraclough regarda le petit homme du haut de sa grandeur, puis comme s'il méprisait un être tellement au-dessous de lui par la taille et par le courage, il se dirigea vers la porte. Là, il se retourna.

« Rentrez tout droit chez vous, monsieur Hynes, dit-il. Votre chien vous sera rendu dès que je le retrouverai. »

Et Sam Carraclough partit dans la nuit. Il n'alla pas au village. Il prit la ruelle et grimpa la colline jusqu'au grand plateau désolé qui s'étendait pendant des milles sur le pays du nord.

Il marchait d'un pas lourd. La nuit tombait, mais, instinctivement, les pieds de Sam suivaient les sentiers à peine marqués que les hommes avaient tracés en parcourant ce pays sauvage. Un étranger se serait vite perdu dans la lande où il n'y avait aucun point de repère, mais les villageois savaient s'y diriger.

Toute leur vie, ils avaient appris à étudier le pays. Ils connaissaient chaque pouce de terrain et le tournant d'un sentier était pour eux un indice

aussi sûr du chemin à prendre que, pour un citadin, une plaque au coin d'une rue.

Le père de Joe avançait d'un pas ferme car il savait où chercher son fils. Après huit kilomètres de lande, le terrain formait une sorte d'île sur le plateau, un îlot de rochers affleurants. Ces gros blocs aux arêtes aiguës semblaient des tours de pierre, édifiées jadis par quelque enfant géant qui aurait abandonné son jeu de construction avant de l'avoir achevé. C'était là que venaient les gens du village dans leurs moments de détresse. Ces roches semblables à des tours, sinistres et solitaires, formaient des gorges et des cavernes où l'on pouvait demeurer dans une immensité silencieuse et réfléchir aux problèmes du monde et de la vie, sans être dérangé par personne.

C'était vers ces rochers que Sam Carraclough se dirigeait avec assurance dans la nuit. La pluie commença à balayer la lande, une pluie fine et pénétrante comme un brouillard ; mais Sam ne ralentit pas sa marche. Enfin, il vit se dessiner dans l'obscurité l'amoncellement rocailleux et ses pieds firent résonner les premières pierres. Il entendit alors un aboiement aigu : l'avertissement d'un chien aux aguets.

Escaladant un sentier qu'il avait suivi dans son enfance, le père de Joe partit dans la direction du son. Et là, dans un creux de rochers qui les mettait à l'abri de la pluie, il trouva le chien et l'enfant. Sam resta un instant immobile ; on n'entendait que le bruit de sa respiration.

« Viens, Joe », dit-il enfin.

Ce fut tout.

Le petit garçon se leva docilement et suivit son père en silence. Accompagnés du chien, l'homme et l'enfant parcoururent les sentiers de la lande couverte de bruyères enchevêtrées, les sentiers qu'ils connaissaient si bien tous les deux. Lorsqu'ils furent près du village, Sam s'adressa à son fils :

« Rentre à la maison, Joe. Je la ramène au chenil. Quand je serai de retour, j'aurai un mot à te dire. »

Joe comprit ce qui l'attendait. Il avait commis une faute grave, il le savait. Mais, en arrivant chez lui, il put voir, d'après l'attitude de sa mère,

à quel point il avait blessé ses parents. Mme Carracloough accueillit son fils par un silence glacial. Elle le regarda enlever sa veste trempée et mettre ses souliers à sécher devant le feu ; elle lui servit un bol de thé bouillant, mais ne prononça pas une parole.

Enfin, le père rentra. Son visage était luisant de pluie, et la lumière de la lampe projetait des reflets plus vifs sur son nez, ses joues et son menton.

« Joe, dit-il, tu as mal agi en t'enfuyant avec Lassie, tu as mal agi envers ta mère et envers moi, tu le sais ? »

Sans se troubler, Joe répondit très distinctement :

« Oui, papa. »

Le père approuva de la tête et prit une profonde inspiration. Puis il porta les mains à sa taille et détacha sa large ceinture de cuir.

Joe le regardait faire sans broncher. Alors, à sa surprise, il entendit s'élever la voix de sa mère.

« Non, s'écria-t-elle, non ! »

Mme Carracloough s'était levée et faisait face à son mari. Joe n'avait jamais vu sa mère dans un tel état. Elle se dressait devant Sam et semblait décidée à lui tenir tête. Elle se retourna vivement.

« Joe, monte te coucher, allons, file. »

Joe obéit docilement. Mme Carracloough regarda son mari et parla d'un ton net.

« Il y a des choses à dire d'abord, et je vais les dire tout à l'heure. Il est temps que quelqu'un le fasse. »

Il y eut un long silence, et lorsque Joe passa devant sa mère pour monter l'escalier, Mme Carracloough le prit par les épaules, et lui sourit. Elle pressa rapidement la tête de l'enfant contre elle, puis, d'un geste de la main, le repoussa vers les marches.

Tout en gravissant les marches, Joe se demandait pourquoi les grandes personnes se montraient parfois si compréhensives juste au moment où l'on avait le plus besoin d'elles.

Le lendemain, au petit déjeuner, il ne fut pas question de l'incident.

Joe se rappela que, la veille, après son départ, ses parents avaient discuté longuement. Il s'était réveillé une fois, et la discussion durait encore. Il n'avait pu comprendre les mots à cause de la résonance de la maison, mais il avait distingué nettement les deux voix : celle de sa mère pressante et obstinée, celle de son père sourde, patiente et grave.

Lorsque Sam Carraclough fut parti après avoir fini de déjeuner, la mère de Joe commença :

« Joe, j'ai promis à ton père de te parler. »

Joe baissa les yeux vers la table et attendit.

« Tu sais que tu as mal agi, mon petit, n'est-ce pas ?

— Oui, maman, et je le regrette.

— Je sais, mais il ne suffit pas de regretter quand le mal est fait, Joe. Il importe que tu ne causes pas d'ennuis à ton père. Surtout en ce moment. »

La petite femme boulotte s'assit près de la table, et, maternelle, regarda Joe bien dans les yeux. Puis son regard sembla se perdre au loin.

« Vois-tu, notre situation a changé, Joe, il faut te le rappeler. Les choses étant ce qu'elles sont, ton père a beaucoup de soucis depuis quelque temps. Tu es un grand garçon, maintenant, tu as douze ans, et il faut essayer de comprendre comme si tu étais un homme.

« Il est difficile de s'arranger pour que tout aille bien à la maison. Il faut beaucoup d'argent pour nourrir un chien, pour le nourrir convenablement, s'entend. Lassie avait très bon appétit et dans notre situation il nous était impossible de bien la soigner. Comprends-tu, maintenant ? »

Joe fit lentement oui de la tête. Il ne comprenait qu'à demi. Si seulement les grandes personnes pouvaient envisager les choses à sa manière !... Mais sa mère lui tapotait le bras de sa main grassouillette, propre et luisante, cette main qui pétrissait le pain, qui allait et venait si rapidement pour tricoter les chaussettes et dansait avec l'aiguille pour faire les raccommodages.

« Tu es un bon petit, Joe. »

Le visage de Mme Carraclough s'éclaira.

« Peut-être, un jour, les choses s'arrangeront-elles, ce sera comme autrefois, et alors notre premier soin sera d'acheter un autre chien, n'est-ce pas ? »

Joe sentit la bouillie d'avoine s'arrêter dans sa gorge.

« Non, je ne veux pas d'autre chien, s'écria-t-il, non, jamais. »

Il allait ajouter :

« Je ne veux que Lassie. » Mais il se tut pour ne pas faire de peine à sa mère. Il prit sa casquette, sortit en courant et descendit la rue pour rejoindre les autres enfants qui allaient à l'école.

Chapitre 7

Seul l'honneur est sauf

La mère de Joe avait raison : rien n'allait plus comme autrefois ; l'enfant s'en apercevait chaque jour davantage.

D'abord, Lassie ne revenait pas. Hynes avait sans doute inventé des obstacles insurmontables.

Tous les jours, à la sortie de l'école, Joe avait un instant l'espoir de retrouver la chienne à sa place accoutumée près de la porte ; mais la place était vide.

Pendant les heures de classe, le petit garçon essayait de s'intéresser aux leçons. Il luttait pour chasser de son esprit l'idée qu'il pourrait revoir Lassie ; et cependant, chaque soir, en traversant la cour, il tournait malgré lui les yeux vers le même point près de la porte. Lassie n'était jamais à son poste.

Oh ! oui, les choses n'allaient plus comme autrefois, et l'absence du chien n'était pas seule en cause. Les parents de Joe le réprimandaient sur des sujets qui, jusqu'à présent, ne les avaient pas inquiétés. Quelquefois, par exemple, au repas, Mme Carraclough regardait son fils mettre du sucre dans son thé. Elle pinçait les lèvres et disait :

« Tu n'as pas besoin de tant de sucre, Joe. Cela ne te fait pas de bien, ce n'est pas bon pour ta santé. »

Et puis, Mme Carraclough devenait nerveuse. Un jour qu'elle se préparait à sortir faire des emplettes pour le dimanche, elle s'était comportée d'une manière étrange, simplement parce que Joe avait dit :

« Maman, dimanche, tu devrais nous faire un rôti de bœuf et du pudding du Yorkshire. Nous n'en avons pas mangé depuis longtemps, et, d'en parler, l'eau m'en vient à la bouche. »

Autrefois, les Carraclough étaient fiers de l'appétit de leur fils. C'était un sujet à rires et à plaisanteries. Cet enfant, disaient-ils, mangeait autant qu'un éléphant, et on lui donnait encore davantage. Mais ce jour-là, la mère de Joe n'avait pas ri, elle n'avait même pas répondu. Mme Carraclough était restée figée sur place ; puis, laissant choir son filet à provisions, elle était montée dans sa chambre en courant, sans dire un mot. Le père de Joe avait regardé fixement l'escalier pendant un instant, et, sans aucune explication, il s'était levé d'un bond, avait pris sa casquette et il était sorti en claquant la porte derrière lui.

Bien d'autres choses avaient changé. Souvent, le soir, au retour de l'école, Joe trouvait son père et sa mère en train de se regarder d'un air méchant. Dès que l'enfant apparaissait, la conversation s'arrêtait net, mais Joe n'était pas dupe : l'attitude, l'expression du visage de ses parents prouvaient qu'ils venaient de se disputer.³

Une fois, le petit garçon s'était éveillé tard dans la nuit. Un bruit de voix montait de la cuisine ; ce n'était pas le bourdonnement rassurant d'autrefois, le ton était lourd d'inquiétude et de colère. Joe s'était levé pour écouter.

« Je te dis que j'ai parcouru tout le pays dans un rayon de trente kilomètres, et il n'y a rien... » disait le père.

Après un long silence, la voix de Mme Carraclough s'était faite plus douce et apaisante.

Oui, les choses n'étaient plus comme autrefois ; et, pour Joe, la cause de tous ces déboires était la vente de Lassie. Quand la chienne était chez eux, les Carraclough avaient une vie agréable, la maison était accueillante et pleine d'affection. Maintenant, tout allait de travers. La solution était simple : le retour de Lassie ramènerait le bonheur.

Joe réfléchissait beaucoup à la question. Sa mère lui avait demandé d'oublier Lassie, mais c'était au-dessus de ses forces. Il faisait semblant

de n'y plus penser, il ne parlait plus de son chien ; mais, dans le cœur de l'enfant, Lassie vivrait éternellement.

Joe conserverait toujours l'image du colley. En classe, assis devant son pupitre, le petit garçon restait songeur. Peut-être un jour – un jour – en sortant de l'école, trouverait-il la chienne, assise près de la porte. Il la voyait dans un rêve éveillé : la fourrure blanche et fauve avait de beaux reflets au soleil couchant, les yeux brillaient, les oreilles étaient dressées pour entendre la voix du maître. Lassie agitait la queue en signe de bienvenue et elle « riait » à sa manière en ouvrant largement la gueule. Alors tous deux rentraient au logis ; ils traversaient en courant le village, heureux d'être ensemble.

Ainsi allait l'imagination de Joe ; il ne pouvait parler de son chien, il ne cessait d'en rêver et d'espérer qu'un jour...

La nuit descendait sur l'Angleterre du nord lorsque Joe rentra chez lui. Son père et sa mère levèrent les yeux pour le regarder.

« Pourquoi es-tu si en retard ? » demanda Mme Carraclough.

Son ton était dur et cassant. Joe comprit que ses parents avaient encore discuté avec humeur comme ils le faisaient depuis quelque temps.

« J'ai été retenu après la classe, dit-il.

— Qu'as-tu fait pour qu'on t'ait retenu ?

— Le maître m'a dit de m'asseoir et je ne l'ai pas entendu. »

Mme Carraclough mit les poings sur les hanches.

« Que faisais-tu donc debout ?

— Je regardais par la fenêtre.

— La fenêtre ? Que regardais-tu par la fenêtre ? »

Joe resta silencieux. Comment pouvait-il leur expliquer ? Il valait mieux ne rien dire.

« Tu as entendu ta mère ? »

Le père s'était levé d'un air courroucé. Joe fit oui de la tête.

« Alors, réponds-lui. Que regardais-tu par la fenêtre pendant les heures de classe ?

— Je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Ce n'est pas une réponse. Que veux-tu dire ? Pourquoi ne pouvais-tu pas t'en empêcher ? »

Le père, si compréhensif d'ordinaire, se fâchait lui aussi. Alors, Joe se sentit envahi par le désespoir, et il s'écria tout d'une haleine :

« Je ne pouvais pas m'en empêcher. Il était près de quatre heures. J'ai entendu un chien aboyer. On aurait dit que c'était elle. Je l'ai cru ; je n'ai pas pu m'en empêcher. Je ne pensais pas à ce que je faisais, maman, je t'assure. Je regardais par la fenêtre pour voir si c'était elle, et je n'ai pas entendu M. Timms me dire de m'asseoir. Je croyais que c'était Lassie, et elle n'était pas là. »

La voix de Mme Carraclough s'éleva, pleine d'impatience.

« Lassie, Lassie, Lassie ! Je ne veux plus entendre ce nom ! N'y aurait-il jamais un peu de paix et de tranquillité chez moi ? »

La maman de Joe, elle-même, ne comprenait pas.

Joe en fut profondément blessé. Si seulement sa mère avait compris !

C'en était trop pour l'enfant ! Il sentit sa gorge se serrer, fit demi-tour et se précipita vers la porte. Il descendit en courant l'allée du jardin, et, toujours courant, partit vers la lande dans la nuit qui tombait.

Rien n'irait jamais plus comme autrefois !

Il faisait noir sur la lande lorsque Joe entendit résonner les pas et la voix de son père.

« Est-ce toi, Joe, mon petit ?

— Oui, papa. »

Le père de Joe ne semblait plus en colère. L'enfant se sentit soudain réconforté par la présence de la haute silhouette robuste qui se dessinait près de lui.

« Tu te promènes, Joe ?

— Oui, papa », dit Joe.

Le petit garçon savait que son père avait de la difficulté à « causer », comme il disait. Sam mettait si longtemps pour trouver ses mots !

Le père posa la main sur l'épaule de son fils, et tous deux arpentèrent la lande. Ils ne disaient rien : il leur suffisait d'être ensemble.

Enfin, Sam se mit à parler.

« Ça fait toujours du bien de marcher, n'est-ce pas, Joe ?

— Oui, papa. »

Sam approuva de la tête et sembla satisfait des paroles échangées. Il marchait au gré de sa fantaisie, et Joe allongeait les jambes pour suivre les grandes foulées régulières de son père. En silence, l'homme et l'enfant montèrent une côte, et, bientôt, la pierre résonna sous leurs pieds. Ils étaient arrivés aux rochers. Ils s'assirent sur une grande pierre plate. Un quartier de lune sortit d'un nuage, éclairant l'immensité de la lande.

Sam Carraclough mit à la bouche sa courte pipe d'argile, puis, machinalement, fouilla ses poches l'une après l'autre. Revenant enfin à la réalité, il cessa ses recherches et se mit à tirer sur sa pipe vide.

« N'as-tu pas de tabac, papa ? demanda Joe.

— Non, mon petit. Les temps étant ce qu'ils sont, j'ai décidé de ne plus fumer. »

Joe fronça les sourcils.

« C'est parce que nous sommes pauvres, papa, que tu ne peux plus acheter de tabac ?

— Non, mon enfant, nous ne sommes pas pauvres, affirma le père d'un ton net. Mais les choses ne vont plus comme autrefois, et, de toute façon, je fumais trop. Cela me fera du bien de m'arrêter un peu. »

Assis près de Sam dans l'obscurité, le petit garçon resta songeur ; il savait que son père cherchait à lui épargner les soucis des grandes personnes pour lui rendre la vie moins dure. Et, tout à coup, un flot de reconnaissance envahit le cœur de l'enfant : cet homme si grand, si fort, l'avait suivi sur la lande pour le consoler.

Joe avança la main pour toucher celle de son père.

« Tu n'es pas fâché contre moi, n'est-ce pas, papa ?

— Non, Joe, un père ne peut jamais être vraiment fâché contre son fils. Il veut simplement lui faire comprendre les choses.

« Voilà ce que je voulais te dire : ne crois pas que nous soyons trop durs pour toi ; ce n'est pas notre intention ; mais nous voulons rester

honnêtes ; c'est un devoir sacré, Joe, ne l'oublie jamais : toute la vie, quoi qu'il advienne, il faut rester honnête. »

Joe écoutait, sans bouger. Son père parlait maintenant comme s'il était seul et s'adressait à lui-même. Sam ne faisait pas un geste. Immobile, il parlait dans la nuit.

« Et parfois, lorsqu'on n'a plus grand-chose, Joe, on s'accroche plus que jamais à son honneur ; on veut rester honnête parce que c'est tout ce qui vous reste. Et ce qui est drôle, c'est qu'il n'y a pas deux façons d'être honnête, il n'y en a qu'une. Tu comprends ? »

Joe ne saisissait pas très bien le sens de tout ce discours. Mais il sentait que l'honnêteté devait avoir pour son père une grande importance, car, en général, Sam ne disait que oui ou non, et ce soir il essayait de faire de longues phrases.

« Eh oui, Joe, j'ai travaillé pendant dix-sept ans à la mine Clarabelle. Pendant dix-sept ans, dans les bons jours comme dans les mauvais, lorsque les affaires marchaient bien, et lorsqu'elles ne marchaient pas. Et j'étais bon mineur, tous mes compagnons peuvent en témoigner. Pendant ces dix-sept ans, j'ai vu des douzaines de porions travailler à mes côtés. Mais, mon petit, personne ne peut dire que, pendant tout ce temps-là, Sam Carraclough ait jamais pris ce qui ne lui appartenait pas, ni proféré un seul mensonge. Rappelle-toi cela, Joe : dans tout le district de l'ouest, personne ne peut affirmer qu'un Carraclough ait jamais commis une malhonnêteté.

« Il faut conserver notre réputation, Joe, c'est tout ce qui nous reste. Saisis-tu maintenant ce que je veux dire ? Il n'y a qu'une façon d'être honnête, il n'y en a pas deux. Et tu es assez grand pour comprendre que, lorsqu'on a vendu quelque chose, reçu de l'argent en échange, et dépensé cet argent, le marché est définitivement conclu sans qu'on puisse reprendre sa parole. Lassie est vendue... et c'est tout...

— Mais papa, elle...

— Allons, Joe, on ne peut revenir sur ce qui est fait. Nous avons vendu Lassie ; tout ce que tu pourras dire ne changera rien à ce fait. Nous

avons pris l'argent du duc, nous l'avons dépensé, et maintenant, Lassie lui appartient. »

Sam Carraclough resta silencieux un moment, puis il ajouta, comme pour lui-même.

« Et c'était le mieux. Il n'y avait pas deux façons d'agir. Il était difficile de la nourrir : un chien comme elle mange autant qu'un enfant déjà grand.

— Nous l'avions toujours bien soignée auparavant.

— Oui, Joe, mais il faut envisager la situation telle qu'elle est. Autrefois, je travaillais. Maintenant, je ne touche qu'une indemnité de chômage : ce n'est pas suffisant pour nourrir un chien, c'est à peine suffisant pour nourrir une famille. Non, il vaut mieux que Lassie soit partie.

« Tu ne voudrais pas qu'elle ait l'air d'un pauvre animal misérable ; tu ne voudrais pas qu'elle ressemble aux chiens de certains individus du village, n'est-ce pas ?

— Nous ne la laisserions pas dépérir, papa. Nous pourrions nous arranger. Je n'ai pas besoin de tant manger.

— Allons, Joe, ce n'est pas la bonne façon de voir les choses. »

Il y eut un silence, puis Sam reprit :

« Tâche d'adopter mon point de vue, petit. Tu aimes beaucoup cette chienne, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, papa.

— Alors, pourquoi ne pas te réjouir de la savoir si bien placée. On lui sert des aliments de choix ; elle a une niche pour elle toute seule, un beau parc ; et tout le monde est à ses petits soins. Elle vit comme une princesse dans un palais entouré d'un jardin. Oui, Lassie est devenue une véritable princesse. En a-t-elle de la chance !

— Mais papa, elle serait plus heureuse si... »

Sam ne put cacher son exaspération.

« Eh ! Joe ! Il n'y a pas moyen de te satisfaire. Alors, il vaut mieux te dire la vérité. Tu ferais mieux de ne plus penser à Lassie parce que tu ne la reverras plus.

— Mais elle pourrait s'enfuir...

— Non, mon petit, l'autre jour elle s'est échappée pour la dernière fois, et cela s'était déjà produit trop souvent. Lassie ne s'échappera plus jamais ! »

La gorge serrée par l'angoisse, Joe demanda :

« Que lui a-t-on fait ? »

— Eh bien, la dernière fois que je l'ai ramenée, le duc s'est mis en colère contre moi, contre Hynes et contre tout le monde. Alors je me suis fâché, car je ne lui dois rien, tout duc qu'il est, et je lui ai dit : « Si elle revient encore, je ne vous la ramènerai pas cette fois. » Le duc m'a répondu : « D'accord, vous pourrez la garder, mais je veillerai à ce qu'elle reste chez moi. » Il est parti dans sa propriété d'Écosse, emmenant Lassie et d'autres chiens de concours afin de les préparer pour une exposition canine. Hynes les accompagne. Après l'exposition, Lassie reviendra en Écosse, et elle ne vivra plus jamais dans le Yorkshire.

« Ainsi, elle est là-bas pour de bon, il ne reste plus qu'à lui dire adieu et bonne chance. Nous ne la reverrons plus. Je ne voulais pas te le dire maintenant, mais il vaut mieux que tu saches la vérité, une fois pour toutes.

« Dans la vie, ce que l'on ne peut éviter, il faut l'accepter, Joe. Supporte cela comme un homme et n'en parle jamais plus, aussi longtemps que nous vivrons, surtout pas devant ta mère. »

Joe descendait maintenant d'un pas mal assuré le sentier rocailleux. Son père ne le consolait pas, il continuait simplement à marcher en tirant sur sa pipe vide. Mais lorsque apparurent les lumières du village, Sam se remit à parler.

« Avant que nous ne rentrions, Joe, dit-il, je veux te faire une dernière recommandation : pense à ta mère, tâche de la comprendre. Tu es un grand garçon, eh bien, il faut essayer d'agir comme un homme.

« La vie des femmes ne ressemble pas à la nôtre, Joe. Elles doivent rester à la maison et se débrouiller de leur mieux ; et elles ont le temps de désirer ce qui leur manque.

« Quand les choses ne vont pas, elles discutent et disent à l'homme des paroles amères. Mais il faut avoir un peu de bon sens, il ne faut pas s'en inquiéter : les femmes ne pensent pas ce qu'elles disent lorsqu'elles criaillent et se fâchent. Si ta mère me parle durement, si elle te gronde, n'y fais pas attention. Elle a bien des choses à supporter ces temps-ci, et sa patience est mise à une rude épreuve.

« Montrons-nous donc indulgents, nous, les hommes. Un jour, la situation s'arrangera peut-être, et nous aurons une vie plus agréable. Tu comprends, petit ? »

Le père de Joe serra le bras de son fils dans un geste d'encouragement.

« Oui, papa », dit Joe.

L'enfant resta immobile, regardant les fenêtres du village qui brillaient dans la nuit.

« Papa, est-ce loin l'Écosse ? »

Sam pencha la tête sur sa large poitrine et soupira profondément.

« Très loin, plus loin que je ne suis jamais allé. Oui, c'est un bien long voyage ! »

Alors, tristement, Joe et son père descendirent vers le village.

Chapitre 8

Prisonnière dans les Highlands

Sam Carraclough avait dit vrai, le voyage était long du village de Greenall Bridge dans le Yorkshire à la propriété du duc de Rudling dans les Hautes-Terres d'Écosse, bien trop long pour faire la route à pied.

En y allant par le train, on aperçoit bientôt à droite la mer du Nord qui brille au bas de hautes falaises, puis, sur la gauche, les tours de vieilles cités. Les centres industriels du Durham, noirs de suie, apparaissent ensuite avec les grandes cales de navires, le long des estuaires des fleuves, et les trains apportant le charbon aux docks des ports maritimes.

La nuit tombe vite au cours du voyage, car ce pays se trouve à une latitude élevée et le soleil s'y couche tôt et s'y lève tard. Mais le train continue à rouler, sifflant dans la nuit. Il passe sur des ponts, traverse des rivières ; enfin, il franchit la Tweed et l'on quitte l'Angleterre.

Le train poursuit sa course. Il traverse dans un bruit de tonnerre les villes industrielles des Basses-Terres d'Écosse où les hauts fourneaux et les forges jettent des lueurs rougeoyantes, plus vives la nuit que le jour. On franchit des ponts très hauts, enjambant de larges estuaires que les Écossais appellent « firths ».

Le matin, le train file toujours, mais le pays a changé. Plus de villes crachant de la fumée ; elles ont fait place à cette belle terre d'Écosse que les poètes chantent depuis des siècles : montagnes bleues, lacs aux rives couvertes de verdure, coteaux arrondis où les bergers gardent leurs troupeaux.

Le train va toujours, et le pays devient sauvage. Les collines ont des arêtes plus aiguës, les bois resserrent leur étreinte autour des lacs. La campagne est de plus en plus solitaire ; ce sont, maintenant, de grandes landes de bruyères où les hommes se hasardent rarement et où les daims errent encore. Et l'on continue toujours vers l'extrémité nord de l'Écosse.

Là, au point le plus reculé, se trouve la grande propriété du duc de Rudling ; la maison de pierre, menaçante, regarde la mer en direction des îles Shetland, ces étranges petits îlots rocheux où la vie est si difficile et le climat si rigoureux.

Oui, c'était là, dans cette terre du nord, que se trouvait la nouvelle demeure de Lassie. La chienne était entourée des plus grands soins. Les aliments qu'on lui servait étaient excellents. Chaque jour, elle était peignée, brossée, bichonnée, et on s'appliquait à lui donner un port impeccable pour le grand jour de l'exposition canine où elle pourrait accroître le renom du duc de Rudling et de ses chenils.

Lassie se soumettait patiemment à ces soins, persuadée que toute rébellion serait inutile. Mais, chaque jour, juste avant quatre heures, un désir s'éveillait en elle. Elle grattait le treillis de son parc, se précipitait contre la clôture, ou essayait de la franchir.

Lassie n'avait pas oublié.

Dans l'air frais et sain des Highlands, le duc de Rudling faisait sa promenade à cheval. À ses côtés, Priscilla montait un poulain fringant qui arquait le col et gambadait joyeusement.⁴

« Les mains, gronda le duc. Elles ont un rôle primordial. Maîtrisez-le maintenant. Doucement. Bien. »

Priscilla sourit. Car son grand-père se considérait comme une autorité en matière d'animaux, et il ne pouvait monter un cheval sans cesser de proférer un flot de conseils. Mais, en réalité, il était très fier des talents de cavalière de Priscilla, et celle-ci le savait bien.

« Voilà pourquoi la nature vous a donné des mains et des jambes, hurla le vieillard. Des jambes pour pousser le cheval et des mains pour le retenir. Les jambes et les mains font tout le travail. »

Le duc, bien droit sur sa selle, se mit en devoir de donner l'exemple ; mais son gros cheval gris continuait à aller tranquillement l'amble, sans changer d'allure ni de comportement. En vérité, si le duc avait agi à sa guise, il aurait encore monté, en dépit de son âge, les coursiers les plus fougueux ; mais toute sa famille, formant une véritable coalition, avait conspiré pour le réduire à adopter le cheval tranquille et de tout repos qu'il montait aujourd'hui. Priscilla le savait ; aussi approuva-t-elle de la tête comme si le lourd cheval venait de partir d'un air fier et d'une allure primesautière.

« Oh ! je comprends, maintenant, ce que vous voulez dire, grand-père », dit-elle.

Le duc bomba le torse d'un air joyeux. Et il était heureux en vérité. Sa petite-fille faisait le bonheur de ses vieux jours, et il appréciait par-dessus tout ces longues promenades à pied ou à cheval dans son domaine du nord, en compagnie de Priscilla.

« Regardez-moi ce temps ! Merveilleux ! Étonnant ! »

Le vieillard criait ces mots avec la fierté d'un propriétaire ; on aurait cru que, lui seul, le duc de Rudling, était responsable du parfum de l'air et de la douce chaleur du soleil.

« Nous resterons ici tout l'été, annonça-t-il joyeusement. Tout l'été. Puis, en automne, nous reviendrons dans le Yorkshire et nous passerons encore de bons moments ensemble.

— Mais, en automne, je m'en irai en pension. Je serai loin, en Suisse, grand-père.

— En Suisse ! »

Le duc hurla ces derniers mots sur un ton de tonnerre, si bien que le poulain de Priscilla en fit un écart de six pieds.

« Mais il faut que j'aille en classe, grand-père.

— Sottises ! gronda le duc. Envoyer des fillettes en classe dans des pays lointains, leur apprendre à jacasser dans des langues étrangères comme des perroquets ! Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi il y avait des langues étrangères – ou s'il en existe, comment une personne ayant du sens commun peut désirer les apprendre ?

— Mais vous ne voudriez pas que je grandisse sans recevoir d'éducation, grand-père ?

— Sans éducation ! Vous avez reçu une éducation suffisante. Toutes ces sottises modernes ne sont pas de l'éducation. Apprendre à une jeune fille à baragouiner des mots qui n'ont aucun sens et que seul un étranger peut comprendre ! Des sottises modernes, voilà ce que c'est ! De mon temps, nous savions élever les gens comme il faut.

— Comme il faut ? Que voulez-vous dire, grand-père ?

— De mon temps, on élevait les jeunes filles pour qu'elles fassent leur devoir : on leur apprenait à tenir convenablement une maison. Aujourd'hui, on leur emplît la tête de balivernes. Bah ! cette génération moderne ! Les enfants deviennent impertinents, ils contredisent toujours leurs aînés. Aucun respect pour l'âge ! Vous, par exemple, vous ne cessez de me contredire,... eh bien, je vous l'interdis. Je ne supporterai plus aucune impertinence ! Car vous êtes impertinente, n'est-ce pas ?

— Oui, grand-père.

— Oui ? Oui ? Vous osez me répondre oui en face ?

— Il le fallait bien, grand-père. Vous m'avez recommandé de ne pas vous contredire, et si je vous répondais non, je vous contredirais, n'est-ce pas ?

— Bouh ! » dit le duc en lissant sa longue moustache blanche d'un air de triomphe comme s'il avait gagné une bataille. Il regarda sa petite-fille dont les cheveux blonds s'échappaient d'un joli petit chapeau de cavalière et retombaient en cascade sur ses épaules. Le duc toussa, renifla, lissa de nouveau sa moustache, sourit et secoua la tête.

« Vous êtes une petite effrontée, dit-il, mais tout n'est pas perdu. Vous êtes mon portrait lorsque j'avais votre âge. Vous me ressemblez et vous prenez mes manières – vous êtes la seule de la famille, d'ailleurs. Il y a donc quelque espoir pour vous. »

Les sabots des chevaux résonnèrent dans la cour de l'écurie pavée de pierres rondes. Le duc était hors d'haleine lorsque le palefrenier sortit en courant pour saisir sa monture.

« Ne lui prends pas la tête, cria-t-il au jeune garçon. Je déteste qu'on tienne la tête de mon cheval lorsque je descends. »

Tandis que le duc s'agitait et grommelait, Priscilla desserrait les sangles du poney et le conduisait à sa stalle.

« C'est bien, cria le duc de son ton de voix le plus doux. Un bon cavalier doit savoir faire manger son cheval et le seller ; sinon, comment enseignerait-il aux autres à le faire convenablement ? »

Ayant retrouvé sa bonne humeur, le vieillard partit en compagnie de sa petite-fille. Ils longèrent les écuries et se dirigèrent vers la maison. Lorsqu'ils arrivèrent près du bâtiment bas en pierre, Priscilla s'arrêta. C'était la partie du domaine où se trouvaient les chenils. Les chiens sautaient et aboyaient comme des fous dans leur enclos individuel. Seul, un beau colley noir, blanc et feu restait impassible ; la tête tournée vers le sud, il regardait dans le vide.

Priscilla le remarqua.

« Qu'est ceci ? Que se passe-t-il ? dit le duc avec humeur.

— Ce colley, pourquoi est-il attaché, grand-père ? »

Le duc sursauta et examina le chien. Pendant une seconde, le vieillard resta immobile, puis il explosa. Sa voix fit trembler les murs des écuries et des chenils.

« Hynes ! Hynes ! Où se cache cet individu ? Où est-il ?

— J'arrive, monsieur, j'arrive », répondit la voix de Hynes, et le gardien s'avança en trotinant.

Le duc pivota sur ses talons.

« Pourquoi vous cachez-vous ainsi derrière moi, hurla le duc. Que fait cette chienne au bout d'une chaîne ?

— J'ai dû l'attacher, monsieur, elle gratte le treillis et le déchire. J'ai réparé la clôture des douzaines de fois, mais tous les après-midi, cette sale bête recommence. Vous m'avez dit d'y veiller.

— Je n'ai jamais dit de l'attacher. Aucun de mes chiens n'a de chaîne, vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

— Alors ne l'oubliez pas. Aucun chien ! Jamais ! »

Le duc se retourna, furieux, et faillit monter sur les pieds de Priscilla. Il regarda la fillette car elle le tirait par la manche.

« Grand-père, cette chienne n'a pas l'air bien. Elle ne bouge pas. Pourquoi ne viendrait-elle pas se promener avec nous ? Elle est si jolie. »

Le duc secoua la tête.

« Impossible, ma chère. Elle ne serait pas en forme.

— En forme ?

— Oui, je vais la présenter à l'exposition. C'est une championne. Si nous la laissons courir librement, elle aura des bardanes dans les poils et elle abîmera ses pattes.

— Mais il faut pourtant qu'elle prenne de l'exercice ! »

Tous les deux regardèrent le chien couché derrière la clôture. Lassie les ignorait ; elle avait l'air d'une reine, dédaignant de porter les yeux sur des êtres trop inférieurs.

Le duc se frotta le menton.

« Oui, cela ne lui ferait pas de mal. Hynes !

— Oui, monsieur.

— Cette chienne a besoin de marcher. Faites-lui faire une bonne promenade tous les jours.

— Elle essaiera de s'enfuir, monsieur.

— Mettez-lui une laisse, idiot. Promenez-vous avec elle. Veillez à ce qu'elle prenne de l'exercice. Je veux qu'elle soit dans une forme parfaite.

— Bien, monsieur. »

Le duc et Priscilla partirent vers la maison. Hynes les regarda s'éloigner. Lorsqu'ils furent hors de vue, le gardien enfonça sa casquette d'un air furieux et se tourna vers Lassie.

« Alors, il vous faut une promenade, milady, dit-il, eh bien, je vous emmènerai promener, pour sûr. »

Mais la chienne ne prêta aucune attention à la voix de Hynes. Elle resta immobile au bout de sa chaîne, regardant toujours devant elle, regardant vers le sud.

Chapitre 9

Enfin libre !

L'instinct de l'heure déclencha toute l'affaire, cet étrange instinct d'une précision remarquable, si puissant chez les animaux ; car, si l'incident s'était produit à tout autre moment de la journée, Lassie, poussée par la force de l'habitude, aurait obéi à l'ordre donné.

Au cours d'une des promenades recommandées depuis peu par le duc, Lassie marchait docilement sur les talons de Hynes. Une laisse entourait le cou de la chienne, mais Lassie ne tirait pas, elle ne s'attardait pas en arrière, elle allait comme un chien bien élevé suivant de près le talon gauche de Hynes, touchant presque de la tête le genou de l'homme.

Tout allait pour le mieux. Mais Hynes, obligé de faire de l'exercice pour maintenir Lassie en bonne forme, avait conservé une certaine rancune à l'égard du colley. Il voulait rentrer prendre le thé, et il mettait son point d'honneur à prouver à la chienne « qu'il était le maître ».

Aussi, sans aucune nécessité, il tira soudain sur la laisse.

« Allons, avance, veux-tu ? » dit-il d'un ton hargneux.

Lassie sentit une pression soudaine sur le cou et hésita. Elle était légèrement intriguée. Elle savait, d'après son expérience, qu'elle faisait exactement ce qu'on attendait d'elle. Cependant, de toute évidence, cet homme désirait autre chose, mais quoi ?

Indécise, la chienne ralentit. Hynes s'en réjouit presque. Il se retourna et donna une brusque secousse à la laisse.⁵

« Allons, viens donc. Viens quand je te l'ordonne », hurla-t-il.

Lassie recula devant ces menaces. Hynes tira de nouveau. Comme n'importe quel autre chien, le colley s'arc-bouta et baissa la tête. Hynes tira plus fort. La laisse glissa par-dessus la tête de la chienne.

Elle était libre !

Sous l'effet de la surprise, Hynes agit alors selon sa nature et non suivant son expérience des chiens. Il bondit pour attraper Lassie. C'était exactement la chose à ne pas faire, car, instinctivement, la bête sauta pour l'éviter.

Le geste maladroit du gardien n'avait eu qu'un résultat : il avait éveillé chez l'animal le désir de fuir. Si Hynes avait parlé sur un ton normal, elle aurait pu le suivre sans autre attache que son habitude d'obéissance à l'homme.

Cependant, Hynes connaissait assez bien les chiens pour s'apercevoir de son erreur. S'il menaçait encore Lassie, il pourrait l'effrayer davantage. Il changea donc de tactique et adopta l'attitude qu'il aurait dû prendre dès le début.

« Ici, Lassie, viens ici », dit-il.

Le colley hésitait. Un instinct lui disait d'obéir. Mais le souvenir du mouvement brusque de Hynes pour le saisir était encore trop frais dans sa mémoire.

Hynes s'en rendit compte. Il prit un ton doux et affectueux, susceptible, pensait-il, de séduire Lassie.

« Ma petite Lassie, modula-t-il, reste là, ne bouge pas, ma belle, reste tranquille. »

Hynes s'agenouilla à demi et fit claquer ses doigts pour retenir l'attention de la chienne. Imperceptiblement, pouce par pouce, il s'avançait vers elle.

« Reste tranquille », ordonna-t-il.

Les leçons de Sam Carraclough portaient leurs fruits : malgré la haine que Lassie éprouvait pour Hynes, elle ne bougea pas car elle avait appris à obéir aux ordres donnés par les hommes.

Mais une autre force vint alors combattre ses bonnes habitudes : c'était l'instinct de l'heure.

Lassie commença par éprouver un désir vague, un désir qu'elle ne pouvait analyser ou définir comme un être humain, mais qui la troublait confusément.

C'était l'heure, l'heure de, l'heure de...

Lassie regarda Hynes s'approcher. Elle leva un peu la tête.

C'était l'heure, l'heure de, l'heure d'aller...

Hynes avançait toujours. Dans un instant, il serait assez près de la chienne pour la saisir, pour enfoncer les doigts dans les poils touffus de sa crinière ; il pourrait la retenir et lui glisser de nouveau la laisse par-dessus la tête.

Lassie restait sur le qui-vive. Son désir se fit plus clair.

C'était l'heure, l'heure d'aller chercher...

Hynes se prépara à bondir. Pressentant cet assaut, Lassie recula rapidement de deux pas. Elle voulait être libre.

Hynes fit explosion : « Sale bête ! »

Puis se rendant compte de sa stupidité, il renouvela sa marche d'approche.

« Ma petite Lassie, ne bouge pas, reste tranquille, ne bouge pas. »

Mais Lassie n'écoutait plus. Une bien faible partie d'elle-même s'intéressait à l'homme qui approchait, toutes ses facultés se concentraient progressivement sur le désir qui grandissait en elle. Il fallait gagner du temps, car si le gardien l'attrapait, elle sentait vaguement qu'elle ne pourrait jamais connaître et satisfaire ce désir.

Elle recula encore. À ce moment, Hynes s'élança. Lassie l'évita d'un bond.

Furieux, l'homme se redressa. Il avança en prononçant des paroles apaisantes. Lassie recula de nouveau pour maintenir entre elle et Hynes la même distance, la distance qu'un animal connaît si bien : la distance nécessaire pour rester hors de portée des assauts d'un ennemi.

L'instinct de Lassie lui disait :

« Éloigne-toi de lui. Ne te laisse pas attraper. Car il y a autre chose. C'est l'heure, l'heure d'aller, l'heure d'aller chercher le... »

Et tout à coup, en cet instant même, Lassie comprit. Elle savait maintenant ; et sa décision était aussi sûre, aussi irrévocable que le mouvement des aiguilles de la pendule qui indiquaient quatre heures moins cinq.

C'était l'heure d'aller chercher le petit garçon !

Lassie fit demi-tour et s'éloigna au petit trot, comme si elle n'avait qu'une centaine de mètres à faire. Elle ignorait que bien des kilomètres, bien des jours de marche la séparaient du rendez-vous. Elle ne savait qu'une chose : elle avait un devoir à remplir, et elle allait le remplir de son mieux.

Maintenant, elle entendait Hynes derrière elle. Il courait en poussant des cris. Alors, Lassie abandonna le trot pour adopter un galop modéré. Elle n'avait pas peur. On aurait dit qu'elle savait d'une façon certaine que cette créature à deux pieds ne pourrait jamais l'attraper. Elle n'avait même pas besoin de donner toute sa vitesse. Ses oreilles rejetées en arrière lui disaient à quelle distance se trouvait Hynes. D'ailleurs, les chiens, comme la plupart des autres animaux, ont les yeux placés plus latéralement que les hommes et ils peuvent voir derrière eux en tournant légèrement la tête.

Lassie ne semblait pas s'inquiéter de son poursuivant. Elle se contentait de descendre, en courant régulièrement, le sentier qui coupait la pelouse.

Pendant une seconde, le cœur de Hynes tressaillit d'espoir. Peut-être Lassie se dirigeait-elle vers les chenils.

Mais le box où elle avait été enfermée et attachée n'était pas un refuge pour Lassie. C'était un lieu détesté. Et l'espoir de Hynes s'évanouit lorsqu'il vit le colley tourner et descendre l'allée sablée qui menait au portail principal.

Alors, le cœur de Hynes eut un nouveau sursaut de joie. La grille était toujours fermée et les murs de granit qui entouraient la propriété étaient hauts et menaçants. Peut-être pourrait-il encore attraper Lassie.

Priscilla et son grand-père montaient à cheval la route qui venait du village de pêcheurs et ils s'arrêtèrent près de la grande porte de fer du

domaine.

« Je vais ouvrir, grand-père », dit la petite fille, en se laissant glisser à terre avec légèreté. Le duc se récria, mais Priscilla n'y prit pas garde : elle savait qu'elle pouvait descendre de son poney et remonter en selle bien plus lestement que son grand-père ; en dépit de toutes ses protestations, le vieillard éprouvait de la difficulté à monter sur un cheval, même le plus paisible, et cet exercice n'allait pas sans jurons et sans plaintes.

Prenant les rênes sur son bras replié, la petite fille tira le verrou, appuya de tout son poids sur la lourde porte de fer forgé et la fit tourner lentement sur ses gonds.

Ce fut alors seulement que Priscilla entendit de grands cris. Regardant le sentier, elle aperçut Hynes qui venait en courant vers elle précédé du beau colley.

« Fermez cette porte, Miss Priscilla ! hurlait Hynes. Fermez cette porte ! Le colley s'est échappé ! Ne le laissez pas passer ! Fermez la porte ! »

Priscilla n'avait qu'un geste à faire pour retenir Lassie prisonnière. Pourtant, elle hésita. Elle leva les yeux vers son grand-père. Le vieillard ne remarquait pas toute cette agitation : sa surdité l'empêchait d'entendre les cris de Hynes.

Alors, Priscilla commença à pousser la porte. Elle entendit vaguement le duc protester, plein d'étonnement. Et soudain, elle oublia tout, pour ne plus voir qu'une image : celle d'un petit villageois, un peu plus grand qu'elle, debout près du grillage du chenil. « Reste là et laisse-nous tranquilles, ne reviens plus jamais chez nous », disait ce petit garçon... alors qu'il aurait voulu, de toute la force de son être, crier exactement le contraire.

Priscilla ne bougeait plus, elle voyait ce tableau, elle croyait entendre prononcer les paroles, là, tout près d'elle... Et la porte restait ouverte.

Le duc continuait à bougonner, devinant qu'il se passait des événements que ses sens affaiblis par l'âge ne pouvaient percevoir.

« Fermez la porte, Miss Priscilla, criait toujours Hynes. Fermez cette porte ! »

Priscilla semblait indécise. Et, tout à coup, elle ouvrit la porte toute grande. Une masse fauve passa comme un éclair près des genoux de la fillette. Immobile, Priscilla regarda le chien descendre la route : il allait d'un galop régulier comme s'il savait qu'il avait un long, un très long chemin à parcourir.

« Au revoir, Lassie, dit doucement Priscilla en agitant la main. Au revoir et bonne chance ! »

Assis sur son cheval, le duc ne regardait pas le colley, il contemplait sa petite-fille d'un air abasourdi.

« Sacrédié ! dit-il. Sacrédié ! »

Chapitre 10

Le début d'un long voyage

Lassie descendait la route poussiéreuse tandis que le crépuscule tombait doucement. L'heure du rendez-vous était passée et la chienne semblait indécise ; elle ralentit l'allure, s'arrêta et repartit en sens inverse, puis leva la tête comme pour chercher une inspiration.

C'était l'heure de manger. Des années de vie routinière l'avaient appris à Lassie. En revenant au chenil, elle aurait un repas de bœuf fin... mais elle trouverait aussi une chaîne pour la retenir prisonnière. Lassie s'arrêta, perplexe. Un nouvel instinct commençait à s'éveiller en elle, un des instincts les plus forts, chez les animaux, celui qui les pousse à revenir à leur port d'attache. Mais le port d'attache de Lassie n'était pas le chenil du duc de Rudling, c'était une petite maison où elle se couchait sur un tapis devant le feu, une petite maison où l'attendaient des voix et des mains caressantes.

Et, tout à coup, Lassie n'eut plus qu'un désir : retrouver ce foyer, rejoindre ses anciens maîtres. Elle dressa la tête et, sans hésitation, prit la direction du sud. Ne demandez pas à un être humain d'expliquer comment le colley savait se diriger. Nous savons simplement que les bêtes possèdent cette étrange faculté, mais nous sommes incapables de les imiter, et, malgré le développement de notre intelligence, nous ne pouvons comprendre pourquoi un oiseau ou un animal, enfermé dans un panier, transporté pendant des kilomètres dans l'obscurité, revient en droite ligne à son port d'attache, dès qu'il est libre.

Lassie n'eut donc aucune hésitation. Maintenant que ses sens étaient pleinement satisfaits, une impression de paix envahissait tout son être. Elle rentrait chez elle. Elle était heureuse.

Son entreprise était presque du royaume de l'impossible : que de kilomètres à parcourir dans un pays désolé ! Bien des hommes auraient hésité à se lancer dans cette aventure. Mais personne ne pouvait prévenir Lassie et elle n'avait aucun moyen d'être renseignée. Pourtant, des difficultés innombrables l'attendaient. Un homme peut acheter sa nourriture en chemin, mais un chien n'emporte avec lui que son amour pour son maître. L'homme a la possibilité de consulter les poteaux indicateurs, le chien doit aller à l'aveuglette, guidé par son instinct. L'homme a des bateaux pour traverser les grands lacs qui coupent presque entièrement le pays de l'est à l'ouest, mais ces étendues d'eau immenses barrent la route à tout animal allant vers le sud. Et comment un chien peut-il connaître sa propre valeur marchande et se méfier des hommes avides qui désirent le capturer pour le vendre ?

Il y a bien des choses qu'un chien ne peut savoir, mais il peut apprendre par l'expérience.

Lassie se mit en route joyusement. Son voyage était commencé.

Le long crépuscule du nord touchait à sa fin, et, dans la demi-obscurité, deux hommes étaient assis devant leur maison. Celle-ci était semblable à toutes les masures qui bordaient la vieille rue étroite du village. Les murs étaient recouverts d'un badigeon à la chaux que les années avaient transformé en une croûte épaisse.

Le plus âgé des deux hommes, vêtu d'un costume grossièrement tissé, alluma sa pipe avec soin et leva la tête pour tirer une bouffée, regardant les volutes de fumée s'élever dans l'air tranquille du soir. Il sentit tout à coup sur son bras la pression de la main du jeune homme assis près de lui.

« Wullie, regarde donc là-bas ! »

Wullie tourna les yeux dans la direction indiquée. Il mit un certain temps à distinguer dans la faible clarté du soir un chien qui se dirigeait vers eux. Le jeune homme, qui portait des guêtres et un costume en velours côtelé, se leva :

« Un beau chien, ma parole ! dit-il.

— Oui, Geordie, un joli colley. »

Les deux villageois suivirent des yeux l'animal qui s'avavançait au petit trot. Soudain, Geordie s'écria d'une voix animée :

« Par ma foi, Wullie, on dirait ce beau colley qui appartient au duc. C'est bien lui ! J'en jurerais. Je l'ai vu il y a deux jours en allant chez Mac When discuter de la pêche aux saumons. Il s'est échappé, sans doute.

— Pour sûr, et alors, il y aura...

— Oui, une récompense pour celui qui le trouvera...

— Par Dieu ! »

Geordie était déjà dans la rue pour barrer la route au colley.

« Ici, petit, ici ! » dit le jeune homme en tapant la main sur son genou d'un geste amical.

Lassie regardait. Son oreille avait cru reconnaître son nom. Si Geordie s'était avancé doucement, elle aurait pu se laisser toucher. Mais il voulut aller trop vite. Tout à coup, Lassie se rappela Hynes. Elle obliqua légèrement et, sans changer d'allure, dépassa l'inconnu. Geordie fit un plongeon dans la direction du chien. Les muscles de Lassie se tendirent, et comme un grand joueur de football, elle fit un bond qui dérouta l'adversaire. Après un galop de quelques mètres, elle reprit son trot normal.

Mais le jeune homme la suivit en courant. Lassie accéléra l'allure et partit d'un galop régulier. Plus on la poursuivait, plus elle se sentait fermement décidée à ne pas se laisser attraper. Courir après un chien, c'est tout simplement l'inciter à fuir.

Lorsque l'Écossais vit qu'il n'avait aucune chance de gagner le chien de vitesse, il s'arrêta et ramassa un silex. Il pensait pouvoir jeter ce projectile devant Lassie et espérait que le bruit de la chute pousserait le colley à changer de direction et à revenir vers lui. Geordie étendit le bras et lança la pierre.

Il avait mal visé. Le caillou faillit atteindre Lassie à l'épaule. Aussitôt, tel un poney de polo bien entraîné, la chienne fit un changement de patte en galopant et tourna dans le fossé. Elle partit ventre à terre. Une brèche

s'ouvrait dans la haie. Lassie s'y engouffra et quitta la route comme une flèche pour s'enfoncer dans la campagne désolée. Puis elle reprit son trot régulier vers le sud.

Elle avait appris quelque chose : il fallait éviter les hommes. Pour une raison inconnue, ils étaient devenus menaçants, ils lançaient des projectiles, leurs voix étaient rudes et chargées de colère ; il fallait donc les fuir à tout prix. Lassie avait reçu une première leçon qui se grava profondément dans son esprit.

Toute la nuit, Lassie marcha sans arrêt. Jamais, au cours des cinq années de son existence, elle ne s'était trouvée seule la nuit ; son expérience antérieure ne pouvait l'aider, mais son instinct infailible la guidait.

Un sentier traversait une bande de bruyères, il allait vers le sud ; la chienne s'y engagea, pleine de confiance. Elle atteignit bientôt une hauteur et vit se dessiner dans la vallée les contours d'une ferme. Lassie s'arrêta net, les oreilles en avant, le nez frémissant. Ses sens, d'une subtilité remarquable, lui disaient l'histoire de la maison aussi clairement que si elle l'avait lue dans un livre.

Il y avait des chevaux dans l'écurie, des moutons, un chien, de la nourriture, des hommes. Lassie descendit la pente avec précaution. L'odeur de la nourriture était alléchante pour un animal qui n'avait pas mangé depuis longtemps, mais il fallait agir avec prudence, car, des hommes, Lassie avait appris à se méfier.

Tout à coup, elle entendit un aboiement de défi. Un autre chien venait vers elle en courant. Lassie s'immobilisa dans l'expectative : peut-être l'animal n'avait-il pas de mauvaises intentions.

Mais le chien arrivait en ennemi. Poils hérissés, oreilles rabattues, il grimpait le sentier à toute allure. Lassie se tapit pour faire face à son adversaire. Lorsqu'il sauta, elle fit un bond de côté. Le chien se retourna en poussant des aboiements furieux comme pour dire : « C'est ma maison, tu es une intruse, c'est ma maison, je la défendrai. » Alors, de la ferme, la voix d'un homme monta, assourdie.

« Qu'y a-t-il, Tammie ? Cherche ! » Au son de la voix humaine, le colley fit demi-tour et s'éloigna rapidement. Il était étranger, il n'avait rien à faire ici.

Voyant cette fuite précipitée, le chien de berger à poils rudes se jeta sur Lassie et lui mordilla les flancs ; elle fit volte-face en montrant ses crocs. La menace fut suffisante, l'ennemi battit en retraite. Lassie reprit son trot régulier, et la ferme fut bientôt loin derrière elle. La chienne suivait maintenant des sentiers tracés par les animaux dans la campagne sauvage. Enfin, elle sentit l'odeur de l'eau au fond d'un vallon. Elle découvrit un petit ruisseau limpide et but avec avidité. Le ciel s'assombrissait à l'est. Lassie regarda alentour. Près d'un rocher, elle gratta doucement la terre, tourna trois fois sur elle-même, et se roula en boule. Adossée au rocher qui la protégeait, elle pouvait dormir tranquille : son nez et ses oreilles l'avertiraient de l'approche de tout danger.

Elle posa la tête sur sa patte et poussa un profond soupir.

Le lendemain matin, Lassie se remit en route de bonne heure. Elle partit du trot bien rythmé qui lui permettait de parcourir des kilomètres. Ses muscles manœuvraient inlassablement tandis qu'elle escaladait et descendait des coteaux. Elle ne s'arrêtait pas, elle n'hésitait pas. Quand un chemin conduisait vers le sud, elle le prenait. S'il changeait de direction, elle le quittait pour suivre des sentiers tracés par les animaux dans l'épaisseur des broussailles et de la bruyère. Lassie évitait les villes, les fermes. Près des endroits habités par les hommes, elle allait avec précaution, se cachant instinctivement ; elle glissait comme un fantôme dans l'ombre des fourrés et cherchait le couvert des bois.

Son chemin montait presque toujours, car une chaîne de montagnes bleues barrait l'horizon. Sans se tromper, la chienne se dirigeait vers le passage le plus accessible. Elle grimpait toujours plus haut. Le jour s'avancait quand le ciel se couvrit de nuages couleur de plomb. Tout à coup, un éclair jaillit et le tonnerre gronda. Lassie se mit à gémir, elle avait peur. On ne peut blâmer un chien d'être effrayé par l'orage : sa bravoure ordinaire fait oublier cette faiblesse. En vérité, les colleys

supportent rarement le tonnerre ou les bruits de ce genre. Les chiens de chasse sont au comble du bonheur lorsqu'ils entendent un coup de fusil, ce n'est pas le cas du colley. Peut-être a-t-il travaillé trop longtemps aux côtés de l'homme pour ignorer que les détonations violentes s'accompagnent de sang et de blessures. Prêt à faire face à d'autres ennemis, le colley fuira ce danger inconnu.

Lassie hésita. Les grondements du tonnerre se répercutaient dans la montagne et la pluie tombait à torrents. C'était un orage violent comme il en éclate parfois dans le nord de l'Écosse. La chienne lutta un moment contre la frayeur, puis, vaincue, se tapit dans une caverne bien abritée, formée par des rochers qui surplombaient le sentier ; et quand le tonnerre grondait comme une salve d'artillerie, elle se collait contre la paroi.

La halte de Lassie fut de courte durée. L'orage s'éloigna bientôt, son bourdonnement sourd se perdit dans les montagnes, et la chienne se leva.

Elle resta immobile un instant, la tête dressée pour interroger la brise, puis elle reprit sa route. La pluie et la boue avaient terni et souillé sa belle fourrure, mais elle continuait à trotter d'une allure régulière dans la direction du sud.

Chapitre 11

La lutte pour la vie

Lassie marcha sans arrêt pendant quatre jours ; un court repos dans la nuit lui suffisait. Plus fort que tout, le désir d'aller vers le sud la brûlait comme une fièvre.

Mais le cinquième jour, la faim commença à la torturer. Ce besoin impérieux, jusque-là étouffé par la force irrésistible qui la poussait à voyager, se fit plus pressant.

Lassie n'avait pas eu de difficulté à trouver des ruisseaux pour éteindre sa soif ; mais, au cours de son existence bien protégée, elle n'avait jamais eu à se poser le problème de son alimentation. Aussi loin qu'elle pouvait se rappeler, l'homme, à heures fixes, lui présentait son repas dans une écuelle. Sous aucun prétexte, la chienne ne devait toucher à la nourriture qu'elle aurait pu trouver ailleurs. On lui avait inculqué cette règle : un chien ne doit pas se préoccuper de chercher à manger, l'homme pourvoit à ses besoins.

Aujourd'hui, ces principes, ces habitudes se révélaient inutiles : l'homme n'était pas là pour présenter l'écuelle pleine. Cependant, il fallait trouver le moyen de subsister. Lassie le découvrit, sans se livrer, d'ailleurs, à aucun raisonnement.

Les êtres humains peuvent réfléchir et, grâce à l'imagination, ils ont la faculté de prévoir les événements. Les chiens en sont incapables, ils attendent en aveugles et, quand les circonstances se présentent, ils doivent y faire face de leur mieux.

Nous avons encore un autre avantage sur les animaux : l'expérience passée des autres hommes vient nous aider à résoudre bien des difficultés. Un enfant peut savoir le moyen de triompher d'épreuves dangereuses sans les avoir jamais rencontrées auparavant : ses parents, ses maîtres l'ont prévenu. Mais les animaux ne peuvent dire ce qu'ils savent à leurs petits ; ils doivent affronter les épreuves nouvelles comme si, jamais dans l'histoire du monde, aucun être de leur race n'avait dû y faire face.

Mais alors, comment Lassie pouvait-elle trouver le moyen de se nourrir ? Elle possédait un don que nous avons peut-être jadis, dans des temps très reculés : elle avait l'instinct.

Grâce à l'instinct et aux leçons de leurs expériences passées, les animaux peuvent arriver aux conclusions que l'homme découvre par le raisonnement.

C'était l'instinct qui poussait Lassie à aller tous les jours dans la même direction. C'était son expérience passée qui lui avait appris à se méfier des hommes, et l'instinct lui disait maintenant de s'éloigner de leur vue, de suivre des ravins encaissés, de glisser en rasant terre le long de l'horizon. Grâce à l'instinct, la chienne apprit aussi à trouver de la nourriture.

Le cinquième jour, Lassie allait de son trot rapide et cadencé. Soudain, elle s'arrêta sur la piste à demi tracée par les animaux à travers la lande de bruyères. Ses sens en éveil l'avaient prévenue. La chienne resta clouée au sol, la tête en avant. Ses yeux, ses oreilles, son nez percevaient des signes si faibles qu'un être humain ne les aurait pas discernés.

Le flair déchiffra l'énigme le premier : un parfum chaud, lourd, montait des bruyères, l'odeur de la nourriture.

La force de l'habitude poussait Lassie à courir franchement vers un repas aussi providentiel. Mais l'instinct triompha. La chienne se tapit et se mit à ramper silencieusement parmi les bruyères dans la direction de ces effluves alléchants. Et, tout à coup, elle aperçut sur le sentier ce que son odorat lui avait révélé. Ondulant comme un serpent, une belette descendait le chemin. Elle allait, tête haute, et traînait le corps d'un lapin fraîchement tué. La petite bête robuste emportait à une vitesse étonnante

cette proie bien plus grosse qu'elle. Les sens de la belette l'avertirent aussi d'une présence ennemie, et elle virevolta, sur la défensive. Elle abandonna le produit de sa chasse, se tourna face au danger en montrant ses petites dents blanches et cruelles, et poussa un cri perçant qui semblait rempli de défi et de rage.

Tête basse, Lassie contemplait cet animal inconnu. Elle ne possédait pas l'instinct du fox-terrier qui se précipite comme un éclair sur tous les rongeurs. C'était un chien de travail, un chien pacifique. Cependant, la faim la poussa à avancer.

Les poils du cou de Lassie se dressèrent lentement, elle releva les babines, découvrant ses crocs, baissa les oreilles et ploya l'arrière-train.

Mais la belette avait sans doute pressenti l'approche du danger, car, au moment même où Lassie bondissait, elle s'enfuit en poussant des cris aigus. Avec la rapidité d'un éclair, la petite bête se fraya un passage parmi les bruyères touffues, filant à toute vitesse, en silence, comme de l'eau courante. Lassie tourna sur elle-même pour surveiller son adversaire ; mais l'odeur du sang chaud attira bientôt le colley.

Lassie contempla longuement le lapin qui gisait sur le sentier. Elle s'approcha, baissant la tête avec prudence, prête à s'enfuir d'un bond, car, à l'odeur du sang, se mêlait encore celle de la belette. Doucement, elle avança le museau jusqu'à toucher presque la proie fraîchement tuée. Puis, elle recula et tourna autour du lapin. Enfin, elle s'approcha de nouveau, courba l'échine et ramassa le gibier. Alors, relevant la tête, elle demeura immobile, l'air inquiet.

Dans ce pays sauvage, loin des hommes, attendait-elle l'appel du maître : « Non, Lassie, laisse, laisse-le ! »

Mais aucun son ne retentit, et, après une demi-minute d'hésitation, Lassie se décida et partit rapidement, non sans jeter des regards méfiants à droite et à gauche. Non loin de là, elle trouva ce qu'elle cherchait : un épais buisson de genêts formait une sorte de tanière ; la chienne y pénétra, se roula en boule, pour donner moins de prise à une attaque éventuelle, et se coucha en laissant tomber le lapin devant elle. Il sentait bon, il sentait la nourriture.

Cet incident accrut l'expérience de Lassie : elle avait appris à connaître l'odeur du lapin. Son instinct fit le reste. Lorsqu'elle voyageait, elle chassait toutes les fois que son flair subtil lui indiquait la proximité du gibier. Lassie partait en quête, courait et attrapait un lapin qu'elle dévorait ensuite. C'était la loi de la nature. Le colley ne tuait pas pour le plaisir, comme le fait souvent l'homme, il tuait pour manger et pas davantage.⁶

Lassie trouvait assez de nourriture pour lui permettre de subsister, mais elle devait se contenter des produits de sa chasse. Maintenant, il n'y avait plus auprès d'elle un homme au regard expert pour la surveiller, pour noter son poids, pour regarder la couleur de ses gencives, pour juger de la qualité de sa fourrure. Personne ne se trouvait là pour dire :

« Elle a perdu deux livres, mettez-lui un peu plus de foie de bœuf dans sa pâtée ! »

« Elle ne me paraît pas tout à fait en forme, il vaudra mieux commencer à lui donner un bol de lait le matin. Vous pouvez y ajouter un œuf si elle veut bien le manger. »

« Hum ! La couleur de ses gencives ne me plaît guère. À mon avis, il faudra lui faire prendre une cuillerée d'huile de foie de morue une fois par jour. Cela la remettra d'aplomb ! »

Aujourd'hui, Lassie n'était plus l'objet de tous ces soins dignes d'un chien royal qui couche la nuit dans une niche bien sèche. Ses flancs étaient creux et décharnés, sa fourrure souillée et déchirée, sa « jupe » et sa queue étaient remplies de bardanes. Mais Lassie avait vécu jusque-là entourée de sollicitude et d'affection, elle n'avait jamais eu de maladie, et ces années de soins portaient maintenant leurs fruits. Malgré un aspect extérieur peu brillant, la chienne avait des muscles assez forts pour parcourir quotidiennement des kilomètres et des kilomètres.

Son cœur était plein de courage, son instinct infailible ; et jour après jour, sans faiblir, Lassie parcourait les Highlands ; elle allait par monts et par vaux, traversait les bruyères, franchissait bois et ruisseaux, marchant toujours obstinément vers son but.

Chapitre 12

Ce que vit un peintre

On arrivait au cœur de l'été. Leslie Freeth s'étendit paresseusement à l'avant de la barque, fumant sa pipe avec délices, tout en regardant la fumée s'échapper régulièrement dans l'air frais du matin, et dériver vers l'arrière où Mac Bane tirait méthodiquement les avirons.

« Il vaudrait mieux que je m'assoie à l'arrière, monsieur Mac Bane, dit-il.

— Mais non, c'est comme je vous l'ai dit, monsieur Freeth, le bateau est mieux équilibré ainsi. C'est une barque tout à fait spéciale », dit le rameur.

Freeth tirait des bouffées régulières et s'abandonnait à la douceur du jour. Pas moyen de raisonner avec ces Écossais à la tête dure ; et si Mac Bane voulait qu'il restât à l'avant...

Les yeux de Freeth s'imprégnaient de la splendeur du paysage écossais, et il était heureux. Les lacs, lieux de prédilection des pêcheurs britanniques, avaient pour Leslie Freeth un autre charme que la pêche. Leur beauté, longtemps gardée tel un trésor par les Écossais, attire aussi comme un aimant les peintres anglais. Et Leslie Freeth était de ces gens que ne lasse jamais le jeu incessant des lumières et des ombres qui se pourchassent sur les eaux et les collines pourpres. Chaque été, il revenait peindre, et reprenait contact avec Mac Bane qui le recevait invariablement dans sa chaumière et lui offrait un atelier dans sa belle grange en pierre.

Satisfait de la journée, Freeth resta étendu à l'avant du bateau jusqu'au moment où celui-ci fit entendre un grincement sur les galets d'une petite île. Machinalement, Freeth aida Mac Bane à débarquer son attirail, le chevalet, les toiles, les boîtes de peinture en métal. Il installa la toile et le pliant, pencha la tête de côté et examina le tableau inachevé.

« Je reviendrai vous chercher vers midi, dit Mac Bane.

— Très bien, monsieur Mac Bane. Je vais travailler plusieurs heures à cette toile. Qu'en pensez-vous ? »

Mac Bane alla, d'un pas lourd, se placer à une certaine distance et, fermant un œil, pencha la tête d'un côté, puis de l'autre. Pendant les longs hivers, assis dans la petite auberge située en bordure du lac, Mac Bane parlait des heures durant du talent de son M. Freeth, l'un des plus grands paysagistes anglais, devant lequel tous les peintres de l'école hollandaise et de l'école française s'inclineraient, si seulement ils étaient encore de ce monde. Mais, en présence de l'artiste, Mac Bane ne laissait jamais paraître son opinion, sans aucun doute favorable.

« Eh bien, puisque vous me le demandez, je dirai qu'elle est un brin criarde. Les eaux ont une teinte un peu trop violente, et, pardieu, je n'ai jamais vu les montagnes de cette couleur. Quant à vos nuages, ils sont extraordinaires. Mais, à part cela, elle doit être très bien. »

Leslie Freeth eut un sourire. Il était habitué aux critiques de Mac Bane ; il ne les méprisait certes pas, car l'Écossais avait un goût sûr et savait apprécier son beau pays. Aussi, Freeth approuva de la tête, tandis que ses yeux allaient de sa toile au paysage, et vice versa. Il songeait au calme de cette région. Aucun mouvement à part le doux clapotis de l'eau qui léchait le fond de la barque amarrée près de la côte. Personne, excepté...

Freeth s'abrita les yeux de la main.

« Regardez, monsieur Mac Bane, est-ce un daim ? »

L'Écossais jeta un coup d'œil dans la direction indiquée par le bras tendu de Freeth. Le regard de Mac Bane parcourut la partie nord de la côte. Ses sourcils épais et blonds s'abaissèrent comme pour protéger ses yeux bleu-gris.

« Un daim ? » répéta l'artiste d'un ton interrogatif.

Mac Bane secoua la tête sans répondre. Habitué à vivre dehors, il avait une vue plus perçante que l'Anglais.

« Eh bien, ma parole ! s'écria-t-il enfin.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un chien. »

L'artiste concentra toute son attention.

« C'est exact. Je le vois maintenant. »

Une fois sa curiosité satisfaite, Freeth fit mine de revenir à sa peinture, mais l'Écossais continuait à regarder fixement. En le voyant si attentif, l'artiste se remit à observer.

« Un colley, dit Mac Bane. Que fait-il donc ?...

— Oh ! il appartient sans doute à quelqu'un des environs ; ce doit être le chien d'une ferme. »

L'Écossais secoua la tête. En regardant plus attentivement, il vit l'animal s'approcher de l'eau et y faire quelques pas. Puis, le chien recula, longea la rive en courant et renouvela sa tentative. L'animal recommença plusieurs fois ce manège comme s'il espérait qu'en un point l'eau disparaîtrait et ferait place à la terre ferme.

« Pardienne ! monsieur Freeth, il cherche à traverser.

— Peut-être veut-il nous suivre dans l'île.

— Non, il cherche à traverser. »

En effet, les deux hommes entendirent ce gémissement plaintif, cette série de cris aigus que pousse un chien arrêté par un obstacle dépassant sa compréhension.

« Oui, il veut traverser, répéta l'Écossais, je vais aller en bateau faire un tour de ce côté et... »

Tout en parlant, il s'avança vers la rive et souleva l'avant de la barque. Les rames résonnèrent dans les tolets et ce bruit se répercuta sur la surface tranquille du lac. À ce moment, Leslie Freeth vit le chien dresser la tête et s'éloigner.

« Il s'en va, monsieur Mac Bane », cria-t-il.

L'Écossais leva les yeux et se redressa. Les deux hommes virent le colley s'enfoncer dans les buissons. De temps en temps, le chien apparaissait entre les branches ; il suivait obstinément la rive du lac en direction de l'ouest. L'animal allait d'un pas sûr comme s'il avait pris une décision.

« Le voilà parti, maintenant, dit Mac Bane. Pauvre bête, elle aura bien du chemin à faire !

« Vous croyez qu'il va contourner ce lac ? Cela représente des kilomètres et des kilomètres...

— Il lui faudra en faire près de deux cents avant d'y arriver. »

L'artiste regarda Mac Bane d'un air incrédule.

« Vous n'allez pas me faire croire qu'un chien va parcourir deux cents kilomètres à seule fin de contourner un lac. Pourquoi ?... »

Freeth se mit à rire, mais le ton de l'Écossais l'arrêta.

« Monsieur Freeth, le colley est un chien d'origine écossaise et il a le courage et la persévérance des gens de ce pays. »

Mac Bane prononça ces paroles sur un ton de reproche qui n'échappa point à Freeth. L'artiste se mit à réfléchir.

« Monsieur Mac Bane.

— Oui ?

— Pourquoi veut-il traverser, à votre avis ? Quelle raison peut-il avoir ? »

L'Écossais resta silencieux un long moment. « Qui le sait ? dit-il enfin. Je ne vois qu'une explication. Il a quelque besogne à accomplir et il va la faire sans demander le secours de personne sur cette terre. Et... »

Ici, Mac Bane monta dans son bateau.

« ... c'est un exemple que, nous autres, nous pourrions bien suivre. »

Freeth sourit intérieurement. Cet Écossais obstiné avait l'habitude de tirer de la nature des leçons sévères pour la conduite humaine. L'esprit de l'artiste revint à sa peinture et Freeth ne vit qu'à demi le bateau se faire de plus en plus petit tandis que Mac Bane s'éloignait, le laissant à sa solitude.

L'instinct est semblable au vol d'un oiseau, ses indications semblent tracées au cordeau.

Lassie, pour revenir chez elle, avait presque suivi une ligne droite qui aboutissait au village de Greenall Bridge, là-bas au sud. Parfois, la chienne s'écartait de son chemin pour contourner les obstacles qui se présentaient : villes ou montagnes infranchissables ; mais elle reprenait toujours instinctivement la direction du sud. Elle avait ainsi traversé les Highlands après de longues journées de marche harassantes. Mais elle n'avait aucun moyen de prévoir quel pays elle allait trouver ; elle ne pouvait pas savoir qu'en essayant d'aller à Greenall Bridge en ligne droite, elle arriverait à une impasse au bord des grands lacs d'Écosse.

Consultez une carte, vous verrez quels obstacles représentent ces lacs immenses de forme allongée qui, de l'est à l'ouest, coupent presque entièrement le pays en deux. Sur la carte, ces vastes étendues ne semblent pas plus larges que le petit doigt, mais en réalité aucun animal ne peut les traverser à la nage. Même dans les parties les plus étroites, la rive opposée se dessine seulement par une mince ligne bleu pâle.

Les lacs forment une barrière effrayante. L'homme peut les passer en bateau ou en bac, mais l'animal ne peut les franchir.

Cependant, arrivée au bord du grand lac, Lassie ne capitula pas. Puisque la route était barrée, il fallait contourner l'obstacle⁷. La chienne se dirigea donc vers l'ouest. Chaque jour, elle suivait inlassablement la rive dont elle ne s'écartait que pour éviter des villages ou des fermes.

Parfois, la route vers le sud semblait libre, Lassie trottait alors gaillardement, pour aboutir, hélas ! à un cap ou à un promontoire. Chaque fois, la pauvre bête allait jusqu'à l'extrême pointe, pénétrait dans l'eau et lançait un appel plaintif puis, longeant la rive, elle remontait au nord, et, de nouveau, obliquait vers l'ouest à la recherche de son passage.

Lassie avait trouvé des douzaines de baies et de caps et elle avait essuyé autant de désillusions ! Il y avait maintenant une semaine que Leslie Freeth et Mac Bane l'avaient aperçue, et Lassie marchait encore vers l'ouest. Mais le grand lac formait toujours une barrière dont la persistance dépassait la compréhension d'un chien.

Chapitre 13

Quand un chien souffre

Lassie sortit d'un fourré et arriva près de la berge. Elle n'allait plus tête haute, son allure était moins décidée : ses pattes meurtries et douloureuses l'obligeaient à ralentir sa marche et une épine s'était logée dans la délicate membrane qui reliait les doigts de sa patte avant gauche.

Parfois, la chienne semblait ne plus se rappeler le but de son interminable voyage, mais cet oubli ne durait guère ; et en cet instant même, l'allure du colley se fit soudain plus sûre et plus rapide. Lassie tourna la tête, pleine d'espoir : à sa gauche, la grande étendue infranchissable avait enfin disparu, le lac avait fait place à une rivière. Mais c'était un cours d'eau tumultueux qui bondissait furieusement dans son lit de rochers.

Lassie s'approcha de l'eau, puis regarda vers l'ouest. Mais, là-bas, pas très loin d'elle, se dressait un village. Sur un pont, des enfants pêchaient⁸, emplissant l'air de leurs cris ; et Lassie se méfiait toujours des êtres humains.

Que faire ?

Le colley contempla de nouveau l'eau blanche et bouillonnante dont le mugissement résonnait de façon désagréable à ses oreilles. Mais cette hésitation fut de courte durée, Lassie sauta courageusement dans l'eau.

Comme un morceau de papier lancé d'un train en marche est saisi par le vent, son corps fut happé par le courant, submergé par l'eau

impétueuse. Lassie revint à la surface et, la tête tendue en avant, les pattes battant l'eau régulièrement, elle tentait de gagner l'autre rive.

Tantôt roulé par le torrent déchaîné, tantôt aspiré par des remous violents, le courageux animal luttait pour atteindre la rive opposée.

Le courant l'emmenait maintenant vers le village. Les enfants qui se trouvaient sur le pont virent ce chien tourbillonner dans l'eau. Avec la cruauté de la jeunesse qui souvent n'a pas de bornes, ils prirent des pierres sur la route et les lancèrent vers l'animal.

Lassie se débattait toujours. Elle approchait enfin de l'autre rive, mais la rivière formait une cascade. Malgré tous ses efforts, l'eau rapide entraîna dans ses tourbillons la chienne qui ressentit dans le côté une douleur aiguë. Son corps avait heurté violemment un rocher et, continuant sa chute, disparut sous l'eau.

Les enfants, qui suivaient de loin ce spectacle, poussèrent alors une clameur folle de triomphe (sans doute, l'armée toscane, avant d'observer une minute de silence, poussa-t-elle une clameur semblable au moment où Horatius se jeta dans le Tibre) ; puis tous se turent, les yeux fixés sur l'eau bouillonnante. Enfin, comme fatigués par ce long silence, ils crièrent de nouveau. La tête de Lassie venait d'émerger. Au-delà de la cascade, dans l'eau plus calme de la rivière, la chienne nageait, luttait de toutes ses forces. Enfin, ses pattes touchèrent le sol, elle vacilla un moment ; sa fourrure ruisselante semblait un trop lourd fardeau et ses muscles épuisés parurent incapables de la soutenir.

Elle se préparait à se traîner complètement hors de l'eau quand elle remarqua un nouveau danger : la troupe d'enfants descendait à toute vitesse le long de la berge, dans un vacarme infernal. Lassie rassembla ses dernières forces et se hissa sur la rive. Sans perdre le temps de secouer sa fourrure, elle s'éloigna d'un galop mal assuré. Malgré sa patte douloureuse et la nouvelle blessure qui lui brûlait le flanc, elle reprit son voyage, car elle n'avait qu'une pensée : elle était libre, libre d'aller vers le sud ; la barrière était franchie.

Cette victoire acquise au prix de tant de difficultés sembla redoubler l'énergie de la chienne. Le village et les enfants bruyants se perdirent

bientôt dans le lointain. Alors, Lassie reprit le trot lent qui permettait de parcourir le maximum de chemin en fournissant le minimum d'efforts, et régla sa marche pour atténuer la douleur qu'elle ressentait au flanc et à la patte.

Elle quitta la route pour traverser des prairies et des plaines. Au coucher du soleil, elle trottait encore. Après tant de jours de marche inutile vers l'ouest, elle semblait ne pas pouvoir calmer son désir d'aller, d'aller toujours. La nuit était tombée depuis longtemps lorsque la chienne se tapit sous un buisson de genêts dont les branches, en retombant contre le mur de clôture d'un champ, formaient une sorte de niche.

Lassie se coucha sur le sol. La fraîcheur de la terre, toujours à l'abri du soleil, adoucit un peu la douleur cuisante de son flanc. Elle lécha sa patte de devant et essaya d'extirper l'épine qui avait provoqué entre ses doigts une plaie purulente. Pendant près d'une heure, elle renouvela ses tentatives, mais l'épine ne voulait pas sortir. Poussant un soupir presque semblable à celui d'un homme fatigué, Lassie appuya le museau sur sa patte étendue et ferma les yeux.

Il ne faisait pas encore jour lorsqu'elle s'éveilla. Elle bâilla et s'efforça de se lever. Ses pattes de devant se posèrent sur le sol, mais son arrière-train ne bougea pas. Lassie resta assise un moment, comme surprise par ce problème nouveau et déconcertant. Elle essaya encore de se dresser en tirant sur les muscles de ses épaules, et, pendant une seconde, elle se tint debout, avança d'un pas, fit un petit bond sur la patte arrière valide, mais l'autre ne suivit pas...

Dans le choc contre les rochers de la rivière tumultueuse, Lassie s'était cassé une côte et meurtri cruellement les muscles et les articulations d'une patte de derrière. Durant la nuit, les parties blessées de son corps s'étaient ankylosées au point de paraître paralysées.

En clopinant, la chienne tourna en rond dans sa cachette de genêts et se laissa tomber lourdement sur le sol. Elle se roula en boule et resta couchée, silencieuse, regardant à travers la masse de tiges et de feuilles dans la direction du champ où paraissaient les premières lueurs de l'aube. Lassie ne pouvait aller plus loin.

Les hommes malades ont tendance à étaler leurs souffrances pour se faire plaindre et attirer la sympathie. Au contraire, les animaux à l'état libre, persuadés que toute faiblesse est honteuse, ne recherchent aucune marque d'intérêt. Ils se terrent dans quelque coin, et, seuls, attendent l'issue de la maladie : guérison ou mort.

Lassie demeura donc sous les genêts. Le désir de voyager la torturait souvent, mais il était vaincu par cette loi des animaux : si tu souffres, reste caché.

Les nuits succédaient aux jours. Lassie restait toujours tapie et repliée sur elle-même, les yeux brillants mais immobiles. Au-dehors, le monde poursuivait sa ronde. Les oiseaux chantaient. Un jour, quelques travailleurs agricoles passèrent. De temps en temps, le vent apportait l'odeur chaude et proche d'un lapin. Une fois, une belette qui chassait dans le champ s'enfonça sous le genêt et arriva près de la tanière. Les yeux perçants du rongeur virent la forme repliée et couverte de fourrure. La belette s'arrêta, le nez frémissant, puis, tranquillement, elle fit demi-tour et continua son chemin, se doutant que ce chien malade ne désirait pas la poursuivre.

Bêtes et gens passaient, mais, brûlée par la fièvre, Lassie ne bougeait pas.

Six jours durant, elle resta couchée dans une immobilité presque complète. Enfin, un après-midi, à l'heure où le soleil descendait à l'horizon, elle dressa la tête, et, doucement, se mit à lécher sa patte de devant. La nature avait accompli son œuvre. L'épine avait fait son chemin dans la blessure envenimée. Petit à petit, Lassie la fit sortir et nettoya la plaie. La chienne regarda autour d'elle. Après un effort, elle réussit à se lever, mais sa patte de derrière blessée pendait sans toucher le sol. Lassie sortit de sa cachette et, boitillant à travers champs, descendit la colline jusqu'à un petit ruisseau.

Lassie n'avait pas absorbé une goutte d'eau depuis une semaine ; elle but avec avidité et se coucha près du ruisseau. Sa tête restait droite maintenant ; et soudain, elle leva le museau et poussa un bref aboiement.

Elle se dressa face au sud, puis tourna la tête vers le buisson de genêts. Enfin, elle fit demi-tour et remonta la colline en clopinant.

Lassie se déplaçait assez facilement sur trois pattes, car son corps avait retrouvé en partie sa souplesse. Elle rampa jusqu'à sa cachette et se coucha, attendant patiemment la nuit.

La chienne se reposa deux jours de plus. Elle faisait de brèves sorties pour étancher sa soif, mais elle ne semblait pas désirer de nourriture.

Neuf jours après la traversée du torrent, Lassie quitta sa tanière pour aller boire. Sa démarche était plus alerte, mais la patte malade se mouvait maladroitement et n'accomplissait qu'un simulacre de travail.

La chienne lapa l'eau claire et, comme les jours précédents, regarda vers le sud. Mais aujourd'hui, dans les profondeurs de son esprit, elle se sentait inquiète.

C'était l'heure... l'heure d'aller... l'heure d'aller chercher...

Soudain, elle comprit : c'était l'heure du rendez-vous. L'école était là-bas, au sud. Il fallait partir.

Lassie tourna la tête, regarda le buisson de genêts, hésita un instant, puis, avec peine, traversa le ruisseau et se mit lentement en marche. Elle avait repris son voyage.

Ce n'était plus un beau colley à l'allure décidée, digne de figurer dans une exposition. C'était un chien marqué par les épreuves de la route. Son corps était faible et décharné, ravagé par de longs jours de jeûne et de fièvre. Lassie ne trotta plus fièrement, elle se traînait avec peine et ne put marcher longtemps.

Peu après le coucher du soleil, elle s'arrêta de nouveau, cette fois près d'un endroit chaud, entouré de murs. C'était une hutte de chasseurs où des hommes riches se cachaient tandis qu'on rabattait vers eux les coqs de bruyère pendant la saison. Mais Lassie n'en savait rien. Elle ne voyait là qu'un abri, lui offrant chaleur et protection. Elle ignorait aussi qu'elle avait parcouru seulement cinq kilomètres depuis qu'elle avait quitté le buisson de genêts. L'animal ne sait pas évaluer les distances, et Lassie se sentait satisfaite : elle avait avancé vers le sud, et c'était son plus cher désir. Elle respira joyeusement.

Soudain, Lassie dressa l'oreille et le bout de son nez frémit. Elle percevait nettement l'odeur d'un lapin.

Pour la première fois depuis sa maladie, cette odeur aiguïsa son appétit. Enfin de la nourriture ! Une faim dévorante s'empara de Lassie et l'eau lui vint à la bouche. Elle allait pouvoir manger et reprendre sa route avec une vigueur renouvelée.

La chienne se glissa silencieusement le long de la hutte. Son sort se jouait en cet instant. Si elle n'était pas assez rapide, si elle se montrait trop faible pour capturer des lapins, elle serait condamnée à mourir, car la faim ne tarderait pas à l'affaiblir davantage. Si au contraire elle réussissait à attraper du gibier, elle reprendrait bientôt des forces.

Lassie rampa comme une ombre dans la direction de sa proie.

Chapitre 14

La chasse aux bêtes sauvages

Deux hommes étaient à l'affût dans une hutte de berger abandonnée. La lumière de la lune, filtrant à travers la lucarne, les éclairait faiblement. Ils étaient vêtus l'un et l'autre de costumes de gros tweed, mais le plus jeune portait une casquette, et l'autre un grand béret de laine. On n'entendait que le bruit de leur respiration. Enfin, le plus jeune des deux remua.

Son aîné leva la main.

« Chut ! » dit-il.

Ils s'immobilisèrent.

« As-tu entendu ? murmura le jeune homme.

— Je te crois... »

Les deux hommes se levèrent sans bruit et regardèrent la campagne éclairée par la lune qui s'étendait à leurs pieds. Les champs herbeux ressemblaient à un parc bien ordonné sous le manteau bleuté d'une brume légère.

Les deux hommes restèrent longtemps en observation, les yeux et les oreilles aux aguets.

« Non, Andrew, je n'entends rien. »

Andrew approuva de la tête, et le pompon de son béret s'agita.

« Je me suis trompé, sans doute. »

Sans relâcher sa vigilance, le jeune homme sortit machinalement sa pipe de sa poche. L'autre lui lança un coup d'œil chargé de reproches.

« Tu ferais mieux de ne pas fumer, Jock. Ils vont flairer l'odeur.

— Oui, peut-être. Mais je meurs d'envie de fumer et ces bêtes-là la sentiront d'abord, n'est-ce pas ? »

Jock désigna de la tête un grand parc situé dans le champ à leurs pieds. Des moutons y étaient couchés, immobiles et silencieux sous la clarté de la lune, si pressés les uns contre les autres que leurs dos formaient une mer grise.

« Quant aux chiens, ils percevront le moindre bruit bien avant nous, continua Jock en tournant la tête. Tout au moins ma Donnie. »

En entendant prononcer son nom, l'un des deux chiens qui se trouvaient dans l'abri dressa la tête d'un air interrogateur. L'autre soupira et, l'œil aux aguets, essaya de voir si cette longue attente était enfin terminée.

« Je ne comprends pas ton idée de les garder ici, Andrew. Je les aurais laissés dehors avec les moutons.

— Non, Jock, s'ils étaient dehors, ces diabolins ne viendraient pas. Ils sont si rusés que c'en est renversant.

— Oui, ils doivent être rusés, les mâtins, reconnut le jeune homme. Durant six nuits nous veillons, et nous n'en voyons pas la trace ; la septième, nous rentrons chez nous faire un somme, et nous n'avons pas plus tôt fermé les yeux qu'ils arrivent pour tout dévorer. Sept agneaux et deux brebis ! Sept agneaux, tu m'entends ! Pourquoi ne viennent-ils pas lorsque nous sommes là pour les attendre ? »

Andrew fit mine d'ignorer cette dernière question.

« Tu devrais t'estimer heureux, Jock. Archie Forsythe en a perdu seize dimanche, et Mac Kenzie, treize la nuit précédente.

— Ah ! les sales bêtes ! Le dimanche ou un autre jour, ils n'y voient pas de différence, les démons. Ah ! ces créatures noires de Satan ! si jamais j'en attrape une... »

Jock n'acheva pas sa phrase.

« Sais-tu ce que je pense parfois, Andrew ?

— Quoi donc, Jock ?

— Eh bien, tu vas rire sans doute, mais parfois je pense que ces égorgeurs de moutons ne sont pas des chiens, mais les fantômes de meurtriers qui ont été pendus et reviennent sur terre sous une forme animale. »

Jock prononça ces paroles d'une voix tellement horrifiée que les deux hommes frémirent. Mais Andrew essaya de chasser cette impression pénible.

« Non, Jock, ce sont des chiens, des chiens féroces et méchants. Et nous ne devons pas les prendre en pitié.

— Je n'en aurai point pitié, si j'en vois un. Si j'en ai un au bout de mon fusil...

— Chut ! »

Jock et Andrew s'immobilisèrent, l'œil aux aguets.

« En voilà un !

— Où ?

— Là, derrière la colline, Jock. Prends ton fusil ! Vite !⁹ »

Jock saisit sa carabine appuyée contre le mur, et les deux hommes attendirent. Le silence devint oppressant.

« Ah ! tu as des visions, Andrew, dit enfin Jock. Il n'y a rien, et ils ne viendront pas tant que nous serons là. Les démons ! ils savent que nous attendons. Ils le savent !

— Chut ! Jock, reste coi, veux-tu ? »

Le jeune homme s'exécuta. Mais les minutes se succédaient, et, ne pouvant supporter l'ennui, Jock se remit à parler.

« Andrew.

— Oui ?

— Sais-tu à quoi je pensais ? C'est curieux comme le chien peut être à la fois notre auxiliaire le plus précieux et notre plus redoutable ennemi.

— C'est vrai, Jock. C'est que les chiens sont intelligents. Ils peuvent mettre cette intelligence à notre service, ou l'employer pour nous nuire, s'ils deviennent méchants. Et ils peuvent tous le devenir, Jock, n'oublie pas cela. Même ton chien, que tu chéris tant.

— Non, pas ma Donnie !

— Ni mon Vic, je pense. Mais c'est la vérité. Lorsqu'ils ont tué, c'est fini, ils continuent à tuer, non pour manger, mais pour le plaisir d'égorger et de voir le sang.

— Ma Donnie en serait incapable !

— On ne sait jamais, Jock. Il y a des chiens qui se conduisent d'une façon parfaite pour garder leur troupeau. Mais vienne la nuit, et ils s'en vont très loin pour retrouver d'autres bêtes de leur espèce comme s'ils s'étaient donné rendez-vous. Alors, pareils à une bande de loups, ils se précipitent sur les moutons, les massacrent et les égorgent ; puis ils se sauvent, avant qu'on ait le temps d'intervenir. Ensuite, ces chiens se séparent et rentrent chacun chez soi. Le lendemain, ils surveillent leur troupeau comme des anges gardiens.

— Non, pas ma Donnie. Si je le croyais... »

Jock resta silencieux un moment, puis il reprit :

« C'est triste à penser : nous qui aimons tant les chiens, nous allons être obligés de les détruire.

— Oui... mais nous n'en tuerons pas beaucoup si nous jacassons toute la nuit. Ils ne viendront jamais. »

Le silence régna de nouveau tandis qu'un rayon de lune se jouait sur le sol de la hutte. Enfin, Andrew s'écria d'une voix tremblante d'émotion :

« Les voilà ! »

Jock bondit et appuya sa carabine sur le mur. Retenant leur respiration, les deux hommes regardèrent la campagne. Tout à fait sur la gauche, une ombre se profilait.

« Oui, là-bas ! »

Jock mit en joue. Il entendit remuer près du mur de pierre ; et, au-delà du guidon de son fusil, il aperçut un chien. Mais cet animal n'avait pas l'air de se cacher, il trottait bien en vue.

C'était Lassie. Elle avait quitté sa cachette depuis une semaine et elle boitait toujours. La chienne arriva dans le champ, en plein sous la lumière de la lune. Elle marchait en droite ligne, d'une allure décidée comme si une boussole lui indiquait sa route.

Dans la hutte de pierre, le plus âgé des deux hommes rompit le silence.

« Descends-le, Jock », murmura-t-il d'un ton rauque.

Jock serra son fusil, mais ne tira pas.

« Où sont les autres ? »

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Descends-le.

— C'est un colley, tu ne le vois pas ?

— Non, c'est un chien errant, une de ces bêtes sauvages. Tue-le donc, petit. Ne le manque pas. »

Jock tourna la tête.

« J'ai eu en main un de ces engins pendant la guerre, et je ne manque pas mon but, surtout lorsque c'est moi qui paie les cartouches.

— Alors, tire, Jock. »

Le jeune homme épaula de nouveau. Il retenait son souffle. Lentement, il mit en joue. Sur la ligne de mire se dessinait la silhouette d'un colley allant au petit trot. Le chien avançait, mais il restait toujours dans le prolongement du canon qui le suivait.

Jock appuya lentement sur la détente et franchit la première bossette. Le coup allait partir.

« Vite, Jock, vas-y ! »

Jock leva la tête et abaissa son arme.

« Je ne peux pas, Andrew.

— Tue-le, descends-le donc !

— Non, Andrew, ce n'est sûrement pas un de ces démons. Rien ne semble l'intéresser. Voyons s'il s'approche des moutons. Il n'a pas l'air de les remarquer. Regarde.

— C'est un chien errant, nous avons le droit de l'abattre.

— Voyons s'il s'approche des moutons. S'il y va...

— Allons, poule mouillée ! tire donc ! »

La voix d'Andrew s'éleva, pressante. Son exclamation se répercuta dans la nuit jusqu'aux oreilles de Lassie. La chienne s'arrêta et tourna la tête. Elle comprit soudain : des voix humaines, l'odeur de l'homme, des

mouvements derrière la fenêtre de la hutte de pierre. C'était l'homme, qui enchaînait, l'homme qu'il fallait fuir.

Lassie fit demi-tour et partit tout à coup au galop.

« Là ! il nous a vus ! Tue-le donc ! »

La fuite soudaine de Lassie sembla convaincre à demi le jeune homme : il avait mal jugé ce chien errant qui agissait comme un animal en faute.

Jock releva vivement sa carabine, mit en joue et tira.

Au bruit de la détonation qui déchira le silence de la nuit, Lassie fit un bond. Une balle passa près de son épaule gauche en faisant entendre un claquement horrible. Lassie tourna à droite et se mit à courir à travers champs. Mais un autre coup de feu retentit, et, cette fois, la chienne ressentit dans le flanc un choc suivi d'une brûlure.

« Je l'ai touché.

— Non, regarde-le filer ! »

Dans le petit abri, les voix des hommes se mêlaient à celles des chiens qui aboyaient furieusement.

« Lâche-les ! »

Andrew courut à la porte et l'ouvrit. Les chiens se précipitèrent, suivis de près par les hommes, et tous s'élancèrent à la poursuite de Lassie.

« Attrapez-le ! Cherchez-le ! » hurlait Andrew.

Les chiens couraient en aboyant. Ils descendirent la pente à une telle vitesse que leur ventre se creusait et que leur corps se pliait presque en deux. Les hommes suivaient, mais ils furent vite distancés. Les chiens firent un brusque crochet et leurs aboiements redoublèrent, car ils avaient senti une piste, l'odeur chaude du sang frais.

Lassie galopait devant ses poursuivants. Elle s'arrêta deux fois, brusquement, et chercha à se lécher le flanc à l'endroit où la balle avait meurtri les muscles de la cuisse. Lassie entendait les chiens courir derrière elle, mais elle n'accéléra pas l'allure, car les deux hommes étaient largement distancés. Elle n'avait pas peur des animaux ; c'était l'homme qu'elle redoutait, qu'elle redoutait maintenant plus que jamais. Non seulement il pouvait l'enchaîner et l'enfermer, mais il pouvait produire ces

terribles bruits de tonnerre qui vous atteignent comme un long fouet invisible et causent une douleur semblable à celle qui déchirait maintenant le flanc de Lassie.

Oui, l'homme représentait une terrible menace.

La chienne courait d'un galop régulier, espérant distancer ses poursuivants.

Mais ceux-ci étaient pleins de vigueur et n'avaient pas parcouru péniblement des centaines de kilomètres sans manger à leur faim. Les aboiements se rapprochèrent. Lassie eut beau donner toute sa vitesse, elle fut rattrapée. L'un des chiens l'attaqua de flanc et la bouscula pour la faire tomber.

Heureusement, Lassie possédait encore un atout. Elle était fatiguée et affamée, sans doute, mais elle était brave. Elle se retourna comme un éclair et, sans crainte, poils dressés, babines relevées, fit face au danger.

Cette riposte cloua sur place ses assaillants, car s'ils n'étaient pas de pure race, ils avaient aussi du sang de colley et comprenaient l'avertissement.

Ils ne se trouvaient pas en face d'un roquet dont on pouvait venir à bout aussi facilement que d'un lapin.

Lassie pensa que tout était fini ; elle avait écarté un incident fâcheux et pouvait reprendre sa route. Faisant demi-tour, elle reprit son chemin.

Mais les chiens prirent ce départ pour une fuite et se précipitèrent ensemble à l'attaque. Courant à toute vitesse aux côtés de Lassie, ils lui lancèrent de grands coups de dents, à la manière des colleys. Le bouledogue se jette sur son adversaire et ne lâche plus prise, le fox-terrier le harcèle et le secoue, revenant sans cesse à la charge, mais le colley préfère courir près de son ennemi puis lui faire de longues blessures qui le déchirent et le terrassent.

Lassie se battait de la même manière que ses attaquants, et elle savait d'instinct se défendre. Cependant, lorsqu'elle se retournait brusquement pour saisir un de ses adversaires, le second surgissait d'un autre côté. Alors Lassie pivota pour attendre son ennemi le plus proche. Elle resta sur ses gardes, la tête droite, sous la clarté de la lune. Elle évita une première

attaque et se remit en route. Mais le second chien s'élança. Lassie se retourna. Une seconde trop tard. Cet assaut foudroyant la fit chanceler, et avant qu'elle eût pu se remettre sur pied, son premier assaillant arriva à la rescousse. Les trois combattants formèrent une mêlée grondante. Lassie réussit à se dégager. Mais le même manège recommença : un chien l'attaquait, l'autre se précipitait lorsque Lassie se retournait pour faire front au premier.

La bataille se poursuivit longtemps ; elle durait encore lorsque les hommes arrivèrent, tout essoufflés par leur longue course. Immobiles, ils regardèrent.

« Ne tire pas maintenant, Jock, haleta Andrew, tu pourrais toucher mon Vickie. »

Jock approuva et mit son fusil sous son bras. La tête tendue en avant, le jeune homme observait avec attention le combat livré par un colley fatigué, épuisé par le voyage, contre deux animaux robustes, endurcis par des années de travail. Pour Jock, l'issue n'était pas douteuse, leurs deux chiens devaient gagner.

Mais Lassie avait une qualité que ne possédaient pas ses ennemis : c'était une bête de pure race, et depuis de longues générations, ses ancêtres avaient été les chiens les plus fiers et les meilleurs de leur espèce.

C'est grâce à la pureté de son sang que Lassie gagna la bataille. Elle riposta à l'attaque de l'un des chiens, sans se soucier des assauts de l'autre, et abattit son premier adversaire. Vaincu, l'animal resta à terre.

Alors, Lassie agit de façon curieuse. Au lieu de s'adjuger une victoire facile en prenant le chien à la gorge, elle étendit simplement la patte de devant et, comme le ferait un lutteur, la posa sur le corps de son ennemi. Tant que celui-ci ne bougerait pas, il serait sauf.

Comme l'animal restait couché sans protester, Lassie se retourna. Elle dressa la tête, ses crocs étincelaient, et de sa poitrine s'échappait un sourd grondement de défi.

Le second chien regarda Lassie un instant, puis il se coucha à son tour et se mit à lécher une blessure à la patte. C'était l'armistice.

Les deux chiens restèrent un moment dans cette position : l'un d'eux gisait sous la patte tendue de Lassie, l'autre se nettoyait d'un air de dire :

« Je ne suis pour rien dans toute cette affaire ! »

Mais la fureur du combat abandonna bientôt Lassie, le grondement s'éteignit dans sa gorge et elle se rappela ce qu'elle avait à faire. Elle se retourna calmement et s'éloigna au trot.

Alors, seulement, l'un des deux hommes commença à s'agiter et à élever la voix.

« Maintenant, maintenant, Jock, tire ! »

Mais Jock ne broncha pas, car, dans son esprit, il ne voyait plus des chiens, mais des hommes, il se souvenait de la guerre, et tandis que le jeune homme restait immobile, le colley disparut.

« Bon sang, Jock, pourquoi n'as-tu pas tiré ? »

— Je n'ai pas pu, Andrew.

— Pourquoi ?

— Je pensais au mois de mars, de mars 1918, Andrew. Ils nous attaquèrent, mais notre régiment résista. Ce colley m'a rappelé notre combat. Cet animal se battait exactement comme la « Garde Noire » en mars 1918...

— Es-tu fou ?

— Non, Andrew. »

Le jeune homme fronça les sourcils.

« Mars 1918, bougonna l'autre.

— Bah ! c'était un chien brave, de toute façon, Andrew. Il allait quelque part, et... et... d'ailleurs, je ne pouvais pas tirer, j'avais oublié de recharger.

— Ah ! c'est trop fort ! Oublié de recharger ! Je croyais qu'un soldat n'oubliait jamais de recharger son arme après avoir tiré.

— On a tant de choses à se rappeler, Andrew », dit le jeune homme.

Puis, tout en marchant, Jock ouvrit doucement la culasse de son fusil et retira de la chambre la cartouche qu'il glissa silencieusement dans sa poche. Suivis de leurs chiens, les deux hommes regagnèrent leur abri grossier sur la colline éclairée par la lune.

Chapitre 15

Prisonnière dans les Lowlands

La campagne avait changé maintenant. Plus de hautes terres couvertes de bruyères, plus de collines arrondies et de pâturages à moutons. Le pays était plat et les seules éminences étaient formées par les scories des mines de charbon, entassées par les grands transporteurs industriels.

Les villes et les routes étaient beaucoup plus nombreuses ; et un chien ne pouvait passer inaperçu, car il y avait des hommes partout. Lassie avait beau chercher à éviter les êtres humains, elle était obligée d'en rencontrer au cours de son voyage vers le sud.

Aussi la chienne adopta-t-elle une nouvelle attitude à l'égard des hommes. Elle s'en éloignait autant que possible, mais, si elle devait passer près d'eux, elle faisait mine de les ignorer.

En vérité, Lassie se sentait moins dépaysée parmi les habitants de ce pays ; par bien des traits, ils ressemblaient aux mineurs au milieu desquels elle avait grandi. Bon nombre de visages étaient noircis par la poussière de charbon comme à Greenall Bridge. Les hommes portaient à la main ou sur la tête une lanterne et leurs vêtements étaient sales. De plus les villes et les hommes étaient imprégnés de l'odeur caractéristique d'une population travaillant sous la terre, une odeur semblable à celle du maître de Lassie. Oui, ces hommes ressemblaient aux habitants de Greenall Bridge. Et Lassie, tout en restant beaucoup plus méfiante qu'autrefois, les traitait comme les gens de son village : elle les tolérait, mais ne répondait

pas à leurs appels, elle ne s'approchait pas trop d'eux et n'obéissait pas à leurs ordres.

Car on lui donnait des ordres. Dans les villes industrielles des Lowlands d'Écosse, il y a, comme dans le Yorkshire, bien des hommes qui s'y connaissent en chiens. Ils savent reconnaître une bête de race et deviner si un chien est sans maître au premier coup d'œil. Lorsque Lassie arrivait, on disait souvent :

« Regarde, Archie ! Un chien errant ! et un beau chien, ma foi. Ici, ma belle ! Viens donc ici ! »

Les hommes étendaient la main, faisaient claquer leurs doigts et appelaient la chienne d'un ton amical. Mais Lassie restait sur ses gardes. Si les mains tendues s'approchaient, la chienne filait comme un éclair. Si on la poursuivait, Lassie, secouant la fatigue de son pauvre corps meurtri, abandonnait le trot pour le galop qui la mettait bientôt hors de la portée de ses poursuivants.

Le danger passé, elle reprenait son allure normale et repartait vers le sud.

Lassie avançait maintenant avec plus de lenteur, car, dans ce pays, elle ne trouvait plus à se nourrir. Les lapins se faisaient de moins en moins nombreux, et elle flairait rarement l'odeur chaude du gibier. Comme il devenait difficile de faire fonctionner ses muscles à n'importe quelle vitesse ! La chienne était tellement lasse qu'elle en oubliait parfois d'éviter les hommes ; elle ne s'inquiétait de leur présence que si leurs mains étaient trop proches.

Mais, chez cet animal décharné, une force vivait toujours intacte : l'instinct qui le poussait à aller vers le sud. Jamais dans une autre direction, toujours vers le sud. Ainsi, la chienne descendait lentement les Lowlands d'Écosse. Elle traversait le pays noir, obéissant à la flamme inextinguible qui brûlait en elle : le désir de rentrer au foyer. Et sur son passage, elle laissait des histoires qu'on se racontait de maison à maison.

Dans une petite ville du pays minier, une jeune femme, assise à table, regardait son mari manger le repas du soir.

« J'ai vu un chien faire une chose extraordinaire, aujourd'hui, Ivor, dit-elle.

— Un chien ? Le chien de qui ?

— Je ne sais pas à qui il appartenait. J'étais assise dehors avec le bébé et je prenais le soleil pendant quelques minutes, lorsque j'ai vu le chien qui descendait la route. Il était couvert de boue, lamentable, affreux, mais c'était un joli chien, malgré tout...

— Comment pouvait-il être à la fois joli et affreux ?

— Je ne sais plus maintenant, mais c'est la vérité. Il avait l'air bien fatigué. Il ressemblait à ces hommes qui reviennent parfois de la mine ; il était épuisé, mais continuait cependant à marcher. Je l'ai appelé ; il n'a pas voulu venir. Il restait à une certaine distance et nous regardait, le petit Ivor et moi. Je suis allée dans la maison chercher une assiette pleine d'eau et je l'ai posée à terre. Le chien s'est avancé et il a tout bu. Alors, j'ai porté un bol de restes. L'animal l'a regardé pendant un long moment ; il en a fait le tour dans un sens, puis dans l'autre ; enfin, après avoir flairé la pâtée, il s'est mis à manger. Il mangeait très délicatement, mais j'aurais juré qu'il mourait de faim, tant il était maigre et décharné.

« Puis, au beau milieu de son repas, le chien s'est arrêté, il a dressé la tête et il est parti, descendant la route, comme s'il s'était rappelé un rendez-vous...

— Eh ! que voulais-tu qu'il fasse, qu'il s'arrête pour te dire merci ?

— Non, mais s'en aller pendant qu'il était en train de manger ! Pourquoi a-t-il agi ainsi ?

— Ah ! Peggy, comment le saurais-je ? Tout ce que je sais, c'est que tu nourrirais tous les chiens errants, toutes les épaves et tous les vagabonds, si tu pouvais agir à ta guise. »

Puis l'homme se mit à rire, et la femme rit à son tour, car elle comprenait, au son de la voix de son mari, que celui-ci était content d'elle. Aussi oubliat-elle le chien errant auquel elle avait témoigné de la bonté.

Dans une autre ville, à quatre-vingt-dix kilomètres au sud, une femme au visage anguleux écrivait à son mari qui était parti en voyage d'affaires :

L'autre jour, nous avons vécu des heures tragiques : un chien enragé errait dans le village. C'est Mac Gregor, l'agent de police, qui l'a aperçu le premier. En voyant la bave qui emplissait la gueule de l'animal, Mac Gregor a soupçonné qu'il était enragé et il a essayé de l'attraper. Mais le chien s'est esquivé. J'étais allée rendre visite à Mme Tamson, et j'ai vu cette horrible bête descendre la rue, la gueule ouverte, galopant comme un cheval emballé. Mac Gregor, accompagné de la plupart des enfants du village, courait derrière. Je me suis précipitée chez Jamison, le marchand de tissus, et je n'en suis sortie qu'une heure plus tard, tant cet événement m'avait bouleversée.

J'ai entendu dire depuis qu'on avait réussi à acculer le chien dans l'impasse Fennel, on croyait le tenir, mais au dernier moment, il a sauté le mur qui a, tu le sais, au moins six pieds de haut. C'était donc bien un chien enragé, car un animal ordinaire n'aurait jamais osé faire un pareil saut.

Depuis, c'est une véritable panique ; tout le monde a peur de la rage. On ramasse tous les chiens errants pour les conduire à la fourrière. À mon avis, on devrait les tuer, car on ne sait pas quel mal ils peuvent faire. Je t'assure que ces événements m'ont rendue bien nerveuse, aussi j'espère que tu abrègeras ton voyage le plus possible...

Des histoires tantôt terrifiantes, tantôt de confiance et d'amour, naissaient le long de la route que Lassie suivait patiemment pour regagner son pays.

Dans cette grande ville industrielle d'Écosse, le fleuve est large. Ses rives sont bordées de hauts murs et de clôtures, car les terrains, situés au bord de l'eau, ont une grande valeur et constituent pour ainsi dire la partie vitale de l'agglomération.

Là, des grues immenses saisissent de gigantesques masses métalliques et les transportent sur les chantiers où s'élèvent des squelettes d'acier. Des hommes grimpent chaque jour sur ces carcasses pour forer et poser des rivets, et un fracas discordant se mêle aux coups puissants des marteaux-

pilons. C'est là que naissent les grands bateaux qui, un jour, sillonneront l'Atlantique.

Les chantiers navals et la ville couvrent chaque pouce des terrains qui bordent le fleuve. Pour traverser, il faut emprunter les bacs à vapeur, ou les vieux ponts de la ville sur lesquels passe depuis des siècles le trafic entre le Nord et le Sud.

Lassie trotta sur l'un de ces ponts. Pendant des jours, la chienne avait erré le long de la rive nord, cherchant un moyen de traverser ; puis elle s'était décidée à adopter cette dernière solution : elle passerait au milieu des hommes.

Tandis que Lassie marchait, les gens qui se pressaient sur les trottoirs tournaient parfois la tête et lui adressaient la parole ; la chienne n'y prêtait pas attention, elle se faufilait et disparaissait bientôt dans la foule.

Mais il y avait deux hommes qui ne la perdaient pas de vue. Ces deux hommes traversaient le pont, juchés sur une voiture. Le compagnon du chauffeur lui donna un coup de coude en lui montrant le chien qui marchait avec tant d'ardeur. L'autre ne répondit pas, mais approuva de la tête comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle et régla la vitesse de son véhicule de façon à pouvoir suivre Lassie des yeux.

Arrivée au bout du pont, Lassie continua à avancer tranquillement. Elle accéléra un peu l'allure, car, maintenant, elle pouvait satisfaire son désir d'aller vers le sud : elle avait laissé le fleuve derrière elle. Pendant une seconde, un renouveau de vigueur envahit la chienne, sa queue se redressa un peu, elle avait presque l'air heureuse.

Lassie suivait le trottoir, sans remarquer la voiture qui s'arrêtait près d'elle. Parmi les bruits et les odeurs multiples de la ville, ses oreilles et son nez subtils ne pouvaient l'avertir de l'approche du danger. Elle ne s'en aperçut qu'à la dernière minute. Une chose étrange traversait l'air. La chienne bondit... trop tard... un filet la retenait prisonnière.

Elle lutta pendant une bonne minute, essayant de déchirer ce réseau ; mais on la serra encore plus étroitement. Maintenant, l'un des deux hommes s'était agenouillé près d'elle et la tenait de ses mains expertes. En un clin d'œil, Lassie se trouva immobilisée : une courroie lui serrait les

mâchoires, une autre lui entourait le cou, une troisième enfin lui liait les pattes.

Un cercle de curieux se formait.

Lassie sentit le filet se soulever, et fit un effort violent pour se dégager. Elle réussit à libérer une patte de devant, puis une patte de derrière. Elle allait pouvoir se sauver !

Elle se débattit pour échapper à l'un de ses bourreaux, mais l'autre se jeta sur elle. Si seulement Lassie avait pu ouvrir les mâchoires ! Hélas ! ses efforts furent inutiles ; l'un des hommes lui saisit la patte de derrière, et elle reçut un choc violent sur la tête.

Elle resta étendue, à moitié assommée. Les coups cessèrent alors de pleuvoir, car une voix s'éleva avec netteté dans la foule. C'était une voix de femme.

« Vous n'avez pas besoin de traiter ce chien aussi sauvagement ! »

L'un des hommes agenouillés releva la tête.

« Êtes-vous chargée de faire notre travail ? » demanda-t-il.

Quelqu'un se mit à ricaner, mais le rire s'arrêta bientôt, car la jeune femme s'avancait. Elle parla d'un ton sévère.

« Si vous croyez vous en tirer par des impertinences, vous vous trompez ! Je vous ai vu faire et j'ai l'intention de rendre compte de votre impolitesse et de votre cruauté. »

L'homme répondit alors d'un ton plus aimable.

« Désolé, madame, mais c'est notre métier, et on ne saurait prendre trop de précautions. Il y a des tas de chiens enragés, et les ramasseurs de chiens doivent faire leur devoir. C'est un service de protection publique.

— Sottises ! Ce chien n'a aucun symptôme de la rage.

— On ne sait jamais, madame. De toute façon, c'est un chien errant et nous devons tous les ramasser ; ce chien n'a pas de plaque d'identité. »

La jeune femme se préparait à répondre, mais l'homme qui l'accompagnait lui toucha le bras.

« Il a raison, Ethelda. On ne peut laisser vagabonder des hordes de chiens sans foyer. Il faut un contrôle, vous comprenez ?

— C'est exact, monsieur », dit le ramasseur de chiens.

Ethelda regarda autour d'elle, puis elle serra les dents.

« Ils n'ont pas besoin d'exercer leur contrôle de cette façon. Levez-vous, je vais faire entrer ce chien dans votre fourgon.

— Il va s'échapper, madame.

— Sottises ! Levez-vous !

— Ah ! il va falloir tout recommencer, madame.

— Levez-vous ! »

Les hommes agenouillés regardèrent la foule comme pour dire qu'il était inutile de discuter avec une femme qui avait des idées aussi stupides. Puis ils se levèrent. La jeune fille s'agenouilla. Pendant une seconde, Lassie sentit des mains douces la toucher, la caresser, et elle entendit une voix fraîche et apaisante.

« Très bien, donnez-moi une laisse et enlevez ce filet ! »

Les hommes obéirent. La jeune fille passa avec précaution la courroie autour du cou de Lassie. Tout en caressant et en calmant la chienne, d'une main, Ethelda tira légèrement sur la laisse.

« Allons, lève-toi », dit la jeune fille.

Poussée par la force de l'habitude, Lassie obéit. Elle suivit la douce pression de la laisse et s'avança vers le fourgon. Tandis que l'homme ouvrait la porte, Ethelda souleva le colley décharné et le fit entrer dans la voiture. Puis, la grille se referma.

« Voilà, dit Ethelda d'un ton sévère, vous n'avez pas besoin de traiter les chiens errants comme des bêtes sauvages. »

La jeune fille fit demi-tour et s'éloigna sans faire attention à son compagnon.

« Quel esclandre, Ethelda ! » dit enfin ce dernier.

Ethelda ne répondit pas et ils s'engagèrent sur le pont. Arrivés à mi-chemin, le jeune homme regarda Ethelda.

« Pardonnez-moi, je suis à battre, dit-il. Vous avez été magnifique. »

Tous les deux s'arrêtèrent et regardèrent en silence la rivière encombrée de péniches.

« Je n'y suis pour rien, dit-elle. C'est le chien qui m'a poussée à agir ainsi. Vous savez, il me rappelait tellement Bonnie ! Vous vous souvenez

de Bonnie, le colley que nous avions lorsque j'étais enfant ?

— Ah ! oui, j'avais oublié. Mais c'était une bête splendide, Ethelda.

— Ce chien aussi, en quelque sorte, Michael. Oh ! il était affamé et squelettique, mais il me rappelait Bonnie, malgré tout. La même résignation... Comme s'il comprenait toute l'horreur qu'il y a à ne pas pouvoir parler. »

Michael approuva de la tête et sortit sa pipe de sa poche. Les deux jeunes gens s'appuyèrent contre le parapet.

« Que vont-ils faire de ce chien ? demanda enfin Ethelda.

— Qui ? Les types au fourgon ?

— Oui.

— Ils vont le conduire à la fourrière.

— Je sais, mais que fait-on des chiens errants là-bas ?

— Je l'ignore, je crois qu'on les garde un certain temps, puis, si personne ne vient les réclamer, on s'en débarrasse.

— On va tuer ce chien ?

— Oui, c'est tout à fait humain, chambre à gaz ou quelque chose de ce genre. Les animaux ne souffrent absolument pas, dit-on. Ils ont l'impression de s'endormir.

— Personne ne peut sauver ce colley si son propriétaire n'est pas prévenu ?

— Je ne pense pas.

— N'y a-t-il pas une loi d'après laquelle, si on va à la fourrière, on peut réclamer un chien, à condition de payer l'amende ? »

Le jeune homme tira une bouffée de sa pipe.

« Je le crois ; en tout cas, il devrait y en avoir une. »

Michael leva les yeux pour regarder la jeune fille. Puis il sourit.

« Venez », dit-il.

Chapitre 16

« Donnell ! ne vous fiez jamais à un chien ! »

Le fourgon grillagé entra dans une cour. Après son passage, on entendit claquer le portail de fer de la cour. La voiture recula pour se placer juste devant l'ouverture d'une porte.

Lassie était couchée, silencieuse, dans un coin du véhicule. D'autres chiens, enfermés avec elle, avaient poussé des aboiements furieux au cours de la traversée de la ville. Mais Lassie avait gardé son calme, telle une reine parmi des prisonniers de classe inférieure. Tout en restant en éveil, la chienne s'était isolée du monde extérieur, comme elle l'avait fait lorsqu'elle s'était tapie sous les genêts pendant sa maladie.

Lassie n'abandonna pas son air de dignité quand on ouvrit la grille du fourgon. Les autres chiens, de races diverses, se reprirent à japper et se précipitèrent au-dehors. Les deux hommes les saisissaient au passage et les poussaient dans une grande chambre bétonnée. Mais le colley ne bougeait pas. Il fut donc seul à rester dans le fourgon.

Peut-être le calme de Lassie, son air royal trompèrent-ils le ramasseur de chiens, ou peut-être se rappela-t-il la facilité avec laquelle la jeune femme avait fait entrer l'animal dans la voiture.

En tout cas, il pénétra dans le fourgon, une petite laisse à la main. Lassie restait immobile, elle semblait trop fière pour essayer de regagner sa liberté en luttant et en aboyant, comme l'avaient fait les autres chiens. Calmement, elle se laissa passer la courroie par-dessus la tête ; dès qu'elle sentit une légère pression, elle se leva docilement et suivit l'homme

comme on lui avait appris à le faire depuis son plus jeune âge. Ils descendirent la passerelle du fourgon et pénétrèrent dans un couloir sonore. Lassie marchait sans tirer sur la laisse, sans s'attarder en arrière.

Cette attitude acheva, sans doute, d'endormir la vigilance de son gardien : arrivé devant la porte grillagée que lui ouvrait son assistant, il se pencha pour détacher la laisse. Pendant une seconde, Lassie se trouva libre.

Comme un éclair, elle bondit. L'homme sauta pour lui barrer la route, mais ses réflexes, comparés à ceux du colley, avaient la lenteur de la tortue. Lassie fit demi-tour et se glissa entre le mur et les jambes de son poursuivant.

La chienne descendit le corridor, puis s'arrêta soudain. Pas d'issue : le passage aboutissait à l'intérieur du fourgon sombre, et la voiture s'appuyait si exactement contre l'entrée qu'il ne restait même pas un pouce de jour de chaque côté.

Lassie revint sur ses pas à toute vitesse, elle se précipita en plein sur ses poursuivants. Esquivant leurs bras et leurs jambes, elle les dépassa comme un bolide, obliqua à gauche, monta un escalier. En haut des marches, elle trouva deux corridors ; l'un d'entre eux était orienté vers le sud, elle s'y engouffra.

Maintenant, toute la maison commençait à retentir de cris. Le couloir était plein de gens, et des mains essayaient de saisir au passage le malheureux colley. Feintant comme un arrière de football, Lassie parvint au bout de la galerie. Hélas ! un mur barrait la route, et la seule ouverture, une fenêtre, était fermée.

Lassie virevolta. Le long passage était maintenant rempli d'hommes qui avançaient. La chienne regarda autour d'elle. De nombreuses portes s'alignaient de chaque côté du corridor, mais aucune n'était ouverte. Pas d'issue. C'était sans doute ce qu'avaient escompté les ravisseurs de Lassie, car les deux hommes à casquette apparurent alors, et la voix du ramasseur de chiens s'éleva :

« Ne bougez pas, s'il vous plaît. Nous l'avons maintenant. Restez simplement où vous êtes pour l'empêcher de redescendre. Ce n'est pas un

chien méchant, il ne mordra personne. »

L'homme avança lentement. Derrière lui venait son assistant, tenant le filet. Ils approchaient de plus en plus.

L'air fier, tête haute, Lassie attendait, prête à la lutte.

Mais, soudain, une occasion de fuir se présenta : là, tout près, une porte s'ouvrit, et une voix résonna, une voix importante, une voix officielle.

« Que se passe-t-il ? Vous rendez-vous compte qu'un tribunal est en train de siéger ?... »

Le malheureux orateur ne put en dire davantage : une silhouette fauve passa près de lui avec la rapidité d'une flèche, et faillit le culbuter en se heurtant contre ses jambes. Une expression d'horreur et de dignité outragée se peignit sur le visage de l'huissier ; il lança un regard de profond mépris aux deux hommes qui portaient le filet, puis ferma la porte.

Mais, à l'intérieur de la salle d'audience, se déchaînait maintenant un tumulte épouvantable, car Lassie courait en tous sens, cherchant un moyen de s'échapper. Malheureusement, il ne semblait pas y avoir de sortie ; toutes les portes étaient fermées. Alors, Lassie se tapit dans un coin, prête à livrer un dernier combat. Tous les assistants s'écartèrent prudemment, la laissant isolée. Enfin, le bruit des chaises et les cris se calmèrent peu à peu, et l'on n'entendit plus que les coups du marteau présidentiel. Puis une voix sombre s'éleva.

« Dois-je comprendre que c'est là le témoin-surprise promis par la défense ? »

Aussitôt, de bruyants éclats de rire retentirent dans la salle ; ce procès avait été long et ennuyeux. De jeunes hommes, vêtus de costumes sombres, eurent un large sourire ; et la silhouette hautaine, sous son énorme perruque blanche, daigna sourire, elle aussi ; le juge était partout célèbre pour son esprit mordant, et ses paroles seraient répétées et imprimées dans tous les journaux du pays :

« Nous devons mentionner encore aujourd'hui une remarque étincelante d'humour que fit le juge Mac Quarrie¹⁰, l'un des esprits les

plus brillants du monde judiciaire, au cours du procès... »

Le grand homme hocha la tête d'un air aimable et sa perruque descendit presque sur son front. À ce moment, Lassie poussa un bref aboiement. Le magistrat rayonna.

« Voilà, je suppose, une réponse affirmative. Ce témoin est bien le plus intelligent de tous ceux qui se sont présentés à mes yeux depuis vingt ans, car c'est le premier qui sache répondre oui ou non, sans équivoque. »

De nouveaux éclats de rire secouèrent la salle. Les jeunes hommes, vêtus de robes, hochèrent la tête comme des mandarins et échangèrent des regards complices.

Le vieux Mac Quarrie était dans une forme extraordinaire, aujourd'hui !

Soudain, comme s'il n'appartenait qu'à lui de régler l'hilarité générale, le juge frappa un coup, fronça les sourcils et prit un air sévère.

« Sergent ! hurla-t-il, sergent ! »

Un homme en uniforme se précipita et resta au garde-à-vous devant le tribunal.

« Sergent, qu'est ceci ?

— Un chien, Votre Honneur.

— Un chien ! »

Le juge jeta un coup d'œil sur l'animal toujours acculé dans son coin.

« Vous confirmez mes soupçons, sergent, c'est un chien », dit aimablement le juge ; puis sa voix s'éleva sur un ton de tonnerre : « Et que doit-on en faire ?

— Je crois savoir ce que pense Votre Honneur.

— Quelle est donc ma pensée, sergent ?

— Vous désirez qu'on le fasse sortir, Votre Honneur.

— C'est exact. Faites-le sortir ! Faites-le sortir ! »

Le sergent regarda autour de lui, d'un air ahuri et vexé. Jamais, au cours de ses longues années de service, il n'avait eu à résoudre un tel problème, lequel n'avait d'ailleurs jamais dû se poser dans toute l'histoire des tribunaux. Sur aucun livre, sur aucun statut ne devait figurer une

procédure officielle relative à une telle éventualité. On avait pensé à tout, sauf aux chiens ; en tout cas, le sergent ne pouvait se le rappeler.

Éjection des chiens hors d'un tribunal. Peut-être le cas était-il mentionné quelque part, mais le sergent ne pouvait s'en souvenir. Et s'il n'y avait pas de procédure officielle à suivre, comment diable... Tout à coup, le visage du sergent s'éclaira. Il avait résolu la question : la voie hiérarchique. Il se retourna vers l'homme qui avait ouvert la porte et laissé entrer Lassie.

« Mac Losh ! faites sortir ce chien ! D'où est-il venu ? »

L'huissier qui gardait la porte lança un regard chargé de reproche à son supérieur.

« Sans aucun doute, il a filé entre les doigts de Fairgusson et de Donnell. Ils sont là, dehors avec un filet et un rouleau de cordes. »

Le sergent se retourna pour traduire ce discours au juge dans un langage plus protocolaire.

« Ce chien a échappé aux autorités de la fourrière, Votre Honneur. Deux hommes de ce service attendent devant la porte, et puisque l'appréhension et la détention des chiens errants incombent de droit à la fourrière...

— Officiellement, je ne veux pas prendre de décision à ce sujet, mais officieusement, sergent, officieusement... »

Les jeunes gens vêtus de robes échangèrent de nouveaux sourires charmés.

« Officieusement, je dirai que ce cas relève de l'autorité des fonctionnaires de la fourrière. Introduisez-les et ordonnez-leur de faire sortir cet animal.

— Très bien, Votre Honneur. »

Le sergent se précipita vers la porte.

« Faites sortir ce chien d'ici, vite, avant que le juge ne perde patience », murmura-t-il à voix basse.

Armés de leur filet, les deux hommes pénétrèrent dans la salle d'audience. Le cercle des gens de loi manifestait un vif intérêt, car l'incident venait un peu couper la monotonie de ce triste jour.

Les deux hommes rampèrent lentement, avec précaution, vers le coin où se tenait le colley.

« Nous l’aurons vite fait sortir d’ici, Votre Honneur », dit l’un des hommes d’un ton conciliant.

Mais, tandis qu’il parlait, Lassie s’était éloignée avec rapidité. Elle connaissait ce filet. C’était un ennemi odieux qu’il fallait fuir.

La salle reprit l’aspect d’une maison de fous. Les plus jeunes hommes, profitant au maximum de la situation, poussaient des cris comme des écoliers pour encourager cette chasse.

« Sus ! Sus ! Il est parti !

— Regardez ! Watson, là, près du bureau !

— Hardi les gars ! En chasse ! »

Ils lançaient des cris d’encouragement, et, au comble de la joie, faisaient de leur mieux pour entraver l’action des hommes au filet, s’arrangeant pour les dérouter à chaque occasion, tout en prétendant les aider à attraper le chien.

Mais la plaisanterie ne pouvait durer éternellement : Lassie se trouva finalement acculée contre le mur. Un cercle d’hommes approchait. La chienne remarqua au-dessus d’elle une fenêtre ouverte. Elle sauta sur l’appui et resta là, hésitante. La fenêtre donnait sur la cour où se trouvait toujours le fourgon. Il fallait faire un saut de six mètres pour atteindre le sol cimenté de la cour.

Les hommes avançaient, pleins de confiance. Ils étendirent le filet. Lassie frissonna. Elle aperçut, sur la gauche, le toit du fourgon qui n’était qu’à dix pieds au-dessous d’elle ; malheureusement, cette planche de salut était trop éloignée. Lassie se ramassa sur elle-même ; ses pattes dansaient pour prendre un meilleur point d’appui ; ses muscles tremblaient.

Un chien ne peut pas sauter comme un chat. Il redoute le vide autant que l’homme. Pourtant, il n’y avait pas d’autre solution.

Lassie resta un instant accroupie, bandant ses muscles, puis elle bondit aussi loin qu’elle put pour essayer d’atteindre le toit du fourgon. Mais elle s’aperçut tout de suite qu’elle n’avait pas assez d’élan ; elle sentit qu’elle ne pouvait atterrir où elle le voulait.

Lassie réussit seulement à toucher le toit de la voiture du bout des pattes de devant. Elle resta suspendue une seconde ; ses pattes de derrière glissèrent sur le côté du fourgon ; elle tomba lourdement sur le sol et resta étendue, étourdie.

Les fenêtres de la salle du tribunal étaient pleines de visages.

Le ramasseur de chiens poussa un cri perçant :

« Maintenant, nous l'avons ! »

Il se retourna, suivi de son compagnon ; mais les deux hommes s'arrêtèrent en entendant s'élever une voix autoritaire. Le juge fronçait les sourcils, et on sentait bien que, à ses yeux, les plaisanteries étaient finies pour la journée.

« Vous êtes dans une cour de justice. Vous allez sortir avec calme, messieurs, s'il vous plaît. La séance est levée. »

Le marteau résonna, et tout le monde écouta, debout, le vieil « Oyez ! » traditionnel.

Les deux hommes de la fourrière sortirent de la salle en bougonnant. Une fois arrivés dans le couloir, ils prirent le pas de course.

« Ce satané chien ! haletait le plus âgé des deux, je vais lui montrer de quel bois je me chauffe ! Attendez un peu que je l'attrape... »

Mais lorsque les deux hommes arrivèrent dans la cour, ils s'arrêtèrent, frappés de stupeur. Le fourgon était toujours là. Mais à l'endroit où Lassie gisait tout à l'heure, à moitié assommée, il n'y avait plus rien. La cour était vide.

« Ah ! c'est le bouquet, Donnell ! s'écria, tout essoufflé, le plus âgé des deux fonctionnaires. Ce chien devrait être ici, et où est-il ?

— Il a sauté par-dessus le mur, monsieur Fairgusson !

— Deux mètres de haut. Alors qu'il aurait dû se tuer sur le ciment. Ce n'est pas un chien, Donnell, c'est un démon ! »

Les deux hommes regagnèrent leur bureau au sous-sol.

« Monsieur Fairgusson, un démon a des ailes, n'est-ce pas ?

— Exactement, Donnell ; c'est bien ce que je veux dire : il faut avoir des ailes pour franchir ce mur. Maintenant, voilà la question qui se pose : qu'allons-nous faire ? »

Donnell fit la moue.

« Je n'en sais rien.

— Eh bien, réfléchissez. Que feriez-vous si vous étiez tout seul ? »

Donnell se plongea dans une méditation profonde. Enfin, son visage s'éclaira.

« Prenons le fourgon et allons voir si nous ne pouvons pas le retrouver par là ! »

Fairgusson secoua la tête comme s'il désespérait de l'humanité.

« Donnell ! La vie ne vous apprendra-t-elle donc jamais rien ?

— Apprendre ? Que dois-je apprendre ?

— L'heure ! L'heure ! dit Fairgusson avec emphase. Combien de fois vous l'ai-je répété ? Lorsqu'on est fonctionnaire, on se conforme à l'horaire. Si vous vous mettez à travailler à toute heure du jour et de la nuit, on trouvera naturel que vous continuiez toujours à le faire.

— C'est vrai, j'avais oublié.

— Oublié ! Vous aviez oublié ! Prenez exemple sur moi, mon ami, et vous arriverez à quelque chose. »

Donnell prit un air tout confus.

« Allons, dit l'autre, une bonne tête évite de faire bien des pas. Maintenant, nous allons rédiger notre rapport. »

Fairgusson prit un papier et un crayon dont il suçait l'extrémité un long moment.

« C'est difficile, Donnell, dit-il enfin. Cette affaire jette une sorte de tache sur notre blason. Depuis vingt ans que je travaille ici, c'est la première fois qu'un chien s'échappe ; et je ne sais comment rendre compte de cet incident. »

Donnell se gratta la tête, et, soudain, il eut une inspiration.

« Écoutez ! si vous n'en parliez pas ? »

Fairgusson leva les yeux d'un air admiratif.

« C'est peut-être une idée, Donnell. Enfin, vous faites des progrès ! Mais vous oubliez un fait important : les événements qui se sont déroulés dans la salle du tribunal ; ils seront répétés, sans aucun doute.

— Oui, dit Donnell d'un ton animé, mais vous pourrez dire que nous avons fini par rattraper ce satané colley. Si l'on en veut la preuve, vous montrerez le gros chien que nous avons amené ce matin. Vous n'avez qu'à marquer une entrée de moins, et nous n'aurons pas de chien échappé pour mettre cette tache sur votre... euh... « écoussin ».

— Donnell, vous avez trouvé ! »

Fairgusson se mit au travail avec ardeur. Pendant une demi-heure, il écrivit avec difficulté. Il venait juste de terminer son rapport, lorsqu'on sonna. La porte s'ouvrit et un policeman introduisit la jeune femme et le jeune homme qui avaient assisté, le matin, à la capture de Lassie.

« Voici la fourrière, monsieur », dit le policeman.

Le jeune homme s'avança.

« J'ai appris, dit-il, qu'en indemnisant la fourrière et en payant les droits légaux, je peux obtenir un chien qui n'a pas été réclamé.

— C'est exact, monsieur.

— Eh bien, je... c'est-à-dire mademoiselle désire faire sortir le colley que vous avez pris ce matin. »

Fairgusson se gratta la tête.

« Eh bien, autant vous dire la vérité : il s'est échappé.

— Comment ? demanda la jeune fille.

— Il s'est échappé, madame, tout le monde ici pourra vous raconter l'affaire. Il m'a glissé entre les doigts, il est entré dans la salle du tribunal du juge Mac Quarrie, puis il a sauté par une fenêtre, a franchi le mur et il est parti.

— Parti ! »

La jeune fille resta un moment interdite. Puis une expression de joie se refléta sur son visage.

« Je ne sais pas si vous dites la vérité, dit le jeune homme. Pour m'en assurer, je vais adresser une demande écrite pour obtenir ce chien. »

Le capitaine Mac Keith prit des notes sur un petit carnet et s'en alla. La jeune fille le suivit, joyeuse.

« Je suis désolé, Ethelda », dit le jeune homme en montant l'escalier.

Ethelda sourit.

« Mais non, tout va bien, le chien est libre ! Même si je ne l'ai pas, il est libre, libre ! »

En bas, dans le bureau, Fairgusson tempêtait devant son assistant :

« Maintenant, je vais être obligé de rendre compte de l'évasion du colley. Ces gens-là vont adresser une demande écrite et il faudra que j'explique pourquoi je ne peux pas leur donner le chien. »

Fairgusson déchira rageusement le rapport qu'il avait élaboré avec tant de peine.

« Tout ce beau travail pour rien ! Que cela vous serve de leçon, Donnell. Quelle conclusion tirez-vous de ces événements ?

— Il ne faut jamais falsifier un rapport, répondit Donnell, d'un ton docile.

— Non, dit Fairgusson avec mépris, vous n'arriverez jamais à rien, Donnell. La conclusion à tirer est la suivante : ne vous fiez jamais à un chien ! »

Chapitre 17

Lassie arrive en Angleterre

Lassie traversa lentement un champ.

Elle n'allait plus au trot ; elle avançait avec peine, tête basse, queue pendante. Son corps décharné se balançait légèrement, car il lui fallait mettre en œuvre tous ses muscles pour faire fonctionner ses pattes.

Mais Lassie marchait en droite ligne et poursuivait son chemin en direction du sud.

Harassée de fatigue, elle traversa une prairie, sans faire attention aux vaches qui broutaient autour d'elle et qui levèrent la tête pour la regarder passer.

L'herbe devenait plus dense sous les pas de la chienne. Le sentier se couvrit bientôt d'une boue épaisse ; puis la boue fit place à une mare, et la mare à la berge d'une rivière.

Lassie s'arrêta au bord du terrain piétiné où les bêtes venaient boire et chercher un peu de fraîcheur par cette chaude journée. Quelques vaches enfoncées dans l'eau jusqu'aux jarrets, se retournèrent, sans cesser de remuer les mâchoires, pour regarder l'intruse.

Lassie gémit doucement et dressa la tête pour essayer de sentir quelque effluve venant de l'autre rive. Elle hésita un moment, puis, s'efforçant de passer à gué, avança de plus en plus profondément dans l'eau. Maintenant, Lassie ne sentait plus le fond. Un remous l'entraîna dans le sens contraire au courant. Elle se mit à nager, tout en agitant la queue.

Ce cours d'eau n'était pas un torrent semblable à celui que Lassie avait traversé dans les Highlands, ni un fleuve sale, bordé de nombreuses usines comme celui de la ville industrielle des Lowlands : c'était une large rivière dont le courant puissant l'emporta bientôt.

La chienne battait inlassablement l'eau de ses pattes fatiguées, mais elle ne semblait pas se rapprocher de la rive opposée qui défilait devant ses yeux.

Étourdie par la faiblesse, elle ralentit peu à peu et s'enfonça dans l'eau. Mais, dans un dernier effort, elle secoua sa torpeur, redressa la tête et reprit la lutte de plus belle. Tel un nageur en détresse, elle se débattait furieusement et faisait jaillir un bouillonnement d'écume.

Enfin, elle réussit à coordonner ses mouvements, et, une fois de plus, repartit d'une allure régulière.

Ce fut une longue, une courageuse traversée. Quand Lassie atteignit la terre ferme, elle était trop faible pour se hisser hors de l'eau. Elle s'agrippa à l'aide des pattes de devant, mais en vain : la berge était trop haute. Épuisée, la pauvre bête retomba. Prise dans un remous, elle fut entraînée, et renouvela sa tentative pour retomber encore dans un bruit d'éclaboussement. Enfin, le courant la déposa sur un haut-fond d'où elle put gagner la rive à gué.

Chancelant sous le poids de l'eau qui imbibait sa fourrure, le malheureux colley dut ramper pour escalader la berge, puis, à bout de forces, se laisser tomber sur le sol.

Lassie ne savait pas qu'elle se trouvait maintenant en Angleterre. C'était une chienne qui essayait de rejoindre son foyer, elle ne connaissait pas les cartes comme les hommes et elle ignorait qu'elle avait traversé les Highlands, les Lowlands et qu'elle venait de franchir la Tweed, frontière entre l'Angleterre et l'Écosse.

Non, Lassie ne savait rien de tout cela, mais elle se rendait compte qu'une chose étrange lui arrivait : ses pattes ne voulaient plus lui obéir, ses muscles fatigués se révoltaient enfin contre son désir d'avancer. Lassie s'affaissa peu à peu et tomba couchée sur le flanc. La pauvre bête gémit un peu ; se cramponnant au sol, elle essayait de se traîner. Elle réussit à

avancer d'un mètre, d'un pied, de quelques pouces encore dans l'herbe rude ; puis ses muscles cessèrent tout travail.

Lassie resta étendue sur le côté, les pattes raides, les yeux vitreux ; on l'aurait prise pour un chien mort sans le mouvement spasmodique de ses flancs décharnés.

Lassie demeura dans cette position un jour entier. Des mouches bourdonnaient autour d'elle, mais la chienne ne levait pas la tête pour les attraper.

Le soir tomba et, de l'autre côté de la rivière, retentirent les cris du berger et les meuglements des vaches. Dernier chant des oiseaux, le tireli d'une grive s'égreña dans le long crépuscule.

Puis, ce furent les bruits de la nuit : le cri aigu d'un hibou, le clapotis régulier de l'eau sous les pattes d'une loutre partant en chasse, l'aboïement lointain d'un chien de ferme et le murmure des arbres.

L'aube se leva, apportant des sons nouveaux : le bruit d'éclaboussement de l'eau après le saut d'une truite dans la rivière encore voilée de brume, le croassement des freux signalant l'arrivée de l'homme qui venait de quitter sa chaumière pour aller aux champs. Le soleil se leva et la première brise du jour fit danser sur l'herbe les ombres légères des arbres frémissants.

Lorsque Lassie sentit la lumière du soleil, elle se leva lentement. Ses yeux avaient perdu tout éclat, mais elle se remit en marche et, péniblement, s'éloigna de la rivière.

C'était une chambre petite et fort modeste. Assis près de la table où brillait la lampe, Daniel Fadden lisait lentement son journal.¹¹ Devant le feu de charbon, sa femme tricotait dans son fauteuil à bascule. Mme Fadden se balançait inlassablement tandis que ses doigts faisaient marcher avec rapidité la laine et les aiguilles, et la vitesse de ces deux mouvements ne variait pas : un balancement du fauteuil pour trois mailles tricotées.

Le mari et la femme étaient très âgés l'un et l'autre, et ils avaient vécu si longtemps ensemble qu'ils semblaient ne pas avoir besoin de parler

pour se comprendre. Ils étaient simplement heureux de vivre sous le même toit et de sentir chacun la présence de l'autre.

Enfin, Daniel Fadden releva sur son front ses lunettes cerclées d'acier et regarda le feu.

« Il faudrait ajouter un peu de charbon », dit-il.

La femme approuva de la tête, sans cesser de se balancer. Ses lèvres s'agitaient sans bruit tandis qu'elle comptait ses mailles. Elle fermait le talon de son tricot et ne voulait pas se tromper.

Daniel se leva lentement, prit le seau à charbon et s'approcha de l'évier sous lequel, dans un placard, se trouvait la réserve de charbon. Le vieillard en prit quelques morceaux à l'aide d'une petite pelle.

« Nous n'en avons presque plus », dit-il.

Mme Fadden leva les yeux. Les deux époux faisaient mentalement le compte de l'argent nécessaire à l'achat de charbon. Le dernier quintal avait filé bien vite ! La vie des Fadden tournait autour de problèmes de ce genre. Ils devaient sans cesse surveiller leurs dépenses. Le gouvernement leur versait une petite pension pour leur fils tué en France, et ils recevaient aussi l'allocation aux vieillards : vingt shillings par semaine pour chacun d'eux. Ce n'était pas la fortune, mais les Fadden savaient économiser et ils ne devaient rien à personne. Dans leur petite maison, perdue au bord de la route, loin de toute agglomération, ils n'avaient pas de gros frais. Fadden cultivait quelques légumes dans son jardinet. Il élevait des poulets, quelques canards, et une oie « qu'on engraisait pour Noël ». Cette oie avait joué un bon tour aux deux époux. Six ans auparavant, Fadden avait obtenu un oison en échange d'une douzaine d'œufs. Il avait élevé l'animal avec le plus grand soin, proclamant qu'il serait gras à souhait pour la Noël.

En effet, l'oie était devenue énorme. Quelques jours avant Noël, Fadden avait pris sa hachette et l'avait contemplée longuement. Mme Fadden, comprenant les pensées de son mari, avait enfin levé des yeux pleins d'indulgence.

« Dan, avait dit la vieille femme, je n'ai pas bien envie de manger de l'oie cette année. Nous pourrions plutôt tuer un poulet, et...

— Oui, Dally, ce serait un horrible gaspillage : une oie aussi grosse pour nous deux ! Un poulet fera très bien l'affaire... »

Ainsi, l'oie avait été épargnée. Et, à partir de ce jour, elle fut régulièrement engraisée pour Noël.

Chaque année, Fadden annonçait : « Cette fois, je la tue. On ne peut engraisser une oie toute l'année pour la regarder se pavaner en se dandinant comme si elle était la reine de céans. Cette fois, je la tue. »

Mais l'oie vivait encore. Mme Fadden savait qu'il en serait toujours ainsi. Lorsque Fadden proclamait d'un air belliqueux que l'animal allait passer à la casserole, sa femme disait docilement : « Oui, Dan. » Et quand le vieux Daniel tergiversait à la dernière minute pour annoncer enfin qu'une oie était un bien trop gros morceau pour eux deux, Mme Fadden répondait encore : « Oui, Dan », et elle se disait en elle-même que l'oie vivrait bien longtemps encore, lorsque son mari et elle dormiraient de leur dernier sommeil « à six pieds sous terre ».

Mais la vieille femme n'aurait pas voulu qu'il en fût autrement. Si Dan avait persisté dans son intention proclamée d'une voix si haute, Mme Fadden aurait senti le monde crouler sous ses pieds.

Bien sûr, il fallait beaucoup d'argent pour nourrir cette oie énorme et affamée, mais on pouvait économiser sur autre chose. Un penny par-ci, un penny par-là, en achetant avec soin et en réduisant le plus possible les dépenses, on arrivait toujours à joindre les deux bouts.

Ainsi s'écoulait la vie des Fadden, vie pleine de dignité et de bonheur, mais où revenait toujours la pensée de ces *pennies* si précieux. Et ce soir-là, les soucis d'argent réapparurent lorsque les deux vieillards constatèrent combien leur charbon avait diminué vite.

« Inutile de raviver le feu, Dan, dit Mme Fadden. Recouvre-le de cendres, et montons nous coucher. Nous veillons trop tard, de toute façon.

— Reste donc un peu », dit Daniel ; car il savait que Dally aimait beaucoup s'attarder le soir auprès du feu pour tricoter. « Il est encore de bonne heure. Je vais mettre seulement un tout petit peu de charbon ; car Dieu sait qu'il fait assez froid, ce soir, avec cette sale pluie glacée qui vient de l'est. »

Dally approuva de la tête. Tout en se balançant, elle écoutait le vent hurler à l'est de la maison, et la pluie frapper les volets.

« L'automne arrivera vite, Dan.

— Oui, je le crois. C'est le premier vent d'est, ce vent froid qui vous glace jusqu'aux os. Je n'aimerais pas rester dehors. »

Mme Fadden se balançait en cadence et son esprit vagabondait. Toutes les fois qu'on parlait du mauvais temps, elle revoyait son jeune Dannie. Dans les tranchées, les soldats n'avaient pas de feu pour les réchauffer. Ils avaient passé le premier hiver dans des trous boueux et ils avaient dormi, la nuit, sans abri. Il y avait de quoi vous tuer ! Et, pourtant, lorsque Dannie était venu en permission, il était plein de santé et avait une mine splendide. Quand Mme Fadden avait recommandé à son fils de bien se couvrir la poitrine et la gorge, le jeune homme avait éclaté d'un gros rire joyeux.

« Après avoir passé l'hiver en France, ce n'est pas le froid qui me tuera, maman », s'était-il écrié.

En effet, ce ne fut ni le froid, ni la maladie qui causèrent la mort de Dannie. Des mitrailleuses, avait écrit le colonel dans cette lettre que Dally conservait toujours pieusement à côté de son certificat de mariage.

Ah ! la guerre, les mitrailleuses, les balles qui emportaient tout le monde : les braves et les poltrons, les faibles et les forts comme Dannie. Et ce n'était pas pour mourir qu'il fallait être brave, c'était pour vivre, pour vivre dans la boue, la pluie et le froid, en gardant malgré tout bon moral. Oui, cela demandait du courage. Souvent, lorsque le vent soufflait et que tombait la pluie glacée, Mme Fadden se représentait la vie des soldats. Il y avait si longtemps de cela, mais la vieille femme y songeait toujours, tricotant, marmonnant, se balançant, tricotant, marmonnant, se balançant.

Le fauteuil à bascule s'arrêta soudain, et Mme Fadden releva la tête. Elle resta immobile un moment, puis elle reprit le cours de ses pensées, tricotant, marmonnant, se balançant. Brusquement, la vieille femme s'arrêta de nouveau. Elle retint sa respiration pour pouvoir entendre malgré le pétilllement du feu. Le charbon sifflait, les cendres grésillaient

en tombant sous la grille, le journal de Daniel faisait un léger bruit de froissement. Plus loin, on entendait le battement d'un volet mal fixé et le martèlement des rafales de pluie. Mais il y avait encore un autre son, là-bas. Ou était-ce un effet de l'imagination de Mme Fadden tandis qu'elle songeait à Dannie ?

La vieille femme baissa la tête, puis elle se redressa de nouveau.

« Dan, il y a quelque chose près des poulets ! »

Daniel prêta l'oreille.

« Allons, Dally, tu te fais toujours des idées, dit-il d'un ton de reproche. Ce n'est que le vent qui secoue ce volet mal fixé. Il faudra que je le répare. »

Le vieillard reprit sa lecture, mais la petite femme à cheveux gris restait attentive.

« Tiens ! Encore ! J'entends quelque chose ! dit-elle.

« Si tu ne veux pas aller voir ce qui cherche à attraper tes poulets, Daniel Fadden, moi j'y vais ! »

La vieille femme prit son châle. Mais son mari se leva.

« Allons, allons, grommela Daniel, si tu veux que j'y aille, il faut bien te contenter. Je vais voir.

— Mets ton cache-nez autour du cou, d'abord », dit Mme Fadden.

Elle regarda partir son mari et resta seule dans la maisonnette. Habitée à vivre loin de tout son humain, la vieille femme entendit, malgré l'orage, le bruit des pas qui s'éloignaient, puis revenaient rapidement quelques instants plus tard. Daniel arrivait en courant. Mme Fadden se leva d'un bond et se trouva à la porte avant que celle-ci ne s'ouvrît.

« Prends ton châle et viens, dit le vieillard. J'ai trouvé. Où est la lanterne ? »

Le mari et la femme se précipitèrent dehors tous les deux dans la nuit. Se courbant pour résister aux rafales de vent et de pluie, ils remontèrent la route, en longeant une haie d'aubépine. Enfin, le vieux Dan s'arrêta et descendit le talus. Sa femme tenait la lanterne. Alors, Mme Fadden aperçut ce que son mari avait découvert : un chien couché dans le fossé.

La tête de l'animal se tourna et la lumière de la lampe se refléta un instant dans ses yeux.

« Pauvre, pauvre bête ! dit Mme Fadden. Je me demande qui peut laisser son chien dehors par une nuit pareille ? »

Le vent emporta ces paroles, mais Daniel entendit la voix de sa femme.

« Il est trop fatigué pour marcher, s'écria-t-il. Lève la lanterne.

— Veux-tu que je t'aide ?

— Quoi ? »

Mme Fadden se pencha et cria plus fort :

« Veux-tu que je t'aide ?

— Non, j'y arriverai tout seul. »

Daniel se baissa et souleva l'animal. Serrant contre sa poitrine son châle que le vent aurait emporté, la femme s'approcha en tenant la lanterne.

« Va doucement, Dan, dit-elle. Oh ! pauvre, pauvre bête ! »

Mme Fadden courut ouvrir la porte. Haletant, son mari entra. La porte claqua derrière lui. Les deux époux portèrent Lassie près du feu et l'étendirent sur le tapis.

Immobiles, les Fadden regardaient le chien. Lassie était couchée, les yeux clos.

« Je me demande s'il vivra jusqu'au matin, dit l'homme.

— Ce n'est pas une raison pour rester plantés. Essayons de faire quelque chose. Change-toi, Dan, vite, sinon tu vas tomber malade, toi aussi. Regarde comme elle tremble, cette pauvre bête ; elle n'est pas morte. Prends le sac qui est au fond du buffet et réchauffe un peu ce chien. »

Daniel se courba avec difficulté et se mit à frictionner la fourrure trempée de Lassie.

« Il est tout crotté, Dally, dit-il. Ton beau tapis propre va se couvrir de boue.

« Eh bien, tu le secoueras demain matin, répondit Mme Fadden, d'un ton sec. Je me demande si nous pourrions faire manger cet animal. »

Le vieillard leva la tête. Dally tenait à la main une boîte de lait condensé. Sans parler, les deux époux se communiquaient mutuellement leurs pensées, dans une sorte de conversation muette. C'était le dernier lait qui leur restât.

« Nous prendrons du thé pur au petit déjeuner, dit la femme.

— Gardes-en un peu, Dally, tu n'aimes pas le thé sans lait.

— Bah ! cela n'a pas d'importance », dit-elle.

Mme Fadden fit chauffer le lait dans de l'eau.

« Nous agissons souvent par habitude, je pense, poursuivit-elle. En Chine, dit-on, on boit toujours le thé pur.

— Peut-être ne sait-on pas le faire autrement », grommela Daniel.

Le vieillard continuait à frotter le corps du chien tandis que sa femme agitait le lait dans une casserole au-dessus du feu. La maison était silencieuse.

Lassie restait couchée, immobile. Dans son état de demi-conscience et de terrible fatigue, un sentiment de paix l'envahit confusément. Tant de souvenirs venaient reconforter la chienne ! Cet endroit avait un parfum agréable : l'odeur du pain cuit s'y mêlait à celle de la fumée du charbon. Les mains qui touchaient Lassie ne cherchaient pas à l'emprisonner ou à la meurtrir ; elles étaient douces, au contraire, et leur contact soulageait les muscles douloureux. Les gens n'avaient pas de gestes brusques, ils ne criaient pas et ne lançaient pas de choses qui font mal. Ils allaient doucement sans effrayer la chienne.

Mais ce que Lassie appréciait par-dessus tout, c'était la chaleur, une chaleur qui étourdissait, qui endormait les sens et emportait doucement la conscience dans le domaine de l'oubli et de la mort.

Lassie vit dans un rêve une main poser près d'elle la tasse de lait. Elle ne pouvait sortir de son état de demi-torpeur. Elle essaya de lever la tête. Impossible.

Alors, la chienne sentit qu'on lui soulevait le museau et que du lait descendait dans sa gorge. Elle avala une fois, deux fois, trois fois. En coulant dans le corps de Lassie, le filet de liquide chaud acheva

d'endormir ses sens. Elle resta immobile et les cuillerées de lait qu'on lui versait dans la gorge tombaient maintenant sur le tapis.

La vieille femme se leva et s'approcha de son mari.

« Crois-tu que ce chien va mourir, Dan ? Il n'avale plus rien.

— Je ne sais pas, Dally. Il peut passer la nuit. Nous l'avons soigné de notre mieux, nous n'avons plus qu'à laisser agir le destin. »

Mme Fadden regarda fixement Lassie.

« Dan, je vais veiller auprès de cette bête.

— Allons, Dally, nous avons fait tout ce que nous pouvions, et...

— Mais il peut avoir besoin de quelque chose... c'est un si joli chien !

— Joli ! Cet horrible bâtard de chien errant...

— Oh ! Dan, c'est le plus beau chien que j'aie jamais vu. »

La vieille femme s'installa d'un air résolu dans son fauteuil à bascule et se prépara à passer la nuit.

Une semaine plus tard, Mme Fadden était assise dans son fauteuil. Le soleil du matin filtrait par la fenêtre et le souvenir de l'orage semblait un rêve bien lointain. La vieille femme regarda par-dessus ses lunettes et sourit à Lassie, couchée sur le tapis, les oreilles dressées.

« C'est bien lui, dit Mme Fadden à haute voix, et tu le sais, n'est-ce pas ? »

On entendit les pas de Dan, et la porte s'ouvrit.

« Tu sais, Dan, la chienne connaît déjà ton pas, dit la femme d'un air fier.

— Ah ! répondit Dan d'un ton sceptique.

— Oui, reprit Dally. L'autre jour, lorsque ce colporteur est venu, elle a fait un vacarme infernal. Ma parole, cette chienne a bien fait voir qu'il y a quelqu'un pour garder la maison quand tu n'es pas là. Mais elle n'aboie jamais si c'est toi qui arrives ; elle doit donc reconnaître ton pas.

— Ah ! répéta l'homme.

— C'est une chienne intelligente et jolie, dit Mme Fadden, s'adressant plutôt à Lassie qu'à son mari. N'est-elle pas jolie, Dan ?

— Si, ma foi.

— Pourtant, au début, tu disais qu'elle était laide.

— Oui, mais c'était avant...

— Tu vois, il a suffi de prendre un vieux peigne et d'arranger sa fourrure. »

Le vieux couple regarda Lassie qui était couchée, la tête droite, dans la position d'un lion, attitude fréquente chez les colleys. Le museau effilé de la chienne se dressait de façon gracieuse au-dessus de sa collerette qui commençait à reprendre sa blancheur éclatante.

« Est-ce qu'elle n'a pas changé ? demanda fièrement Dally.

— Oui, c'est vrai », répondit Dan d'un air mélancolique.

Mme Fadden dénota un ton de tristesse dans la voix de son mari.

« Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Écoute, Dally, tout cela me tracasse. Je croyais d'abord avoir affaire à un bâtard, mais je vois maintenant que c'est une belle chienne.

— Bien sûr, c'est une belle chienne, dit joyeusement Mme Fadden. Il lui fallait simplement un peu de chaleur, de nourriture et d'affection. »

Daniel secoua la tête d'un air exaspéré, car sa femme ne voyait pas où il voulait en venir.

« Ne comprends-tu pas, Dally. C'est une belle chienne ; maintenant qu'elle est bien propre et qu'elle va mieux, on peut voir que c'est une bête de valeur, et...

— Et quoi ?

— Eh bien, les chiens de valeur ont des propriétaires.

— Des propriétaires ? Jolis propriétaires, qui ont laissé errer cette pauvre chienne à moitié morte de faim par une nuit comme celle où nous l'avons recueillie ! Des propriétaires, en vérité ! »

L'homme secoua la tête et se laissa tomber lourdement sur sa chaise. Il bourra sa pipe d'argile.

« Voyons, Dally, c'est une bête de prix, je le vois maintenant ; ne t'y attache pas trop, parce qu'un jour son maître pourrait venir. »

Interdite, la vieille femme se mit à réfléchir à ce problème nouveau et terrifiant. Son beau chien... son chien !

« Eh bien, dit enfin Mme Fadden, si on doit nous la prendre, le plus tôt sera le mieux. Va te renseigner pour savoir si cette chienne appartient à quelqu'un, veux-tu, Dan. Va demander aux alentours. »

Le vieillard approuva de la tête.

« Ce sera agir avec honnêteté, dit-il. Demain, j'irai à la ville et je demanderai.

— Non, Dan, vas-y aujourd'hui, vas-y tout de suite ; je n'aurai pas une minute de repos tant que je ne le saurai pas. Demande partout, et si elle doit nous quitter, elle s'en ira. Mais si elle n'appartient à personne, nous aurons fait notre devoir, et nous pourrons vivre en paix. »

Daniel tirait sur sa pipe, mais sa femme ne le laissa pas en repos jusqu'à ce qu'il se fût décidé à se mettre en quête ce jour-là.

Fadden partit vers midi ; suivant lentement la grand-route, il parcourut les quelque six kilomètres qui les séparaient de la ville. Tout l'après-midi, Mme Fadden se balançait dans son fauteuil. De temps en temps, elle allait à la porte et regardait sur la route.

La journée fut bien longue ; les minutes semblaient se traîner pour la vieille femme. Enfin, à la nuit tombante, elle entendit des pas.

Avant même que son mari n'eût ouvert la porte, Mme Fadden s'écria :

« Alors ?

— J'ai demandé partout, et personne ne semble l'avoir perdue.

— Alors, elle nous appartient ! »

Mme Fadden rayonnait de bonheur. Elle regarda la chienne à l'allure fière. Lassie était encore un peu maigre, mais pour la vieille femme, c'était cependant la merveille de la race canine.

« Elle nous appartient, répéta Mme Fadden. Nous avons fait ce que nous avons pu. Maintenant, la chienne est à nous.

— Allons, Dally. Ses maîtres pourraient passer par hasard et la voir, ne...

— Elle nous appartient », répétait obstinément Dally.

Mme Fadden se disait que le propriétaire de Lassie ne la découvrirait jamais. Elle y veillerait ; elle garderait toujours la chienne près d'elle dans

la maisonnette. Elle ne la laisserait pas vagabonder dehors, et ce terrible propriétaire inconnu ne pourrait pas voir Lassie en passant.

Chapitre 18

Le plus beau cadeau : la liberté

Lassie était couchée sur le tapis. Les trois semaines de repos passées dans sa nouvelle maison lui avaient rendu ses forces. Ses sens étaient redevenus normaux, ses muscles avaient presque repris leur vigueur d'antan, et les souvenirs du passé, presque oubliés durant les jours de malheur et de maladie, lui revenaient en mémoire. En retrouvant la santé, la chienne sentait grandir en elle, chaque jour de plus en plus pressantes, de plus en plus exigeantes, les impulsions d'autrefois.

Le désir qui dominait toute la vie de Lassie s'était éveillé de nouveau et ne la laissait jamais en repos.

L'après-midi était toujours le plus mauvais moment de la journée. Dès que les aiguilles de l'horloge approchaient de quatre heures, les tortures de Lassie devenaient intenable.

L'instinct régnait en maître.

C'était l'heure... l'heure... l'heure...

Lassie se levait et se dirigeait vers la porte. Elle dressait la tête en gémissant.

« Allons, ma fille, disait la vieille femme. Tu viens de faire une bonne promenade en laisse, tu n'as pas besoin de sortir encore. Viens donc ici et couche-toi. »

Mais Lassie n'obéissait pas. Du museau, elle montrait la porte. Puis elle allait à la fenêtre, se dressait sur les pattes de derrière, descendait et revenait à la porte. Comme un animal en cage, la chienne arpentait la

pièce. Sans arrêt, de la porte à la fenêtre, de la fenêtre à la porte, elle continuait ce va-et-vient incessant. Ses pattes faisaient résonner le sol de pierre de la maisonnette et le léger grincement des ongles du colley suivait le même rythme que le cliquetis des aiguilles à tricoter de la vieille femme.

Au bout d'une heure, Lassie regagnait lentement son tapis, se couchait et, l'œil fixe, regardait le feu. Le rendez-vous était manqué.

La vie des animaux est régie par l'habitude, mais, des habitudes, on peut en contracter de nouvelles ; et il y avait de fortes chances pour que Lassie oubliât le passé et restât, satisfaite, dans sa nouvelle maison. Le colley obéissait aux Fadden, répondait à leurs appels, se laissait caresser et recevait une grande part de l'amour qui rayonnait de la vie simple du vieux couple.

Mais Lassie acceptait toutes ces marques d'affection comme un chien qui n'a qu'un maître et dont le maître est absent.

Lassie n'oubliait pas. Au contraire, en recouvrant la santé, elle se rappelait de mieux en mieux le passé, et ses allées et venues de l'après-midi devenaient de plus en plus longues, de plus en plus fébriles.

Le vieux couple ne manquait pas de remarquer l'attitude de la chienne. Mme Fadden avait une véritable adoration pour le nouvel être qui était entré dans sa vie et elle observait le moindre mouvement de Lassie. Le va-et-vient du colley entre la porte et la fenêtre ne pouvait donc pas passer inaperçu.

La vieille femme espérait, comme dans un rêve, que Lassie oublierait le monde extérieur et s'habituerait à vivre dans la petite maison, dans cet univers modeste mais confortable, en compagnie des poulets et de l'oie. Mais elle finit par se rendre compte qu'il n'y avait rien à faire, car la chienne commençait à refuser la nourriture qu'on lui offrait. Alors, la vieille femme comprit.

Un soir, après un long silence, Mme Fadden s'adressa à son mari.

« Dan.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle n'est pas heureuse chez nous.

— Heureuse ? Qui ? De qui parles-tu ?

— Tu le sais bien : de La Chienne. Elle n'est pas heureuse, elle s'agite sans cesse.

— Sottises ! Tu te fais trop de soucis pour cet animal. Toutes les fois que La Chienne remue le bout d'une oreille, tu crois qu'elle a la rougeole, ou la peste, ou je ne sais quoi. »

Mme Fadden regarda La Chienne, – c'est ainsi que le vieux couple avait baptisé Lassie – et elle tourna la tête.

« Non, Dan. Je ne te l'ai pas dit, mais elle ne mange pas. »

Dan releva ses lunettes sur son front et observa le chien. Puis le regard de Fadden revint vers sa vieille épouse.

« Allons, allons, Dally. Ne t'inquiète pas. Tu l'as tellement fait manger qu'elle dédaignerait sans doute un repas digne d'un roi.

— Voyons, Dan, tu sais que j'ai raison. D'ailleurs, pourquoi la tiens-tu si étroitement en laisse lorsque tu la fais sortir le soir ?

— C'est une simple précaution ; il faut qu'elle s'habitue à la maison. Si je la laissais libre, elle pourrait se perdre, elle ne connaît pas le pays et ne saurait pas retrouver son chemin, et...

— Tu racontes des histoires, Dan. Tu le sais aussi bien que moi : si La Chienne était libre, elle s'en irait et nous quitterait pour ne plus revenir. »

Dan ne répondit pas. Sa femme poursuivit.

« Elle n'est pas heureuse, Dan. Tu ne la vois pas comme moi aller chaque après-midi de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre ; elle finira, je pense, par creuser un chemin sur le sol de la pièce...

— C'est la façon dont un chien demande à aller faire une promenade.

— Non, Dan. J'ai essayé. Je la mène en laisse, elle me suit bien gentiment, elle m'écoute, mais on dirait... sais-tu ce que je pense, Dan ?

— Non.

— Eh bien, on dirait qu'elle nous obéit pour ne pas nous faire de peine. Nous avons été bons pour elle et elle ne veut pas nous blesser. On dirait que cette bête est trop bien élevée pour s'en aller si nous ne le lui disons pas...

— Voyons, un chien ne peut pas avoir de telles pensées, des pensées humaines...

— Si, La Chienne en est capable. Tu ne la connais pas, Dan !

— Quoi ? »

La vieille femme baissa la voix.

« Vois-tu, je connais le secret de cette chienne.

— Quel est-il ?

— Elle va quelque part, Dan, elle a entrepris un voyage.

— Allons, ma pauvre femme, quelles idées tu te mets en tête !

— Tu peux parler, Dan. Je sais. Moi et La Chienne, nous savons, toutes les deux. Elle était partie pour faire un grand voyage. En route, elle s'est sentie fatiguée et elle s'est arrêtée ici. C'était pour elle un hôpital ou une auberge, comme dans les histoires. Maintenant La Chienne va mieux et elle veut repartir, mais elle est si bien élevée, si compréhensive, qu'elle ne veut pas nous faire de peine. Pourtant, au fond de son cœur, elle souhaite s'en aller. Elle n'est pas heureuse ici. »

Dan ne répondit pas. Il vida sa pipe d'argile en la frappant contre la paume de sa main et regarda longuement Lassie. Enfin, il parla. « Oui, dit-il, tu as raison, Dally, tu as raison. »

Certaines personnes, chez qui la peur est une horrible infirmité, s'enfuient terrifiées à la vue d'un animal assoiffé dont la gueule laisse filtrer un filet de salive, en criant : « Un chien enragé ! » Pour d'autres, toute bête errante est un ennemi auquel on doit lancer des pierres. Mais, heureusement pour la race canine, il y a aussi des gens compréhensifs et pleins de bonté dont l'attitude redonne de la dignité et de l'honneur aux relations entre l'homme et le chien.

Et les Fadden étaient de ces gens-là. Le lendemain après-midi, vers quatre heures, le vieux couple regarda Lassie se lever.

Lorsque le colley gémit près de la porte, puis se dirigea vers la fenêtre, Dan et sa femme se mirent à soupirer.

« Eh bien ! » dit Fadden.

Ce fut tout. Les deux époux se levèrent. Dally ouvrit la porte, et, côte à côte, le mari et la femme suivirent Lassie sur la route.

La Chienne resta immobile un moment. Plus rien ne l'empêchait de satisfaire son plus cher désir, mais elle ne pouvait croire à la réalité. Elle regarda la femme dont les mains l'avaient nourrie et caressée.

Mme Fadden fut tentée, un instant, d'appeler la chienne et de la garder pour essayer de chasser de son esprit les souvenirs du passé. Mais la vieille femme était trop honnête ; elle leva la tête et dit d'une voix claire :

« C'est très bien, si tu veux partir, va-t'en. »

Lassie saisit les derniers mots de cette phrase : « Va-t'en. » Elle ne désirait rien de plus.

Elle se retourna pour adresser aux Fadden un regard d'adieu, puis s'éloigna. Elle ne suivit pas la route, ni vers l'est, ni vers l'ouest, elle partit à travers champs, reprenant la direction du sud.

Lassie allait au trot, ce même trot grâce auquel elle avait parcouru bravement les Highlands d'Écosse. Lassie marchait toujours ; elle traversa le champ, franchit un mur, descendit une colline.

Là-bas, sur la route, se tenait la vieille femme¹², les lèvres serrées. Elle agitait la main, en disant :

« Au revoir, La Chienne, au revoir, et bonne chance. »

Lassie était depuis longtemps hors de vue, et Mme Fadden restait toujours là. Enfin, Daniel passa le bras autour des épaules de sa femme.

« Il commence à faire frais, Dally, dit-il. Nous ferions mieux de rentrer. »

Le vieux couple regagna la maisonnette et la vie reprit son cours. Dally prépara le modeste repas du soir, alluma la lampe, et les Fadden se mirent à table.

Ils ne mangèrent ni l'un, ni l'autre.

Alors, le vieux Dan leva les yeux et dit d'un ton plein de sympathie :

« Je vais mettre la lampe sur la fenêtre, cette nuit. Au cas où elle ne serait partie que pour une longue promenade et voudrait revenir... »

Dan savait que la chienne ne reviendrait jamais, mais il pensait, en parlant ainsi, apporter un peu de consolation à sa femme. Cependant, il

s'arrêta au milieu de sa phrase, car, en levant les yeux, il vit Dally baisser la tête... elle pleurait. Dan se précipita.

« Allons, allons, Dally, dit-il, allons. »

Dan entourra sa femme de ses bras et la tapota amicalement pour la consoler.

« Voyons, ne te fais pas de mauvais sang, Dally. Écoute, j'ai mis deux shillings de côté, je prendrai quelques œufs, je les vendrai et j'irai au marché ; je connais un endroit où l'on vend des chiens. J'en achèterai un, un joli petit chien qui restera ici près de toi et ne voudra pas s'en aller.

« Ah ! La Chienne était trop grosse, elle était... ces grosses bêtes mangent trop, d'ailleurs... et un joli petit chien... »

La vieille femme leva les yeux, elle aurait voulu crier les mots qui viennent toujours à la bouche de celui qui aimait un chien et l'a perdu : « Je n'aurai jamais d'autre chien ! »

Mais, par égard pour son mari, Mme Fadden ne prononça pas ces paroles.

« Oui, elle nous coûtait beaucoup à nourrir, Dan.

— Bien sûr. Et un petit chien, ou un chat peut-être, ne nous coûterait presque rien...

— C'est ça, Dan, un chat ! Si tu me trouvais un joli petit chat...

— Oui, un petit chat qui dormirait, roulé en boule, devant le feu et resterait près de toi. Voilà ! Je t'achèterai un beau chat, le plus beau chat qu'on ait jamais vu. Qu'en dis-tu ? »

Dally leva les yeux.

« Ah ! Daniel, comme tu es bon pour moi ! »

Elle essuya vivement ses larmes et sourit.

« Oui, bien sûr, dit Dan. Nous nous mettons dans tous nos états, et pendant ce temps le thé est en train de refroidir.

— Oh ! je ne pourrai pas manger, Dan.

— Alors, prends une bonne tasse de thé.

— Oui, c'est cela. Une bonne tasse de thé nous remettra d'aplomb tous les deux.

— C'est vrai. Et samedi prochain, nous aurons le plus joli petit chat du monde. Tu seras contente ? »

Mme Fadden sourit bravement.

« Oui, je serai contente », dit-elle.

Chapitre 19

Sur la route, avec Rowlie

Rowlie Palmer acheva de se raser et essuya son rasoir démodé.

Rowlie Palmer était un petit homme jovial et rougeaud, qui avait l'air d'être littéralement couvert de boutons de la tête aux pieds, car ses yeux brillants, sa bouche ronde, les bosses et les verrues de son front et de son menton, ressemblaient à des boutons. Et ses vêtements en étaient ornés sans la moindre parcimonie. Son gilet de laine était cuirassé de boutons de nacre et, sur la veste de velours côtelé à manches de cuir qu'il portait par-dessus, il y avait une multitude de boutons de cuivre, jadis boutons d'uniforme de l'armée.¹³

La silhouette de Rowlie Palmer était bien connue dans tout le nord de l'Angleterre, car Rowlie était un potier ambulancier. Il vivait dans une roulotte qui transportait lentement ses marchandises le long des routes. Il annonçait son passage dans un village ou une ville par un bruit semblable au tintement d'une grosse cloche : prenant un gourdin, il frappait l'un de ses pots, un énorme récipient enduit de vernis brun et jaune, et s'écriait d'un ton chantant :

« Palmer ! Palmer est là ! Le parfait potier ! Des bols et des pots, j'en ai tout un lot ! Des sous s'il vous plaît, et vous en aurez ! Des bols et des pots ! »

Rowlie accomplissait sa tournée tous les ans. Lorsque son stock s'épuisait il faisait un crochet pour revenir à son village natal où son frère aîné, Mark, fabriquait la poterie. Mark quittait des yeux le tour toujours en

mouvement dans le grand hangar où il façonnait l'argile ; il adressait un signe de tête à son frère. Rowlie renouvelait sa provision de vaisselle : depuis des pots assez petits pour servir de bols à porridge à un enfant, jusqu'aux grandes bassines de trois pieds de diamètre que les ménagères du pays aimaient utiliser pour pétrir la pâte de leur pain, et qui servaient souvent de baignoires aux bébés.

Rowlie emplissait sa roulotte de récipients bruns et jaunes dont le vernis étincelait ; et il repartait en disant : « Eh bien, je m'en vais ! »

Mark levait les yeux, faisait un signe de tête, et reprenait son travail. Alors, Rowlie se remettait en route. Il voyageait le jour ; et, la nuit, il arrêta Bess, sa jument, dans quelque endroit favorable pour camper.

Rowlie menait une vie heureuse et confortable. Sa roulotte était une véritable maison en miniature où il arrivait à faire tenir un nombre de choses incroyable à force d'ingéniosité. Chaque objet avait sa place dans le petit logement : le rasoir que Rowlie venait de poser, la cuvette, la tringle pour la serviette.

Le lit était fait, le petit déjeuner terminé, les assiettes rangées. Après avoir harnaché Bess et attaché le sac d'avoine sous la voiture, Rowlie s'installa sur le siège.

« Hue ! Bess ! » s'écria-t-il.

Arrivé sur la route, Rowlie sauta à terre et se mit à marcher à côté de la roulotte. Bess avait assez à traîner sans cette charge supplémentaire. D'ailleurs, Rowlie aimait marcher, à moins que le temps ne fût trop mauvais.

Mais, ce jour-là, il faisait beau. Rowlie allait en chantant dans la brume du matin :

Oh ! mon père, adieu pour toujours !

Oh ! mon père, ma vie s'éteint !

Creusez donc ma tombe au jardin ;

Sur la pierre, une tourterelle,

Pour qu'à jamais l'on se rappelle

Que votre fille meurt d'amour.

C'était une chanson bien triste, mais Rowlie ne s'en rendait pas compte ; il n'y avait même jamais pensé. Sa voix lui tenait compagnie tandis qu'il cheminait, tout seul, de ville en ville. Les seuls êtres qui partageaient la vie de Rowlie étaient Bess, la jument, et Toots. « Toots, c'est quelqu'un », disait Palmer. Elle était assise sur le siège, petite chienne blanche qui n'était ni caniche, ni fox, ni loulou, ni skye-terrier, mais tenait de toutes ces races.

Toots était presque aussi connue que Rowlie. Elle savait se tenir sur un bol renversé, debout sur les pattes de derrière, en maintenant un autre bol en équilibre sur son nez. Elle savait sauter sur une boule de bois qu'elle faisait tourner en avançant, ramasser des pièces jetées sur le sol pour les rapporter à Rowlie, bondir à travers des cerceaux.

Toutes les fois que Palmer arrivait dans un grand village, il donnait une représentation avec Toots, non pour récolter de l'argent, comme un forain, mais parce qu'il aimait les rires et la joie des enfants qui s'assemblaient autour de lui.

Pendant le voyage, Toots restait assise sur le siège, prenant des airs de coquette, regardant la route, comme elle le faisait maintenant, tandis que Rowlie chantait la complainte qui relatait les malheurs de l'amoureuse infortunée.

L'esprit de Rowlie n'était pas aux paroles de sa chanson ; comme toujours, le potier était attentif à tout ce qui l'entourait. À force de voyager et de vivre au grand air, il connaissait bien la nature. Il savait où nichaient les pies, à quel moment émigraient les hirondelles, et aucun chasseur du pays n'avait l'œil plus vif que lui pour voir passer l'éclair fauve d'un renard.

Rowlie avait les sens en éveil. Soudain, il regarda la campagne et s'arrêta de chanter.

Il s'approcha de la voiture et monta sur le marchepied fixé à côté des brancards. Appuyé contre l'avant du véhicule, Rowlie se laissa porter, tout

en observant. Il aperçut un chien qui traversait le champ et se dirigeait vers la route d'une allure régulière.

L'animal avançait sans s'arrêter, comme si une roulotte était une création de la nature au même titre qu'un arbre ou un daim. Rowlie devina les pensées du chien et se cacha en marmonnant :

« Où veux-tu en venir, hein ? »

Le chien approcha de plus en plus et, passant par la brèche d'une haie, se glissa sur la route au moment où la voiture passait.

« Alors, que veux-tu ? » demanda Rowlie à haute voix.

L'animal leva les yeux, traversa le fossé et repartit dans la campagne.

« Tu n'apprécies pas ma compagnie, hein ? » dit Palmer, en descendant du marchepied.

Tout en cheminant, Rowlie suivait des yeux le chien qui le précédait maintenant sur la gauche, longeant presque parallèlement la route. Arrêté par un ruisseau, l'animal se rapprocha du chemin pour traverser sur le pont.

Rowlie entra dans la roulotte et en ressortit les mains pleines de petits morceaux de foie. Toots leva le nez et se mit à agiter sa queue indéfinissable.

« Ce n'est pas pour toi, ma belle », dit Rowlie, tout en surveillant l'autre chien.

Le colley arriverait au pont en même temps que la voiture.

« Eh bien, cette fois, nous allons faire semblant de ne pas te remarquer », dit Rowlie à haute voix, et il se mit à chanter avec énergie.

Mon vieux papa, il me disait :

Un conseil je vais te donner,

Car, mon enfant, t'es bien simplette...

« Allons, Bess, par ici. Non, pas dans le fossé. Tourne un peu. C'est ça !... »

Mais qu'y a-t-il donc dans ta tête ?

Point de bon sens, je parierais ;
Et s'il t'arrive d'en montrer...

Chantant, interrompant sa chanson pour régler la vitesse du cheval, Rowlie atteignit le pont au moment où le chien s'en approchait. Le potier continua à crier à tue-tête, feignant de ne pas remarquer l'animal qui s'arrêta pour laisser passer la voiture. Sans tourner la tête, Rowlie se mit à agiter sa main pleine pour répandre l'odeur du foie, et négligemment, laissa tomber un morceau sur la route. Après avoir traversé le ruisseau, il se retourna un peu pour observer le chien.

Arrivée près du pont, Lassie s'approcha lentement de la viande dont le parfum semblait emplir l'air. Elle avait tellement faim que sa gueule en devint humide ; elle avança encore et baissa le museau pour toucher la viande.

Lorsque Lassie était petite, Sam avait semé en différents endroits de petits fragments de viande où il avait introduit des grains de poivre rouge. En mordant dans cette viande, la jeune chienne avait trouvé des boules de flamme ; et, pour comble de malheur, tandis que sa gueule semblait en feu, Lassie avait entendu la voix de son maître la gronder.

« C'est cruel, je le sais, avait dit Sam Carraclough à son fils Joe, mais il n'y a pas d'autre façon de la dresser. J'aime mieux lui faire goûter du poivre rouge pendant qu'elle est petite, que de la voir mourir plus tard empoisonnée. »

Cette leçon s'était gravée dans l'esprit du colley : un chien ne doit pas manger des aliments rencontrés par hasard.

Cependant, Lassie était assez affamée pour oublier ses bonnes habitudes. Son nez frémit. Elle renifla le morceau de foie, puis, brusquement, laissa la viande, et traversa le pont.

Là-bas, près de la roulotte, Rowlie Palmer hochait la tête.

« Tu es un bon chien, bien élevé, dit-il. Tant mieux pour toi, mais nous allons voir... »

Sans interrompre sa chanson, le potier continua d'agiter le foie et une longue traînée de parfum se répandit derrière lui.

Comment résister à cet arôme délicieux ? Après le pont l'impulsion de Lassie fut de quitter le chemin et de repartir à travers champs, mais elle ne voulait pas renoncer à cette piste alléchante ; elle sauta le fossé et se mit à marcher sur la route, un peu en arrière de Rowlie, parallèlement à la roulotte.

Rowlie Palmer chanta d'un ton joyeux :

Voilà un chien des plus méfiants,
Mais il s'approche doucement.
Il aura beau être rusé,
Je saurai bien l'apprivoiser.

« Que dis-tu de cette chanson, Toots ? Tu aimerais avoir un compagnon, eh bien, nous allons voir. »

Rowlie Palmer poursuivit son chemin. De temps en temps, lorsqu'il tournait la tête, il apercevait le colley derrière lui, dans la campagne. Parfois le chien disparaissait pendant longtemps, puis il revenait, attiré par l'odeur de la viande, et, chaque fois, il se rapprochait davantage de la roulotte, et de cet homme qui semblait ne pas s'inquiéter de lui le moins du monde.

Ce manège continua toute la matinée, tandis que la voiture traversait des plaines désolées. Lorsque le soleil fut haut dans le ciel, Rowlie Palmer fit une halte au bord de la route et il vit le colley s'arrêter derrière lui.

« Il est temps de déjeuner, Toots », dit Rowlie.

Le potier installa rapidement un petit brasero et alluma du feu. Il fit bouillir de l'eau, prépara le thé, fit réchauffer un pot de ragoût, coupa le foie et le présenta à Toots dans un bol ; enfin, Rowlie se mit à manger, en donnant très ostensiblement des parcelles de nourriture à sa petite chienne. Le colley était maintenant assis à cinq ou six mètres de là, et suivait des yeux tous les mouvements de l'homme. Toots lança deux aboiements aigus à l'adresse de Lassie, mais Rowlie calma vite sa chienne.

Son repas terminé, il se leva.

« Nous connaissons quelques trucs, n'est-ce pas, Toots, dit-il. Et nous allons voir si ce chien va manger, oui ou non. »

Rowlie sortit de sa réserve une écuelle et la remplit de morceaux de foie ; d'un air indifférent, il s'approcha du colley et posa le récipient à terre, comme s'il avait accompli ce geste chaque jour depuis des années.

« Voilà ton déjeuner, dit Rowlie, mange. »

Lassie regarda l'homme revenir près du feu, il semblait ne pas s'occuper d'elle ; alors, elle se leva et s'approcha lentement de l'écuelle.

Un chien ne doit pas manger des aliments trouvés par hasard !

Oui, mais le cas était différent, il ne s'agissait pas de débris jetés à terre, la viande était servie dans un récipient ; et lorsque l'homme donne de la nourriture dans un bol ou une assiette, un chien peut la manger sans crainte d'y trouver des boules de flamme.

Lassie baissa doucement la tête, saisit un morceau de foie entre ses incisives et l'avala. Puis, joyeuse de pouvoir manger de nouveau, elle se précipita sur la viande, dévora tout et lécha même l'écuelle. Après avoir fini, elle resta assise et regarda Rowlie, comme pour dire :

« Voilà un excellent hors-d'œuvre, j'attends la suite maintenant ! »

Rowlie secoua la tête.

« Ah ! non, dit-il, viens avec moi si tu en veux d'autre. J'avais bien dit que nous savions prendre les chiens, Toots. Si l'on jette de la viande sur la route, tu n'y touches pas, colley, mon ami. Quelqu'un t'a trop bien dressé ; il fallait te servir dans une écuelle, c'était là le secret. Et alors, tout a bien marché. Maintenant, debout et en route ! »

Rowlie retira la mangeoire de Bess, vida le brasero, éteignit soigneusement le feu, et rangea toutes ses affaires, en surveillant du coin de l'œil le colley qui restait assis, attendant de voir se produire le miracle d'un bon repas. Lorsque Rowlie se remit enfin en route, il se sentit tout joyeux ; Lassie ne passait plus à travers champs ; elle restait derrière la roulotte, sans trop approcher, cependant ; mais Rowlie ne s'inquiétait pas ; il savait qu'il finirait par triompher de la méfiance du colley.

Et Rowlie chanta gaiement :

Au gibet je serai pendu,
Au gibet je serai pendu,
De mon lit on va m'arracher,
Corde au cou on va m'attacher,
Haut et court, je serai pendu !

Bien des jours plus tard, Lassie suivait encore Rowlie Palmer. Elle trotta sur la route, toujours à quelque distance de la roulotte. Rowlie essaya de lui apprendre à se glisser sous la voiture, derrière l'essieu, comme le faisaient, au temps des cabriolets et des phaétons, les chiens de Dalmatie bien dressés ; mais Lassie ne voulut rien savoir.

La chienne n'aimait pas les cris et le tintamarre qui accompagnaient l'entrée du potier dans un village, mais elle supportait ce vacarme, sachant qu'il serait de courte durée. Tant que Rowlie allait vers le sud, Lassie était satisfaite. Un jour, arrivé à un croisement, Palmer tourna vers l'est. Il sentit alors qu'un membre de sa famille animale manquait à l'appel et regarda en arrière. Lassie était assise au carrefour.

Toutes les fois que Rowlie l'appelait, elle faisait quelques pas vers lui, mais revenait bientôt s'asseoir au même endroit.

Rowlie finit par abandonner la partie. Il grimpa sur le siège de sa roulotte, fit tourner Bess et prit la route qui allait vers le sud.

« Bah ! Je peux aussi bien passer par Godsey que par Menlip », dit-il d'un ton conciliant.

Rowlie se tourna vers Toots.

« Tu vois, un homme compte bien peu parmi les femmes : quelle chance peut avoir un pauvre mâle contre toi, Bess et Sa Majesté. Bess veut aller au nord parce que c'est le chemin de la maison. Sa Majesté veut aller au sud, pour passer l'hiver sur la Riviera, sans aucun doute. Et toi, tu es satisfaite pourvu que tu sois près de moi. Oui, Toots, tu es la seule qui m'aimes vraiment ! »

La petite chienne remua sa queue qui n'était ni raide, ni frisée, ni lisse, ni en panache.

Cette vie vagabonde plaisait à Rowlie. Il aimait suivre les chemins solitaires du nord de l'Angleterre, loin des grandes routes sillonnées par les camions et les autos dont il avait horreur. Et le potier chantait tandis que défilaient les kilomètres.

« Eh bien, Votre Majesté, est-ce que nous pouvons, nous, gens du commun, nous livrer à un travail prosaïque ? »

Rowlie adressait ces paroles à Lassie qui suivait la roulotte. La chienne continuait à marcher comme si elle n'avait rien entendu.

« Je sais, Votre Majesté, dit Rowlie avec humilité, vos oreilles royales sont blessées d'entendre parler d'argent ; mais, nous, gens plus modestes, nous devons vivre. Aussi, avec votre permission, Toots et moi, nous allons gagner un peu d'argent. »

Enchanté de sa petite comédie, Rowlie leva son chapeau et salua Lassie. Puis il alla prendre dans la roulotte son plus gros bol et son gourdin et se mit à frapper vigoureusement en arrivant à la première maison.

Un bruit semblable à un tintement de cloche résonna dans le village et Rowlie cria :

Des bols et des pots.
J'en ai tout un lot !
Des sous s'il vous plaît,
Et vous en aurez !
Des bols et des pots.

Les femmes s'attroupèrent devant les portes et Rowlie les salua au passage. Il arrêta sa roulotte au centre du village. Les ménagères vinrent tâter ses articles, discutant et plaisantant sur les prix.

« Solide ! Mesdames, incassables ! » chantait Rowlie.

« J'ai cassé celui que je vous ai acheté l'année dernière, cria une femme.

— Bah ! Il faut bien que mes articles se brisent parfois, dit Rowlie d'un air malicieux. S'ils étaient vraiment incassables, vous n'en auriez jamais besoin d'autres, et je n'aurais plus qu'à abandonner mon métier. »

Il cligna de l'œil, et les femmes se mirent à rire aux éclats, et se poussèrent du coude, en disant :

« C'est quelqu'un, ce Palmer, le parfait potier ! »

« Allons, dit Rowlie lorsqu'il eut terminé ses ventes. Qui veut voir le chien faire quelques tours ? »

Les enfants poussèrent des cris de joie et battirent des mains. Rowlie sortait de la roulotte tout son attirail et l'installa. Toots sauta du siège avec légèreté, et Rowlie frappa dans ses mains ; mais rien ne se produisit. Le petit chien restait assis, immobile.

« Que se passe-t-il, demanda Rowlie. Tu attends quelqu'un ? Ah ! je vois, Sa Majesté n'est pas encore arrivée pour assister à la représentation. Ah ! la voilà enfin ! »

Soigneusement dressée par Rowlie, Lassie s'avança et alla s'asseoir devant la foule. Le potier lui donna un morceau de foie pour la récompenser.

Il reprit son boniment :

« Maintenant que Sa Majesté est arrivée, nous pouvons commencer, n'est-ce pas ? »

Rowlie fit un signe de la main, et Toots, après avoir aboyé d'un air impatient, commença ses exercices : sauter à travers des cerceaux, dire son âge en aboyant, faire le mort, désigner la plus jolie fille de l'assemblée. Rowlie dirigeait la chienne par des signes faits en cachette. Enfin, Toots termina son numéro par son meilleur tour : perchée sur une boule de bois, elle avançait en tenant dans la gueule un petit drapeau britannique.

« Le colley ne fait rien ? demanda un enfant.

— Tu ne voudrais pas qu'une personne de sang royal travaille, n'est-ce pas ? répondit Rowlie. D'ailleurs, Sa Majesté a l'air décidée à se reposer. »

Portant Toots dans les bras, Rowlie s'approcha de Lassie.

« Veux-tu faire quelque chose ? » demanda-t-il.

Lassie restait assise, sans broncher.

« Veux-tu ramasser ces objets, maintenant que la vedette a terminé son numéro ? »

Lassie restait toujours assise.

« Ramasse ces objets ! » ordonna Rowlie d'un ton de tonnerre.

Lassie ne bougea pas, et les enfants poussèrent des cris de joie. Rowlie se gratta la tête, simulant un profond désespoir. Enfin, les yeux du potier s'illuminèrent, il leva le doigt en regardant les enfants et se tourna vers Lassie.

« Plairait-il à Votre Majesté de m'accorder une faveur ? Voudriez-vous, « s'il vous plaît », ramasser ces objets ? »

Rowlie fit un signe de la main, car tout son bavardage n'avait aucune part dans ses tours. Lassie se leva d'un air fier. De son museau effilé, elle poussa la boule de bois vers la roulotte, ramassa un à un les cerceaux et les entassa devant la porte. Rowlie salua le colley. Lassie fit une révérence en étendant gauchement les pattes de devant comme un chien qui vient de s'éveiller.

« Vous voyez, dit Rowlie. N'oubliez pas de dire : s'il vous plaît, et vous obtiendrez presque tout ce que vous voudrez. Maintenant, nous partons. Rappelez-vous Palmer, le parfait potier. Je reviendrai l'année prochaine. Au revoir. »

Des mains s'agitèrent et la roulotte s'éloigna. Rowlie chantait joyeusement. Toots était roulée en boule sur le siège avant. Bess avançait d'un pas lourd et régulier. Lassie trotta derrière la voiture d'un air indifférent. Elle était heureuse de se retrouver sur la route : elle détestait les haltes dans les villages et n'appréciait pas les représentations où elle jouait un si petit rôle. Elle ne ressemblait pas à Toots, chien savant-né. Lassie était d'une autre race.

Rowlie Palmer le savait bien. Il regarda Toots, à moitié endormie.

« Oui, Sa Majesté est un beau chien, mais elle n'est pas aussi intelligente que toi, ma fille chérie, n'est-ce pas ? »

Toots se tortilla pour ébaucher un frétillement de la queue.

Rowlie termina son repas du soir et prépara de nouveau la roulotte.

« Oui, je sais, tu ne veux pas repartir, dit-il à Bess. Mais nous avons une longue étape à faire, il faut marcher encore un peu. Il fait assez clair. »

Rowlie regarda le ciel. Il faisait un beau clair de lune, mais l'air était vif.

« Un bien sale temps se prépare, je crois. L'hiver n'est pas loin. Il faudra bientôt rentrer chez nous. Aussi nous allons nous dépêcher et voyager un peu cette nuit. »

Palmer tira sa voiture sur la route, et l'on entendit bientôt le clop-clop régulier des sabots de Bess sur la chaussée. Toots dormait profondément sur le siège avant. Lassie trottait derrière la roulotte, heureuse de reprendre la route.

Rowlie calculait mentalement. Encore quatre bonnes heures de marche et, bien avant dix heures, il atteindrait cet endroit si agréable pour camper, près du bois d'Apden. Il ferait froid à ce moment-là. Mais Rowlie prendrait une bonne tasse de thé pour se réchauffer et il se coucherait pour repartir avec le soleil du matin.

Chapitre 20

Un noble cœur et un adieu

Deux hommes avançaient le long de la route dans l'ombre épaisse que projetaient les arbres éclairés par la lune.

« Si ça ne te plaît pas, Snickers, tu n'as qu'à trouver mieux. »

L'homme qui venait de parler était grand et massif. Ses épaules robustes se dessinaient sous son ciré. Une casquette dissimulait en partie son visage à mâchoire carrée. Son compagnon était plus petit et avait une figure en lame de couteau. Au bout de son long nez pendait une petite goutte qui se refusait à disparaître malgré des reniflements sonores.

« Tu me fatigues, Snickers, toujours en train de ronchonner. Je t'ai accepté comme compagnon, je t'emmène avec moi, je te fais vivre grassement, et qu'est-ce que j'en retire ? Des plaintes, des plaintes, toujours des plaintes ! Tu n'en peux plus, tu as mal aux pieds, tu as froid, mais...

— Hé ! Buckles, regarde ! »

Buckles interrompit là son discours et tourna les yeux dans la direction que lui indiquait Snickers. Une lueur rouge scintillait dans l'obscurité. Buckles s'essuya lentement la bouche du revers de la main et chercha autour de lui. Il aperçut au bord de la route une grosse branche. Ouvrant son couteau, Buckles, l'air féroce, se mit à tailler un bâton pour en supprimer les aspérités ; puis, satisfait de son œuvre, il balança le gourdin dans sa main. De son côté, Snickers l'avait imité.

Pendant cette scène, pas une parole ne fut prononcée. Buckles se contenta de faire un signe de tête, et les deux hommes descendirent la route en silence. Cinq minutes plus tard, ils étaient tapis dans un fourré. L'odeur d'un feu de bois leur arrivait en plein visage.

« Palmer, le parfait potier, murmura Snickers, lisant l'enseigne de la roulotte. Un petit marchand ambulante !

— Un marchand, dit Buckles d'une voix à peine perceptible, alors, il a son magot sur lui.

— Certainement, Buckles, ces gens-là portent toujours leur argent.

— Alors, allons-y ! »

Buckles se leva et avança furtivement. Il avait à peine fait dix pas qu'un aboiement déchira le silence de la nuit. C'était le cri rauque d'un chien donnant l'alarme.

« Il a un chien, haleta Snickers.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? » dit Buckles.

Se sachant découvert, le bandit avança hardiment et se dirigea vers le point où brillait la lueur du brasero.

« Retiens ton chien, l'ami ! Nous ne te voulons pas de mal », cria Buckles.

Lorsque Buckles arriva près du feu, le colley aboyait toujours. L'homme leva son bâton, mais le chien s'éloigna rapidement. Rowlie ne réussit pas davantage à attraper Lassie ; elle se planta de l'autre côté du feu en grognant. Les jappements aigus de Toots vinrent alors s'ajouter au vacarme.

« Silence ! dit Rowlie. Taisez-vous toutes les deux ! »

Les aboiements se calmèrent, et l'on n'entendit plus qu'un sourd grondement. Buckles sourit ; Snickers était debout derrière lui.

« Merci, tu es un brave homme, poursuivit Buckles d'un ton qui voulait être désarmant et amical. Tu prends le thé, tu as bien de la chance. Ne pourrais-tu pas en donner une ou deux gorgées pour réchauffer deux pauvres sans-abri qui cherchent du travail ? »

Le bandit avançait en souriant.

Rowlie se leva du tronc d'arbre où il était assis. Il ne se laissait pas prendre aux paroles de Buckles. Le potier n'avait pas voyagé seul pendant des années sans apprendre à connaître le caractère des hommes qu'on rencontre dans les lieux solitaires.

« Non ! Pas de ça ! » hurla Buckles.

Il sauta entre Rowlie et la roulotte vers laquelle se glissait le potier. Buckles balança son gourdin en souriant. Maintenant, il renonçait à jouer la comédie.

« Allons, où est ton argent¹⁴ ? dit-il d'un ton mielleux. Si tu nous le donnes gentiment, nous ne te ferons pas de mal, n'est-ce pas, Snickers ?

— Non, nous ne lui ferons pas de mal.

— Bien sûr ; mais si tu cherches la bagarre, nous serons obligés de te régler ton compte, à notre grand regret. Allons, où est-il ?

— Eh bien, je vais vous le donner », commença Palmer.

S'interrompant, il sauta d'un bond près de la roulotte. Il avait maintenant saisi son gros bâton. Il s'adossa à la voiture et cracha dans ses mains, sans ajouter un mot ; c'était inutile, d'ailleurs.

« Alors, tu veux la manière forte, n'est-ce pas, murmura Buckles en brandissant son arme. Très bien ! »

Rowlie para le coup et frappa à revers, atteignant les phalanges de Buckles. Le gros homme rugit de colère.

« Allons, Snickers, ne reste donc pas planté ! Attaque-le de l'autre côté, sacré poltron ! »

Les deux bandits se précipitèrent ensemble ; et Rowlie, adossé à la roulotte, essaya de les maintenir hors du demi-cercle tracé par son gourdin. Les coups commencèrent à pleuvoir sur la tête et les épaules du potier dont la résistance faiblissait.

À bout de forces, Rowlie appela Lassie qui aboyait près du feu de camp.

« Allons, attrape-les ! »

Lassie s'élança comme une flèche et fonça sur le plus gros des deux hommes. Buckles se retourna et frappa le colley de son bâton. Le coup atteignit Lassie à l'épaule et la fit presque rouler à terre. Interrompant un

instant le combat, les hommes se tournèrent vers la chienne qui les guettait sans bouger.

Différents instincts luttèrent dans l'esprit de Lassie. Mais l'un d'eux l'emporta.

C'étaient encore des hommes cruels, capables de blesser et de faire souffrir, des hommes dont les mains capturaient et emprisonnaient, des hommes que Lassie devait éviter comme elle l'avait déjà fait tant de fois. Il fallait fuir hors de leur vue.

À ce moment, Buckles avança vers Lassie en levant son bâton.

« Va-t'en, hurla-t-il, avant que je ne t'assène un autre coup ! »

Lassie s'esquiva. Elle pénétra dans les broussailles, grimpa la colline et s'enfonça dans les bois.

Buckles se retourna vers Rowlie.

« Quel animal ! s'écria-t-il. Tu vois, mon cher, ton meilleur ami t'abandonne. Quel sale chien ! Allons, faisons la paix et sans rancune. »

Rowlie qui avait suivi des yeux Lassie pendant qu'elle s'enfuyait, reporta ses regards vers les bandits. Le potier cracha dans ses mains de nouveau et se prépara à lutter.

« Si vous voulez mon argent, venez le prendre », dit-il d'un air obstiné.

Les deux hommes avancèrent lentement, attaquant avec précaution. Ils restaient sur leurs gardes, car Rowlie était robuste et, adossé à la roulotte, il pouvait dégager un demi-cercle autour de lui. Tandis que Rowlie combattait, parant les coups et ripostant adroitement, Toots courait en tous sens pour défendre son maître, en bête fidèle.

La petite chienne ne pouvait pas faire grand-chose ! c'était presque risible de voir cette minuscule boule blanche, pleine de courage, s'élancer en jappant. Toots revenait obstinément à l'assaut. Elle réussit enfin à planter ses petites dents dans la cheville du plus gros des assaillants.

Surpris de cette attaque, Buckles se débarrassa du chien en secouant le pied.

« Satané petit rat ! » dit-il.

Toots revint à la charge, mais Buckles leva son gros gourdin et frappa de toutes ses forces. Le petit corps retomba dans les broussailles, brisé et sans vie.

Fou de colère, Rowlie attaqua avec une énergie redoublée et ses assauts frénétiques repoussèrent les assaillants. Le potier brandissait son bâton comme un furieux, et semblait devoir triompher.

Les bandits reculèrent pendant quelques secondes. Mais la fureur de Rowlie fut cause de sa perte ; il avait quitté la protection de la roulotte et se trouva attaqué des deux côtés à la fois. Buckles, qui souffrait cruellement des coups reçus, força la garde de Rowlie et lui assena un coup terrible sur l'épaule. Rowlie tomba à genoux. Il essaya de se relever en se protégeant la tête de son bâton et de son bras replié. Mais il fut touché par-derrière. Il se retourna et empoigna Snickers. Il voulait se servir de lui comme bouclier contre son autre assaillant jusqu'à ce qu'il ait récupéré des forces. Il avait senti un filet de sang chaud couler sur son œil gauche et savait qu'il avait une profonde coupure à la tête.

Lorsque Lassie se fut éclipsée dans les broussailles, fuyant le gourdin menaçant de Buckles, elle s'éloigna du feu au petit trot et partit automatiquement vers le sud.

Cependant, tandis qu'elle marchait, la chienne n'éprouvait pas cette impression de paix qui l'envahissait toujours lorsqu'elle allait dans la direction désirée. Elle était mal à l'aise.

Lassie s'arrêta brusquement et regarda en arrière. La lumière du feu était à peine perceptible à travers les arbres, mais on entendait distinctement les cris des hommes et les jappements de Toots. Ces aboiements aigus attirèrent le colley plus que tout le reste. C'était un cri de rage et de défi, un cri d'alarme.

Lassie fit demi-tour et revint sur ses pas en rampant sous les buissons. Enfin, elle s'assit sur le talus. On n'entendait plus les cris de Toots. Mais Lassie apercevait les hommes qui s'agitaient, dessinant des ombres gigantesques. Elle vit Rowlie s'affaïsser.

Deux sentiments opposés luttèrent dans le cœur de Lassie. L'un d'eux la poussait à fuir les hommes, l'autre à défendre son foyer, car la roulotte et le feu de camp étaient son foyer, en quelque sorte. Ce dernier sentiment était le plus ancien : Lassie l'avait hérité de ses ancêtres. Sa peur des hommes ne s'était développée que plus tard, au cours des derniers mois de son existence. Et tout à coup, l'instinct de la race l'emporta. Elle dévala le talus, le poil hérissé, en poussant des hurlements sauvages.

Les hommes qui se battaient autour du feu ne s'aperçurent du retour du colley qu'en voyant une furie apparaître dans le cercle de lumière avec la rapidité de la foudre. Lassie s'élança et s'abattit sur la poitrine de Buckles. La violence de ce premier assaut renversa le bandit. Mais Lassie ne s'arrêta pas. Elle quitta le cercle de lumière, disparut dans les buissons et revint à l'attaque d'un autre côté. Le colley passa à toute vitesse près de Snickers, que Rowlie tenait toujours, et, sans cesser de courir, enfonça ses crocs dans la jambe de son ennemi.

La morsure de Lassie pénétra profondément dans la chair, et le silence de la nuit fut rompu par un cri de douleur de Snickers.

Alors, Lassie se jeta de nouveau sur Buckles.

« Ah ! tu es revenue ! » marmonna-t-il.

Croyant que la chienne allait fuir comme précédemment, Buckles l'attaqua. Mais, cette fois, Lassie esquiva le coup de bâton, elle revint en courant et déchira le mollet du bandit. Chaque fois qu'elle traversait la clairière, Lassie, à la façon des colleys, faisait de longues morsures à ses adversaires. Chaque fois qu'elle arrivait dans l'ombre des buissons, elle faisait demi-tour et débouchait d'une nouvelle direction.

Encourageant l'animal de la voix, Rowlie reprit la lutte de plus belle, et commença à rosser ses assaillants. De quelque côté que se trouvaient les voleurs pour éviter les coups de Rowlie, ils se retrouvaient en face du colley et de ses morsures. L'animal sortait des ténèbres comme un bolide, lacérait ses ennemis de ses crocs aigus et repartait avant qu'on ait pu l'atteindre.

On aurait dit qu'il y avait deux ou trois chiens à la fois.

Que faire devant une telle stratégie ? Harcelés sans cesse, bourrés de coups, les deux voleurs essayèrent de battre en retraite. Snickers partit le premier sans se soucier de son compagnon. Terrifié, il se mit à fuir loin de ce fantôme qui infligeait de telles déchirures aux jambes. Comme un fou, Snickers s'enfonça dans les broussailles. Derrière lui, il entendit un fracas de branches brisées. C'était Buckles qui courait à l'aveuglette, fonçant n'importe où, pour échapper à cet ennemi qui frappait si cruellement et qu'on ne pouvait atteindre en retour.

Snickers perçut dans l'obscurité un cri horrible et angoissé. Puis la voix du potier s'éleva :

« Ici ! Ici ! Laisse-le tranquille. Ne le tue pas, bien qu'il le mérite ! Ici ! »

Snickers s'enfuit à toutes jambes. Maintenant, il était seul et sans ami. Il ne voulait pas retrouver Buckles qui l'accuserait sans aucun doute de l'avoir abandonné dans l'adversité ; et il ne désirait pas davantage rencontrer le potier ou son chien. Snickers décida que celui qui voyage seul avance plus vite, et il partit vers l'ouest.

Là-bas, près du feu de camp, Rowlie Palmer était agenouillé à côté d'un petit corps blanc. Lassie, les pattes raides, toucha le cadavre du museau.

Rowlie resta longtemps immobile, à songer au temps où Toots était son unique compagnon. Enfin, il se leva, alla chercher une pelle dans la roulotte et se mit à creuser une petite tombe.

Arrivée au croisement, Lassie s'immobilisa sous la pluie froide et battante. Elle poussa un gémissement, et la roulotte s'arrêta. L'homme appelait. Le colley agita les pattes dans une sorte de danse, mais resta sur place. Rowlie revint en arrière.

« Ici, Votre Majesté », dit-il.

Lassie comprit le premier mot et s'approcha. Rowlie s'accroupit sur la route boueuse et caressa longuement le colley.

« Alors, tu ne veux pas venir ? » demanda-t-il en se redressant.

Lassie leva la tête et remua de nouveau les pattes, mais elle se refusait toujours à suivre.

« Oui, murmura-t-il, c'est peut-être mieux ainsi. Nous avons passé de bons moments ensemble, tout en suivant la route, n'est-ce pas ? Et maintenant, c'est fini, c'est fini ! Je serai seul, sans toi, sans Toots ! Mais j'ai toujours pensé que, si l'on n'aime pas la solitude, il ne faut pas choisir le métier de marchand ambulancier... »

« D'ailleurs je me dis parfois : elle a accepté ma compagnie aussi longtemps que nos deux routes se confondaient. Et maintenant, elle va à ses affaires. »

Lassie ne comprenait pas ces paroles ; pourtant la voix de l'homme qui l'avait nourrie, caressée, était chaude et affectueuse. Aussi, elle frotta son museau contre la main de Rowlie.

« Alors ! c'est un adieu, dit le potier. Eh bien, bonne chance. Va-t'en ! »

Lassie saisit ces derniers mots. Elle rejoignit le croisement et s'éloigna. Puis elle regarda en arrière. Rowlie agitait la main.

« Va-t'en donc, et bonne chance ! »

Une semaine plus tard, la roulotte du potier suivait lentement la route. Rowlie ne chantait plus, il ne marchait plus à côté de sa maison roulante car l'air était chargé de flocons de neige tourbillonnants.

Rowlie était assis sur le siège avant, ses genoux protégés par une bâche et la tête baissée pour éviter la bourrasque. Presque toute la partie antérieure de son corps était d'un blanc immaculé. Devant lui, Bess avançait lentement, les flancs entourés d'un nuage de vapeur.

« Allons, c'est bien, dit Rowlie à haute voix. Tu sais que nous sommes sur le chemin du retour maintenant. Quant à moi, il me tarde de rentrer. La dernière partie de notre voyage a été bien désagréable : de la pluie, du grésil, encore de la pluie, et pour finir la neige. J'ai prolongé ma tournée trop longtemps, et voilà le résultat ! »

Rowlie grommelait. Mais, tout à coup, il interrompit sa conversation solitaire. Il songeait au chien qui l'avait quitté au croisement.

« Eh bien, dit-il enfin, je serai bientôt chez moi. Quant à toi, mon amie, tu as trouvé ce que tu cherchais, je l'espère, la paix, ou autre chose. Mais, de toute façon, je te souhaite d'être au chaud et au sec. Quelquefois, je regrette de ne pas t'avoir enfermée dans la roulotte, mais je n'en ai pas eu le courage. Je ne voulais plus de chien après la mort de Toots. Peut-être plus tard, mais pas maintenant. Pauvre Toots, comme elle était fidèle ! Oui, mais toi, tu étais sans doute fidèle à autre chose. Adieu donc, et j'espère que tu es aussi proche que moi du but.

« Nous y sommes, Bess, voilà Twelve Corners, nous serons rentrés pour prendre le thé chez Mark. »

Bess tira avec plus d'énergie, et la roulotte prit le chemin du retour.

Pendant ce temps, à bien des kilomètres au sud, Lassie avançait toujours.

Elle traversait maintenant une grande lande que le vent balayait sans arrêt. Les rafales de neige, venant du nord, soulevaient sur les flancs de la chienne des touffes de poils détrempés.

La marche du colley devenait de plus en plus pénible. La neige épaississait et à chaque pas Lassie devait déployer une énergie plus grande pour soulever ses pattes. La chienne finit par chanceler et se laisser tomber sur le sol. En se recroquevillant, elle se mit à mordre la glace accumulée dans les poils de ses pattes, et essaya de repartir, mais la neige était trop épaisse. Alors Lassie tenta d'avancer comme un cheval, en lançant des ruades et en bondissant. Cette manœuvre ne tarda pas à l'épuiser, et elle resta, tête basse, haletante, tandis qu'une vapeur blanche s'élevait de ses naseaux.

La malheureuse bête poussa un gémissement plaintif. Impossible de vaincre cette neige. Lassie avait beau sauter, donner des coups de patte, essayer de bondir à travers les bourrasques, tous ses efforts étaient inutiles ; elle fut obligée de s'arrêter, incapable d'aller plus loin.

Alors, dressant la tête, elle lança un long cri, le cri d'un chien perdu, glacé, réduit à l'impuissance. C'était un appel aigu, déchirant, qui s'éleva à travers les tourbillons blancs.

Peine perdue : il n'y avait personne sur cette lande désolée, et même si quelqu'un s'était trouvé à deux ou trois cents mètres seulement, il n'aurait pas entendu ce cri étouffé par la neige.

Épuisée, Lassie s'affaissa sur le sol. Les flocons la recouvrirent doucement d'un manteau blanc sous lequel elle put conserver un peu de chaleur.

Chapitre 21

La fin du voyage

Sam Carraclough n'avait pas exagéré en disant à son fils Joe, au début de l'année, qu'il fallait faire un long voyage pour aller de Greenall Bridge dans le Yorkshire jusqu'au domaine du duc de Rudling en Écosse. À l'aller comme au retour, cela représente six cent cinquante kilomètres pour un homme qui prend le train direct ou suit la bonne route.

Mais pour un animal obligé de contourner des obstacles, de revenir sur ses pas et de faire des détours pour trouver un passage, le trajet comporte bien mille six cents kilomètres.

Mille six cents kilomètres dans des pays inconnus, sans autre moyen de repère que l'instinct. Oui, mille six cents kilomètres à travers collines et vallons, montagnes et landes, terrains labourés et sentiers, torrents, rivières et ruisseaux. Mille six cents kilomètres de montées et de descentes, sous la neige, la pluie, le brouillard ou le soleil, parmi les chardons, les épines, les silex et les rochers qui déchirent les pattes. Comment imaginer qu'un chien puisse surmonter de telles difficultés ?

Cependant, même s'il fallait un miracle, Joe Carraclough croyait à ce miracle : un jour, sous l'effet d'un coup de baguette magique, son chien reviendrait l'attendre près de la porte de l'école. Et, en sortant de classe, le petit garçon ne manquait pas de regarder l'endroit où Lassie se postait autrefois. Mais il n'y avait jamais personne. Ainsi, de longues semaines passèrent, et Joe finit par ne plus croire à l'impossible. Il avait espéré contre toute raison ; maintenant, son espoir commençait à mourir.

Mais, si l'espoir peut s'éteindre chez l'être humain, il n'en est pas de même chez la bête. Tant qu'il vit, l'animal espère et conserve sa foi. Aussi, ce jour-là, lorsque Joe Carraclough traversa la cour de l'école, il ne put en croire ses yeux. Il secoua la tête, clignota des paupières ; il croyait rêver. Là, parcourant les derniers mètres qui le séparaient de la porte de l'école, Joe voyait son chien ! Le petit garçon se figea sur place, car l'arrivée du colley était un spectacle déchirant. L'animal respirait avec peine, il avançait, la tête et la queue touchant presque terre, et chacun de ses pas semblait lui coûter un nouvel effort. Le chien rampait plutôt qu'il ne marchait, mais il fit ses derniers pas, un par un, et retomba, inerte, à la place habituelle près de la porte.

Enfin, Joe se secoua. Même si c'était un rêve, il fallait agir. On essaie toujours, même dans les rêves.

Le petit garçon traversa la cour de récréation en courant et tomba à genoux. Alors, lorsqu'il sentit sous ses doigts la fourrure de l'animal, Joe comprit que tout cela était réel : son chien était venu le retrouver. Mais quel chien ! Ce n'était plus un colley de concours, un beau colley dont les poils noirs, blancs et feu avaient des reflets chatoyants, dont les oreilles se dressaient d'un air joyeux sur une tête fière et mince au masque d'un noir parfait ; ce n'était plus le chien aux yeux vifs et brillants qui sautait en aboyant pour souhaiter la bienvenue ; c'était une pauvre bête à bout de forces qui essayait faiblement de lever une tête qui ne voulait plus se lever, de remuer une queue déchirée, pleine d'épines et de bardanes ; une pauvre bête qui ne réussissait qu'à pousser de faibles gémissements pour montrer sa joie.

Près de la Bourse du travail, en compagnie des autres mineurs en chômage, Ian Cawper attendait l'heure du thé pour rentrer chez lui. Ian était facilement reconnaissable ; il était le plus solide de tous ces hommes robustes du Yorkshire, et avait même la réputation d'être l'homme le plus fort de tout le comté. Ian était un colosse, mais il était doux de caractère et lent d'esprit comme de paroles. Aussi se rendit-il compte seulement plusieurs secondes après ses camarades qu'il se passait quelque chose

d'extraordinaire. Il aperçut à son tour un petit garçon, les bras chargés d'un gros paquet ; l'enfant essayait de courir et criait d'une voix surexcitée.

Il y eut un mouvement dans la foule, et les hommes s'avancèrent. Le petit garçon approchait.

« Elle est revenue ! Elle est revenue ! » disait-il.

Les hommes se regardèrent, interloqués, et ils ouvrirent de grands yeux à la vue du paquet que portait l'enfant. C'était bien vrai : le colley de Sam Carraclough était revenu d'Écosse !

« Il faut que je la ramène à la maison, vite ! » Le petit garçon chancelait.

Ian Cawper s'avança.

« Allons, dit-il, cours devant, dis-leur de se préparer. »

Le colosse prit le chien dans ses bras, des bras qui auraient pu porter dix fois le poids de ce pauvre animal amaigri.

« Oh ! dépêchez-vous, Ian, s'écria l'enfant qui sautillait d'énervement.

— Je me dépêche, petit. File devant ! »

Alors, Joe descendit la rue comme une flèche, s'enfila dans l'allée et entra comme un fou dans la maisonnette.

« Papa ! Maman !

— Qu'y a-t-il, mon petit ? »

Joe s'arrêta, il avait de la difficulté à trouver ses mots. Il était tellement surexcité qu'une boule brûlante semblait obstruer sa gorge. Enfin, l'enfant réussit à articuler :

« Lassie ! elle est revenue ! Lassie est revenue !¹⁵ »

Joe ouvrit la porte et Ian Cawper, baissant la tête pour passer sous le linteau, porta la chienne près du foyer.

Joe Carraclough n'était pas près d'oublier les événements de cette soirée ; non, il ne devait jamais oublier l'expression de son père lorsque Sam s'agenouilla près du chien qui lui avait appartenu pendant des années et caressa le pauvre corps décharné. Joe devait se rappeler aussi l'activité presque fébrile que déploya sa mère. Cette fois, Mme Carraclough ne ronchonnait pas, elle ne se fâchait pas ; elle s'affairait en silence, l'esprit

tendu, attisant le feu, mélangeant le lait condensé à l'eau chaude, s'agenouillant pour tenir la tête de Lassie et lui lever le museau.

Les parents de Joe n'adressaient pas la parole à leur fils, ils semblaient l'avoir complètement oublié. M. et Mme Carraclough concentraient toute leur énergie sur le chien et semblaient s'isoler du reste du monde. Sam introduisit une cuiller dans la gueule de Lassie, mais le liquide chaud retomba sur le tapis. Mme Carraclough fit chauffer une couverture pour envelopper l'animal, et le père et la mère de Joe essayèrent plusieurs fois sans succès de faire boire la chienne. Enfin, Sam se leva, découragé.

« Rien à faire », dit-il.

Sam et sa femme se regardèrent une minute en silence.

« C'est une pneumonie, dit enfin Sam. Elle n'est pas assez forte pour résister, maintenant... »

Les parents de Joe restèrent immobiles un moment ; et tout à coup, Mme Carraclough sembla pénétrée d'une énergie nouvelle.

« Je ne veux pas m'avouer vaincue, dit-elle. Non, je ne veux pas ! »

Mme Carraclough pinça les lèvres, et comme si cette grimace annonçait une décision, la maman de Joe alla prendre un vase sur la cheminée. Elle le renversa et le secoua. Des pennies de cuivre tombèrent dans sa main. Mme Carraclough les tendit à son mari sans rien dire, et, certes, aucune explication n'était nécessaire. Mais Sam contempla l'argent sans bouger.

« Va donc, dit la femme. Je les mettais de côté pour l'assurance.

— Mais comment...

— Chut ! »

Mme Carraclough lança un coup d'œil vers Joe, et le petit garçon comprit que ses parents s'apercevaient de sa présence pour la première fois depuis une heure. Sam regarda son fils, l'argent que tenait sa femme, et enfin le chien. Tout à coup, il prit les pièces, mit sa casquette et se précipita dehors dans la nuit. Lorsque Sam revint, il portait des œufs et une petite bouteille de cognac, articles précieux et coûteux dans une telle maison. Les œufs et le cognac furent battus ensemble et Sam Carraclough réessaya cent fois d'introduire quelques gouttes de ce mélange dans la

gueule de Lassie. Mme Carraclough poussa un soupir d'exaspération et arracha la cuiller des mains de son mari. Elle appuya la tête de la chienne sur ses genoux et lui leva le museau. Tout en faisant couler le liquide, elle se mit à frotter la gorge de Lassie, à frotter, à frotter. Enfin, la chienne avala.

« Aaaaah ! »

Sam poussa un soupir de joie. Le feu jetait des reflets d'or sur les cheveux de Mme Carraclough, tandis qu'elle restait accroupie, tenant la tête de Lassie, lui caressant la gorge en murmurant des paroles douces et affectueuses.

Ensuite, Joe ne se rappelait plus très bien la suite des événements ; il eut seulement l'impression d'être porté dans son lit à une heure indue.

Le matin, lorsque l'enfant se leva, son père était assis dans son fauteuil, mais Mme Carraclough était encore sur le tapis, et le feu brûlait toujours. Lassie était immobile, enveloppée dans des couvertures.

« Est-ce qu'elle est... morte ? » demanda Joe.

Mme Carraclough sourit faiblement.

« Non, dit-elle, elle dort. Je devrais déjeuner sans doute, mais je suis si fatiguée que je prendrai simplement une bonne tasse de thé fort. »

Ce matin-là, événement sans précédent, Sam prépara le petit déjeuner, fit bouillir l'eau, la versa sur le thé, coupa le pain, tandis que la mère de Joe restait assise dans son fauteuil à bascule, attendant que tout fût prêt.

Le soir, lorsque Joe rentra de l'école, Lassie était toujours couchée au même endroit. Le petit garçon aurait voulu s'asseoir près de sa chienne et la cajoler, mais il savait que les animaux malades préfèrent la tranquillité. Toute la soirée, Joe regarda Lassie dont la faible respiration était le seul signe de vie. L'enfant n'avait pas envie d'aller dormir.

« Tout ira bien, maintenant, dit Mme Carraclough. Va te coucher, tout ira bien.

— Es-tu sûre qu'elle va mieux, maman ?

— Tu le vois bien toi-même, elle n'a pas l'air d'aller plus mal, n'est-ce pas ?

— Mais es-tu sûre qu'elle va guérir ? »

Mme Carraclough soupira.

« Mais oui, j'en suis sûre. Allons, va dormir. »

Alors, Joe alla se coucher, rassuré par cette promesse.

Ce fut un jour mémorable, mais il y en eut d'autres. Une fois, en revenant de l'école, Joe s'approcha du foyer, et le chien fit un mouvement qui voulait être un frémissement de la queue.

Une autre fois, la maman de Joe soupira de plaisir : lorsqu'elle prépara le bol de lait, Lassie s'agita, se leva en chancelant et attendit. Quand le bol fut posé à terre, la chienne baissa la tête, se mit à laper, et ses flancs amaigris se soulevèrent régulièrement.

Et il y eut aussi ce jour où Joe comprit pour la première fois depuis le retour de Lassie, que sa chienne ne lui appartenait plus. De nouveau, des cris et des protestations résonnèrent dans la maisonnette ; de nouveau s'éleva une voix de femme, une voix lasse et perçante :

« N'y aura-t-il jamais plus de paix et de tranquillité dans ma maison ? »

Le soir, longtemps après s'être couché, Joe entendit des voix qui discutaient : la voix de sa mère claire et chantante, la voix de son père inflexible, monotone, inébranlable, revenant toujours à cet argument :

« Et même s'il voulait la revendre, où prendre l'argent pour la racheter ? Où ? Tu sais que nous ne pourrions jamais nous le procurer. »

Le père de Joe avait des principes bien arrêtés. Dans l'esprit de ce mineur en chômage, les lois de la vie ne souffraient aucune exception, aucun détour, aucune évasion. Comme la plupart des gens droits, Sam voyait tout de façon nette.

Aussi, en face de n'importe quel problème, Sam avait toujours des arguments irréfutables : des vérités élémentaires.

« Un homme honnête est un homme honnête, disait-il souvent, et il n'y a pas deux façons d'être honnête. »

Le père de Joe avait l'habitude de raisonner ainsi : « La vérité est la vérité », ou : « Tricher, c'est tricher. »

Et, pour décider du sort de Lassie, Sam ne voulait pas sortir de ces règles de morale simples et directes. Il avait vendu le colley, il avait accepté de l'argent en échange, il avait dépensé cet argent, le chien ne lui appartenait donc plus ; et aucun argument ne pouvait changer ce fait.

Mais l'homme doit tenir compte de sa famille. Et lorsqu'une femme se met à raisonner... eh bien...

Le lendemain matin, lorsque Joe descendit déjeuner, sa mère servait le porridge, les lèvres pincées. Sam toussa et se mit à parler comme s'il avait répété plusieurs fois son discours au cours de la nuit.

« Joe, mon petit, nous avons décidé, ta mère et moi, que Lassie pourrait rester chez nous jusqu'à ce qu'elle soit guérie.

« Nous avons le droit d'agir ainsi, car personne, je le crois bien sincèrement, ne la soignerait mieux que nous. Nous pouvons donc avoir la conscience tranquille. Mais, lorsque Lassie ira mieux, eh bien...

« Tu l'auras encore quelques jours, sois donc satisfait. Et ne nous casse pas la tête, petit, nous avons déjà assez de soucis. »

Pour les enfants, « quelques jours » a deux sens. Parfois, c'est un espace de temps infini qui semble se prolonger jusqu'à l'éternité. Parfois, au contraire, ces quelques jours passent avec une rapidité effrayante, dans un tourbillon, avant qu'on ait pu s'en rendre compte.

Joe Carraclough comprit qu'il s'agissait cette fois du deuxième sens lorsqu'en allant à l'école il entendit retentir une voix de tonnerre. Joe se retourna et aperçut, assis dans une automobile, un vieillard à l'aspect terrible et une petite fille coiffée d'un béret d'où s'échappait une cascade de boucles dorées. Le vieillard, dont les moustaches blanches avaient un peu l'apparence des crocs d'un morse, brandissait une horrible canne d'épine pour protester contre les dangers de l'automobile, le chauffeur, et le monde en général.

« Viens ici, viens ici, hurlait le duc. Oui, toi, petit. Sapristi, Jenkins, arrangez-vous donc pour arrêter une minute cet engin malodorant. Pourquoi diable avons-nous renoncé à nous servir de chevaux ? Aucun homme de bon sens ne pourra le comprendre ! Ce pays court à sa perte ! Ici, petit, viens donc ! »

Joe songea un instant à s'enfuir, à faire n'importe quoi pour chasser de sa vue cet homme redoutable et peut-être faire disparaître du même coup la terrible menace que représentait le vieillard. Mais un petit garçon ne peut courir aussi vite qu'une auto ; et puis, Joe avait en lui le sang de ces hommes qui pensent peut-être avec lenteur, s'attachent aux idées d'autrefois, supportent patiemment l'adversité, mais ne fuient pas devant le danger. Aussi, Joe resta sur le trottoir d'un air résolu et, se rappelant les règles de politesse enseignées par sa mère, il demanda :

« Oui, monsieur ? »

— Tu es bien le fils de... comment s'appelle-t-il ? »

Joe regardait la petite fille. Il l'avait déjà vue autrefois lorsqu'il faisait rentrer Lassie au chenil. Priscilla n'avait pas comme Joe un visage vermeil et plein de santé ; son teint était d'un blanc laiteux. Des veines bleues se dessinaient sur la petite main agrippée à la portière de la voiture. Cette main semblait bien frêle ; et Joe pensa que la fillette aurait eu besoin, comme disait Mme Carraclough, de manger beaucoup de bons rôtis.

Priscilla observait Joe, elle aussi. Poussé par un sentiment de fierté, le petit garçon se redressa.

« Mon père s'appelle Sam Carraclough, dit-il d'un ton ferme.

— Je sais, je sais, cria le vieillard d'une voix impatiente. Je n'oublie jamais un nom propre. Jamais ! Je connaissais tous les gens de ce village. Maintenant, il y en a trop de la nouvelle génération. Eh ! morbleu ! tout ce tas de bons à rien ne vaut pas un seul des anciens. La génération moderne... »

Le duc s'interrompit, car la fillette le tirait par la manche.

« Quoi donc ? Ah ! oui. J'y arrivais. Où est ton père, mon petit ? Est-il chez toi ? »

— Non, monsieur.

— Où est-il ?

— Il est parti à Allerby.

— À Allerby, pour quoi faire ?

— Un de ses camarades a intercédé en sa faveur à la mine, et papa est allé voir s'il ne pourrait pas se faire embaucher.

— Oh ! oui, oui, naturellement. Quand reviendra-t-il ?

— Je ne sais pas, monsieur. À l'heure du thé, probablement.

— Ne marmonne pas entre tes dents. Pas avant l'heure du thé. Très fâcheux, sapristi ! Très fâcheux ! Eh bien, je reviendrai vers cinq heures. Dis à ton père de rester chez lui, je veux le voir. C'est important. Dis-lui de m'attendre. »

La voiture démarra, et Joe partit pour l'école. Jamais une matinée n'avait semblé aussi longue à l'enfant. Dans la salle de classe, les minutes se traînaient, les leçons n'en finissaient plus.

Joe n'avait qu'un désir : que midi arrive. Enfin, quand ces heures accablantes, qui paraissaient des années, se furent écoulées, Joe courut chez lui à toutes jambes et fit irruption dans la maisonnette. Une fois de plus, le petit garçon alla chercher refuge auprès de sa mère.

« Maman ! Maman !

— Grand Dieu ! Ne démolis pas la porte, fer-me-la doucement. On croirait que tu as été élevé dans une étable, ma parole. Qu'y a-t-il ?

— Maman, il vient chercher Lassie.

— Qui ?

— Le duc... Il vient...

— Le duc ? Comment donc a-t-il appris... ?

— Je ne sais pas, mais il m'a arrêté ce matin. Il vient à l'heure du thé.

— Il vient ici ? Tu en es sûr ?

— Oui, il m'a dit qu'il viendrait à l'heure du thé. Oh ! maman, je t'en prie...

— Allons, Joe, ne commence pas. Je te préviens.

— Maman, il faut m'écouter, je t'en prie, je t'en prie !

— Tu m'entends ? J'ai dit...

— Maman, fais quelque chose, supplia Joe. Si nous cachions Lassie ? Le duc sera ici à cinq heures. Il m'a dit de prévenir papa. Oh ! maman...

— Non, Joe, ton père ne voudra pas...

— Ne peux-tu pas essayer de le fléchir, je t'en prie, maman, je t'en prie ! Demande à papa de...

— Joe ! » cria Mme Carraclough d'un ton de colère. Puis sa voix redevint patiente. « Allons, Joe, c'est inutile. Ton père ne voudra pas mentir. Il faut lui reconnaître cette qualité : quoi qu'il advienne, il ne mentira pas.

— Mais, juste pour cette fois, maman. »

Mme Carraclough secoua tristement la tête et alla s'asseoir près du feu. Elle se mit à contempler les flammes d'un œil fixe, comme pour chercher la paix dans la lueur du foyer. Joe s'approcha de sa mère et toucha son bras nu.

« Je t'en prie, maman. Demande-le-lui ; pour cette fois, seulement. Un seul mensonge ne peut lui faire de tort. Je le lui revaudrai, oui, je te le promets. »

Les mots sortirent en foule de la bouche de l'enfant.

« Je vous le revaudrai à tous les deux. Quand je serai grand, je travaillerai, je gagnerai de l'argent, j'achèterai des choses à papa, à toi aussi. Je vous achèterai à tous les deux tout ce que vous voudrez, si seulement, je t'en prie... »

Alors, au milieu de tous ces déboires, Joe abandonna, pour la première fois, toute fermeté, et redevint un enfant. Les larmes étouffèrent sa voix. Mme Carraclough tapota la main de son fils. Elle pouvait supporter d'entendre les sanglots de l'enfant, mais elle évitait de le regarder ; elle contemplait toujours le feu.

« Il ne faut pas, Joe, dit-elle lentement d'une voix douce, il ne faut pas avoir des désirs aussi violents. Il faut apprendre à ne jamais tenir à une chose au point où tu tiens à Lassie. Ce n'est pas bien. »

Mme Carraclough sentit alors la main de son fils trembler d'impatience.

« Tu ne comprends pas, maman, tu ne comprends pas, s'écria l'enfant. Ce n'est pas moi qui ai besoin de Lassie, c'est elle qui a besoin de nous. C'est pour cela qu'elle est revenue de si loin, elle ne peut vivre sans nous. »

Alors, Mme Carraclough regarda enfin son fils. Elle vit le petit visage crispé, tout sillonné de larmes. Et pourtant, dans cette crise de désespoir enfantin, Joe semblait tout à coup avoir grandi ; Mme Carraclough eut l'impression que le temps venait de faire un bond en avant, et qu'elle revoyait son fils après une séparation qui avait duré des années.

Elle joignit les mains et se leva, les lèvres serrées.

« Joe, viens manger. Tu pourras partir tranquille à l'école. Je parlerai à ton père. »

La maman de Joe redressa la tête.

« Oui, je lui parlerai, dit-elle d'un ton résolu. Je parlerai à Samuel Carraclough ! »

À cinq heures de l'après-midi, le duc de Rudling descendit de sa voiture arrêtée près de la grille de la maisonnette. Le duc était de fort méchante humeur et ne cessait de ronchonner. De l'autre côté du portail du jardin, se tenait un gamin à l'air résolu, les jambes écartées comme pour barrer le chemin.

« Eh bien, eh bien, mon petit, as-tu fait ma commission ?

— Allez-vous-en ! cria l'enfant d'un ton farouche. Allez-vous-en ! Votre clebs n'est pas ici ! »

Pour la première fois de sa vie, le duc de Rudling recula. Il regarda Joe d'un air ahuri.

« Tonnerre ! Priscilla, dit le duc dans un souffle. Ce garçon est toqué. Il est... il est toqué !

— Votre clebs n'est pas ici. Allez-vous-en ! » répéta Joe avec énergie. Et la volonté qui animait l'enfant lui faisait employer, semblait-il, les mots les plus populaires et l'accent le plus marqué dont il disposait.

« Que dit-il ? demanda Priscilla.

— Il dit que mon chien n'est pas ici. Sapristi ! devenez-vous sourde, Priscilla ? On prétend que je suis sourd et je comprends très bien ce que dit ce garçon. Lequel de mes clebs n'est pas ici, mon gars ? »

Le duc prit, lui aussi, l'accent traînant du Yorkshire comme il le faisait toujours lorsqu'il parlait aux gens du pays, pour le plus grand désespoir de bien des membres de sa famille.

« Allons, réponds, mon gars ! Quel clebs n'est point ici ? »

Tout en parlant, le duc avançait en brandissant sa canne d'un air féroce. Joe recula devant ce terrible vieillard, mais il continua à barrer le passage.

« Aucun de vos clebs », cria l'enfant avec énergie.

Mais le duc avançait toujours. Joe se sentit envahi par une vague de désespoir, et ses mots se précipitèrent en foule.

« Nous ne l'avons point. Elle n'est pas là. Elle ne pourrait pas y être. Aucun chien n'en serait capable. Aucun chien ne pourrait faire tant de chemin. Ce n'est pas Lassie... c'est... c'est simplement un autre chien qui lui ressemble. Ce n'est pas Lassie.

— Eh bien, sacrebleu ! haleta le duc. Où est ton père, petit ? »

Joe secoua la tête d'un air buté. Mais, derrière l'enfant, la porte de la maisonnette s'ouvrit, et Mme Carraclough éleva la voix.

« Si vous cherchez Sam Carraclough, il est là, dans la remise ; il est resté enfermé la moitié de l'après-midi.

— Que dit cet enfant ? Un de mes chiens est ici ?

— Vous vous trompez, dit la femme d'une voix ferme.

— Je me trompe, hurla le duc.

— Oui, il a dit qu'aucun de vos chiens n'était ici, il n'a pas dit qu'il y en avait un.

— Tonnerre ! lança le duc d'un ton de colère, ne jouez pas sur les mots ! »

Le duc plissa les paupières et avança d'un pas.

« Alors, s'il a dit qu'aucun de mes chiens n'était ici, peut-être pourrez-vous être assez aimable pour me dire auquel de mes chiens il a fait allusion. Allons, dit-il d'un air triomphant, répondez donc ! »

Joe regarda sa mère. Mme Carraclough avala sa salive et regarda autour d'elle, comme pour chercher de l'aide. Elle serra les lèvres. Les sourcils froncés, le duc l'observait, attendant sa réponse. La maman de Joe ouvrit la bouche pour parler...

Mais on n'entendit jamais sa réponse, mensonge ou vérité, car le bruit d'une chaîne résonna et une porte s'ouvrit. Sam Carraclough demanda

d'une voix claire :

« Voici, je vous en donne ma parole, le seul chien que nous ayons ici. Ressemble-t-il à l'un des vôtres ? »

Joe allait élever une dernière protestation, mais lorsqu'il porta les yeux sur le chien qui accompagnait son père, l'enfant resta muet de stupeur.

Près de Sam Carracough, l'éleveur de chiens, se tenait un animal d'aspect étrange qui ne pouvait faire envie à personne. Le chien restait assis docilement derrière le talon gauche de son maître, comme une bête bien élevée, comme Lassie par exemple. Mais, sur le moment, il semblait inconcevable que ce fût Lassie.

La tête de Lassie était fine et aristocratique, tandis que cet animal avait un crâne épais et grossier. Les oreilles de Lassie se dressaient gracieusement, d'une façon symétrique ; ce chien avait une oreille tombante et l'autre droite comme celle d'un berger alsacien. Un éleveur de colleys en aurait eu des frissons.

À l'endroit où la fourrure de Lassie avait un ton délicat, couleur de sable doré, cet animal étrange était parsemé d'horribles taches noires. À la place du plastron d'un blanc immaculé, des plaques d'une teinte sale d'un noir bleuté ; au lieu de quatre pattes blanches, une patte blanche, deux pattes d'un brun douteux, une patte noire. Enfin, alors que Lassie portait la queue avec grâce, la queue de ce chien semblait avoir été ajoutée après coup.

Pourtant, Joe ne fut pas dupe. Il savait qu'un maquillage habile peut aussi bien dissimuler les imperfections d'un chien qu'utiliser le procédé inverse et masquer ses qualités. Sam Carracough, l'un des éleveurs de chiens les plus experts de tout ce comté du Yorkshire, en était bien capable.

L'enfant comprit alors les paroles de son père. Dans un marché, qu'il s'agisse d'un chien ou d'un cheval, on ne revient jamais sur la parole donnée : elle équivaut à la signature d'un contrat. Sam Carracough, homme patient, à l'esprit lent, avait compté sur cette coutume pour se tirer de la situation avec honneur. Sam n'avait pas menti, il n'avait rien nié, il s'était contenté de poser une question :

« Dites-moi, ce chien ressemble-t-il à l'un des vôtres ? »

Et si le duc répondait :

« Non, ce n'est pas mon chien », l'animal cesserait à jamais de lui appartenir.

Aussi, l'enfant, son père et sa mère regardaient le vieillard et attendaient, le souffle coupé, tandis que le duc continuait à contempler le chien avec stupéfaction.

Mais le duc de Rudling avait lui aussi beaucoup d'expérience ; il ne répondait pas. Il avançait avec lenteur, s'appuyant sur sa canne qui faisait un bruit sourd. Le duc ne quittait pas le chien des yeux. Lentement, comme dans un rêve, le vieillard s'agenouilla ; il saisit doucement une des pattes de devant du chien et la retourna. Le duc avait des yeux aussi exercés que n'importe quel habitant du Yorkshire. Il ne se préoccupait pas des oreilles déformées, des taches noirâtres, de la tête aux poils grossiers, il se contentait de regarder fixement la partie interne de la patte dont les coussinets noirs étaient marqués de centaines de cicatrices laissées par les déchirures des épines et des pierres.

Alors, le duc leva la tête, mais il resta encore longtemps à genoux, le regard perdu dans le vide, tandis que les Carraclough attendaient. Enfin, le vieillard se releva et s'adressa à Sam Carraclough. Il n'employait plus le dialecte du Yorkshire, il parlait à Sam comme un gentleman répondrait à un autre gentleman.

« Sam Carraclough, dit le duc, cette chienne n'est pas à moi. Et, sur mon honneur, elle ne m'a jamais appartenu. Non, elle ne m'a jamais appartenu une seconde ! »

Puis le duc se retourna et descendit l'allée en frappant le sol du bout de sa canne, et en marmonnant :

« Seigneur ! Je ne l'aurais jamais cru ! Un tel chemin ! Je ne l'aurais jamais cru ! »

Lorsque le vieillard arriva à la grille, sa petite-fille le tira par la manche.

« L'objet de votre visite, murmura-t-elle, vous vous rappelez ? »

Le duc sembla sortir d'un rêve.

« Ne chuchotez pas ! Quoi donc ? Ah ! oui, bien sûr. Inutile de me le dire. Je n'avais pas oublié. »

Il se retourna et cria d'une voix terrible :

« Carraclough ! Carraclough ! Sapristi ! Où vous cachez-vous ?

— Je suis toujours là, monsieur.

— Oh ! oui, oui, naturellement. Vous voilà. Vous travaillez ?

— Euh ! oui... travailler », dit le père de Joe. Ce fut tout ce qu'il réussit à dire.

« Oui, travailler, travailler. Un emploi. En avez-vous un ? demanda le duc d'un ton furieux.

— Eh bien, il se trouve que... », commença Sam Carraclough.

Voyant son mari bafouiller, Mme Carraclough vint à son secours comme toutes les épouses du Yorkshire, et de la plupart des pays du monde.

« Mon Sam ne travaille pas à proprement parler mais il a trois ou quatre affaires en vue. Il tâte le terrain, pour ainsi dire, mais il n'a encore dit ni oui, ni non à personne.

— Alors, il fera mieux de dire non, et vite, gronda le duc. J'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper de mon chenil et je pense, Carraclough... », le duc tourna les yeux vers le chien assis sur les talons de son maître, « ... je pense que vous savez bien des choses sur les chiens. Ainsi, l'affaire est faite.

— Attendez, dit Carraclough. Je ne voudrais pas avoir causé des ennuis à quelqu'un et prendre ensuite sa place. Voyez-vous, M. Hynes ne pouvait empêcher...

— Hynes ! rugit le duc. Hynes ? Un parfait imbécile. J'ai été obligé de le mettre à la porte, il n'aurait pas su reconnaître un chien d'un écureuil. J'aurais bien dû me douter qu'un Londonien serait incapable de diriger un chenil selon le goût d'un homme du Yorkshire. Je veux vous donner ce poste.

— Il y a encore quelque chose, protesta Mme Carraclough.

— Quoi encore ?

— Quel sera le salaire ? »

Le duc fit la moue.

« Combien demandez-vous, Carraclough ?

— Sept livres par semaine ; il les vaut bien », dit Mme Carraclough avant que son mari eût pu ouvrir la bouche.

Mais le duc était un homme du Yorkshire, et il aurait cru déchoir s'il avait laissé passer une occasion de montrer son sens pratique sur une question d'argent.

« Cinq, hurla-t-il, et pas un penny de plus.

— Six livres et dix shillings, marchandisa Mme Carraclough.

— Six livres, offrit le duc avec astuce.

— D'accord », répliqua Mme Carraclough en écho.

Les deux antagonistes rayonnaient, satisfaits de leur marché. Mme Carraclough aurait bien accepté pour trois livres par semaine. Quant au duc, il avait l'impression d'avoir trouvé un gardien de chenil qui n'avait pas de prix.

« Alors, l'affaire est faite, dit le duc.

— Presque, intervint la femme. Je présume, bien entendu... » Mme Carraclough se plaisait à employer ce mot qu'elle considérait comme un terme choisi, et elle le répéta : « ... Je présume que nous aurons aussi la maisonnette qui se trouve sur le domaine.¹⁶

— Vos conditions sont bien sévères, madame, dit le duc en ronchonnant. J'y consens, mais à une condition. » Il éleva la voix et hurla d'un ton de tonnerre : « À condition qu'aussi longtemps que vous vivrez sur mes terres, je ne voie jamais dans ma propriété cette espèce d'horreur au crâne épais, aux oreilles tordues, à la queue ridicule, qui n'a plus rien d'un colley. Alors, quelle est votre réponse ? »

Le duc attendait, marmonnant, ricanant en lui-même de voir Sam Carraclough la mine déconfite, l'air perplexe. Mais le petit garçon répondit joyeusement :

« Oh ! monsieur, elle sera la plupart du temps en train de m'attendre à l'école ; et, de toute façon, dans un jour ou deux, nous l'aurons si bien transformée que vous ne la reconnaîtrez pas.

— Je n'en doute pas, bougonna le duc en regagnant sa voiture, d'un pas lourd. Je n'en doute pas, vous en êtes tout à fait capables. Hum... eh bien, jamais... »

Plus tard, dans la voiture, la petite fille se serra contre son grand-père.

« Allons, ne gigotez pas, protesta le vieillard. Je ne peux pas supporter les gens qui gigotent.

— Grand-père, dit Priscilla. Vous êtes bon... je veux dire : au sujet de leur chien. »

Le duc toussota pour s'éclaircir la gorge.

« Sottises, grommela-t-il. Sottises. Quand vous serez plus grande, vous comprendrez que je suis un de ces réalistes du Yorkshire au cœur de pierre. Mais je jurais depuis cinq ans que j'aurais ce chien, et je l'ai eu. »

Le vieillard secoua lentement la tête.

« Mais il a fallu que je m'attache l'homme pour l'obtenir. Et ma foi, ce n'est peut-être pas la plus mauvaise partie du marché. »

Chapitre 22

Tout comme au bon vieux temps

Le jeune Joe Carraclough avait-il raison de dire qu'au bout de quelques jours, on ne pourrait reconnaître son chien ? Tout dépendait de l'idée que l'on se faisait de ce chien.

Certes, si l'on cherchait l'animal maquillé par Sam Carraclough – essayant d'une façon simpliste de garder Lassie pour son fils sans sortir des règles sévères de l'honnêteté –, on n'aurait pas retrouvé cette horreur aux oreilles déformées, à la queue ridicule. Mais on aurait bien reconnu la Lassie de Sam Carraclough, ce beau chien fier au museau effilé.

Au long des semaines, Lassie reprenait peu à peu son aspect d'autrefois grâce à une nourriture bien choisie et à des traitements appropriés. Ses flancs n'étaient plus maigres et osseux ; sa forte constitution, développée par des années de soins attentifs, l'aidait maintenant à se rétablir. Une fois de plus, la riche fourrure ondoyante, noir, feu et blanc faisait de la chienne de Joe un délice pour les yeux. Lassie conservait seulement une imperceptible claudication due à la balle qui lui avait meurtri le flanc.

Chaque jour de la semaine, quelques minutes avant quatre heures, les commerçants de Greenall Bridge voyaient de nouveau cette chienne à l'allure fière descendre la rue, et ils disaient : « On peut régler les pendules d'après elle. » Peu de temps après, Joe Carraclough sortait de l'école. Il caressait Lassie, et l'enfant et le chien prenaient joyeusement le chemin du retour.

Cependant, Joe s'était trompé lorsqu'il avait promis au duc que le colley irait toujours l'attendre. Il arriva un moment où Lassie ne se trouva plus au rendez-vous, mais Joe ne semblait pas s'en inquiéter.

Un de ces jours-là, Joe revenait de l'école en sifflotant et suivait l'allée sablée du domaine, lorsqu'il aperçut la petite fille.

Priscilla faisait un peu pitié à Joe, car elle n'était pas rondelette et solidement bâtie comme les fillettes du village.

« Hello ! dit Joe.

— Hello ! » répondit Priscilla.

Il ne semblait y avoir rien d'autre à dire, mais le petit garçon resta immobile.

« J'étais partie en pension, dit Priscilla.

— Ah ! oui.

— Mais je suis en vacances maintenant. »

Joe réfléchit d'un air grave.

« Nous ne serons en vacances que dans une semaine, nous », annonçait-il.

Nouveau silence, puis la fillette reprit :

« Comment va Lassie ? »

Un bon sourire éclaira le visage de Joe. Il regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait.

« Vous pouvez venir voir », dit-il, comme s'il accordait une grande faveur.

Joe conduisit Priscilla jusqu'à la maison blanche entourée de roses trémières de couleurs vives. Le petit garçon ouvrit la porte.

« Maman, dit-il, je vais lui montrer.

— Entrez donc, Miss Priscilla. » Mme Carraclough arrangea son tablier et retira de la nappe blanche, préparée pour le thé, un grain de poussière imaginaire.

Joe conduisit la petite fille dans l'arrière-cuisine bien fraîche. Là, dans la demi-obscurité, on apercevait une grande caisse basse où se trouvait Lassie, entourée de sept boules de fourrure endormies.

« Vous voyez, expliqua Joe avec orgueil, nous la gardons là parce qu'elle ne serait pas tranquille dans le chenil : Lassie est habituée à vivre dans une maison. »

Priscilla s'accroupit et toucha du doigt une des boules de fourrure. Le petit chien poussa un hoquet d'homme ivre.

Les deux enfants éclatèrent de rire.

« Sont-ils encore aveugles ? » demanda Priscilla.

Joe se hâta d'étaler son savoir.

« Oh ! non, les chiots ouvrent les yeux à dix jours, et ceux-ci ont plus de trois semaines. Ils peuvent courir, mais la plupart du temps ils préfèrent dormir, je pense. »

Le petit garçon se mit à sourire, car Lassie levait la tête. Joe la caressa doucement.

« Vous savez beaucoup de choses sur les chiens, n'est-ce pas ? dit Priscilla, d'un ton admiratif.

— Lassie a déjà eu des petits une fois, avoua Joe, et je me rappelle, depuis ce temps-là. C'est tout comme autrefois, n'est-ce pas, Lassie ? » dit le petit garçon en se blottissant contre sa chienne.

On échangea les politesses d'usage, et après avoir été invitée à revenir voir les chiots, Priscilla s'en alla. Mais Joe resta songeur.

Tout comme autrefois... Oui, c'était la même vie qu'au bon vieux temps...¹⁷

Si Joe mettait une cuillerée de sucre supplémentaire dans sa bouillie d'avoine, le matin, Mme Carraclough ne s'écriait plus d'un ton de reproche :

« Attention, petit, le sucre coûte cher ! »

Les parents de Joe n'interrompaient plus leur conversation si le petit garçon arrivait à l'improviste ; et, lorsque Joe était couché, il n'entendait plus des discussions interminables, des voix irritées ou découragées. Le père de Joe ne revenait plus chez lui, harassé de fatigue et taciturne ; il ne restait plus assis devant la cheminée, à regarder le feu d'un air songeur.

Maintenant, lorsque les pas de Sam résonnaient sur le gravier, Mme Carraclough se levait d'un bond et s'écriait d'un air agité :

« Attention ! Voilà ton père ! Préparez-vous, je sers le dîner. »

Alors, la maman de Joe allait et venait en courant de la cheminée à la table. Elle sortait vivement du four des soupières et des plats fumants et s'ingéniait à tout préparer entre le moment où l'on entendait les pas de Sam et le moment où il ouvrait la porte, comme si rien au monde n'avait plus d'importance.

Alors, Mme Carraclough mettait les poings sur les hanches et disait :

« Dépêche-toi de te laver les mains, Sam. Ce soir, nous avons de la tête de veau et des beignets, et cela n'attend pas ! »

Tout comme autrefois... Le père de Joe s'asseyait à table, inspectait les plats, puis levait les yeux en demandant :

« Qu'a fait notre Joe aujourd'hui ? A-t-il bien travaillé en classe ? »

Joe se rappelait le temps où la vie familiale s'était toujours déroulée ainsi. Puis, un beau jour, tout avait changé. Et maintenant, le bonheur était revenu dans la maison. Quelle en était la raison ?

Joe réfléchit à la question pendant tout le repas du soir. Après dîner, lorsque Lassie entra d'un air fier, le petit garçon se coucha sur le tapis près de sa chienne pour la caresser. Alors, Joe pensa avoir trouvé la réponse au problème qu'il s'était posé.

Mais oui, c'était Lassie qui leur portait bonheur. Autrefois, lorsque Lassie vivait avec les Carraclough, tout allait bien. Du jour où elle avait été vendue, la situation n'avait fait qu'empirer. Et dès que Lassie était revenue, la joie avait régné de nouveau.

« Elle est rentrée chez nous, et elle nous a porté chance, pensait Joe. Oui, elle nous a porté chance. »

Le petit garçon poussa une sorte de ronronnement et enfouit son visage dans la collerette du chien. Lassie soupira d'aise.

« Allons, Joe, ne te couche pas sur le tapis avec cette chienne, s'écria Mme Carraclough. Elle sème des poils partout. Et pourquoi es-tu si silencieux ce soir ? »

Joe sourit et continua à murmurer des paroles affectueuses à Lassie.

« Tu es un chien fidèle, n'est-ce pas, Lassie ? Tu nous as porté bonheur parce que tu es fidèle. Lassie, Chien Fidèle, voilà ton nom :

Lassie, Chien Fidèle ! »

Mme Carraclough continuait à bougonner.

« Tu m'as entendu, Joe Carraclough. Allons, tu vas la rendre nerveuse ; elle doit s'occuper de ses petits, sois raisonnable ! »

Joe se recula très légèrement du feu et caressa Lassie qui était au comble du bonheur. L'enfant leva des yeux graves.

« Papa ! dit-il, je sens ses côtes. »

Sam tourna sa chaise vers la cheminée et étendit confortablement les jambes. Puis il alluma sa pipe en souriant.

« Elle est un peu maigre, papa, tu ne crois pas ? poursuivit Joe d'un ton anxieux. On pourrait peut-être lui donner un peu plus de viande et un peu moins de lait !

— Ah ! vraiment ? dit Mme Carraclough, en empilant les assiettes fumantes qu'elle était en train de laver. Tu crois qu'elle pourrait manger un peu plus de viande. Eh bien, tu ne serais pas un Carraclough, ni un enfant du Yorkshire, si tu te trouvais aussi bête devant un chien qu'une poule devant une couvée de canards !

« Oui, on dirait parfois que les gens de ce village pensent plus à leurs chiens qu'à leur propre famille. Les chiens, les chiens ! Quand ces chiots seront tirés d'affaire, elle s'en ira là où elle devrait être, et je n'aurai jamais plus de chien dans ma maison... »

À ce moment, Joe regarda son père qui observait du coin de l'œil. Sam leva la main et appuya d'un air comique un doigt près de son nez.

Ce geste avait une signification secrète :

« Ne fais pas trop attention, Joe ; les femmes n'ont pas la vie facile. Elles restent toujours à la maison et passent leur temps à balayer, à laver, à faire la cuisine. Il faut bien qu'elles se fâchent un peu pour se soulager. Mais nous savons que tous leurs discours ne veulent rien dire, nous le savons, nous, les hommes ! »

Sam sourit, Joe lui rendit son sourire ; et cette nouvelle entente entre hommes pour supporter les lamentations des femmes sembla si comique à Joe qu'il éclata de rire. Son rire résonna de plus en plus fort, si bien que Mme Carraclough se retourna.

« Ah ! tu te moques de moi, maintenant ? Je vais t'apprendre, moi. Je m'en vais te fouetter, tu vas voir ! »

Mme Carraclough frappa le petit garçon si adroitement avec son torchon que Joe roula sur lui-même.

« Je ne me moquais pas de toi, maman !

— Alors, pourquoi riais-tu ?

— Parce que papa faisait une drôle de tête. »

Mme Carraclough se tourna vers son mari.

« Ah ! c'était toi, hein ? Eh bien, je vais te fouetter aussi ! »

Mme Carraclough s'avança, mais Sam étendit les bras. Il saisit les poignets luisants de sa femme dans l'une de ses mains, et lui passa l'autre autour de la taille. La maman de Joe se trouva réduite à l'impuissance. Alors, Sam se retourna vers son fils en souriant :

« Regarde-la, Joe, dit-il. Quelle est la plus jolie femme de tout le village ?

— C'est maman », dit Joe d'une voix ferme qui trahissait une profonde sincérité.

Le visage de Mme Carraclough s'illumina.

« Ah ! vous faites une jolie paire, tous les deux vous cherchez à m'amadouer par des flatteries...

— Non, le petit a répondu honnêtement à une question honnête. Tu es jolie, et de plus, tu es rondelette !

— Ah ! tu me trouves grosse. Eh bien, laisse-moi m'en aller Sam Carraclough, il faut que je finisse d'essuyer la vaisselle ! »

Mais Sam ne voulut pas laisser partir sa femme. Alors, elle se mit à le souffleter. Le père de Joe ne bougea pas, il se contenta de baisser la tête pour protéger sa pipe. Et la bataille se termina par des éclats de rire.

Le père et la mère de Joe étaient heureux..., tout comme autrefois.

Oubliant les grandes personnes, le petit garçon se pencha vers sa chienne.

« Tu es ma Lassie fidèle », murmura-t-il.

Eric Knight

Eric Knight naquit en 1897 dans le Yorkshire ; la mort du père ayant dispersé la famille, il ne retrouva sa mère qu'en 1912, aux États-Unis où elle s'était installée. Études, jobs divers, nouveaux deuils qui le laissent seul. Après la Première Guerre, il travailla pour des revues et pour le cinéma. Il vivait dans une ferme en Pennsylvanie quand une aventure de sa chienne préférée lui inspira l'histoire de Lassie, qui eut un grand succès et fut portée à l'écran. Knight fut tué en 1943 à bord d'un avion militaire américain. Il avait écrit plusieurs romans et des recueils de nouvelles d'un humour typique : celui de son Yorkshire natal.

Lassie est la plus belle chienne du pays. Chaque jour à la même heure, elle va chercher Joe à l'école. Comment comprendrait-elle que son maître a dû la vendre et qu'elle ne peut plus voir son ami ?

Les murs, les rivières, les hommes à sa poursuite, rien n'arrête Lassie. Quel incompréhensible instinct la pousse vers le sud, au péril de sa vie ?



1) *Presque tous les habitants du village connaissaient Lassie.* __



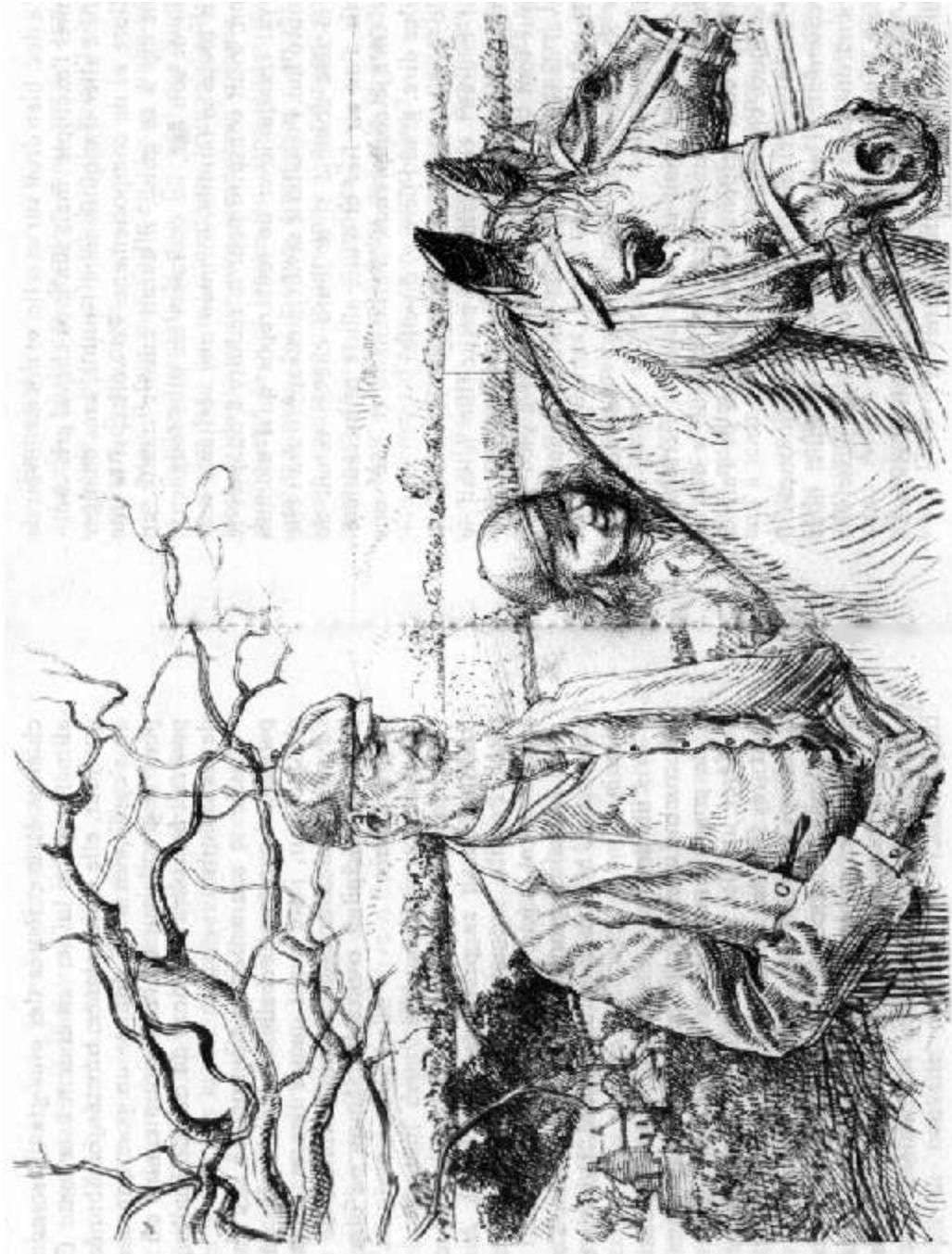
2) *Pourquoi avez-vous vendu Lassie ?* __



3) *L'expression du visage de ses parents prouvait qu'ils venaient de se disputer.* __



4) *Le duc de Rudling et Priscilla.* —



5) Hynes tira soudain sur la laisse. —



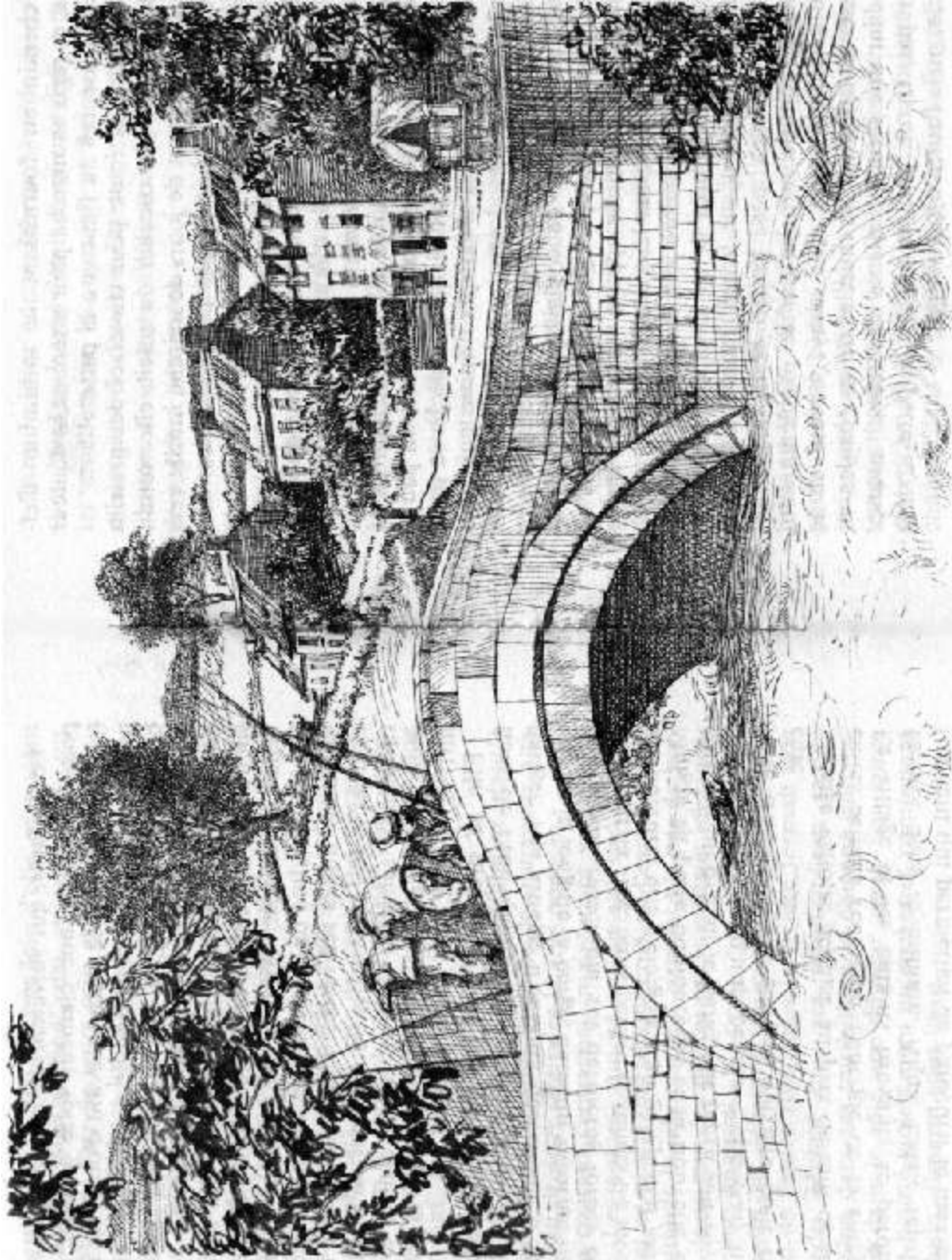
6) Lassie devait se contenter des produits de sa chasse. —



7) La route était barrée, il fallait contourner l'obstacle. —



8) *Sur un pont, des enfants pêchaient. —*



9) *Jock. Prends ton fusil ! Vite !* _



10) *Le juge Mac Quarrie.* —



11) *Daniel Fadden lisait lentement son journal.* __



12) *Là-bas, sur la route se tenait la vieille femme. —*



13) Rowlie Palmer, le potier. —



14) *Allons, où est ton argent...* —



15) *Lassie est revenue !* _



16) *Nous aurons aussi la maisonnette.* —



17) *C'était la même vie qu'au bon vieux temps. —*



Table des matières

Chapitre 1 Pas à vendre	
Chapitre 2 « Je n’aurai jamais d’autre chien »	
Chapitre 3 Un homme acariâtre	
Chapitre 4 Lassie rentre chez ses maîtres	
Chapitre 5 « Ne reviens plus jamais ! »	
Chapitre 6 La cachette dans la lande	
Chapitre 7 Seul l’honneur est sauf	
Chapitre 8 Prisonnière dans les Highlands	
Chapitre 9 Enfin libre !	
Chapitre 10 Le début d’un long voyage	
Chapitre 11 La lutte pour la vie	
Chapitre 12 Ce que vit un peintre	
Chapitre 13 Quand un chien souffre	
Chapitre 14 La chasse aux bêtes sauvages	
Chapitre 15 Prisonnière dans les Lowlands	
Chapitre 16 « Donnell ! ne vous fiez jamais à un chien ! »	
Chapitre 17 Lassie arrive en Angleterre	
Chapitre 18 Le plus beau cadeau : la liberté	
Chapitre 19 Sur la route, avec Rowlie	
Chapitre 20 Un noble cœur et un adieu	
Chapitre 21 La fin du voyage	
Chapitre 22 Tout comme au bon vieux temps	
Eric Knight	
Quatrième de couverture	